MAR 9 - 1934

Année. N° 4.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY

LA

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1934

		Pages.
é Maurois . . .	*L'Angleterre et Fachoda*	721
e de Fels. . . .	*Réponse à Fargeot*	733
Chadourne . .	*Voyage au Yucatan*.	740
erset Maugham.	*Le Sac de Livres*	762
★ ★.	*Pilsudski et l'État polonais*.	798
ues Chardonne .	*Les Destinées sentimentales* (fin). . . .	817
st d'Hauterive .	*Les Femmes à Sainte-Hélène*.	840
ral Brécard . .	*Mes Missions en Belgique*. — II. . . .	863
Flandin. . . .	*La Situation politique*	886
Alfassa.	*L'Exposition de Londres*	899
çois Porché. . .	*Le Théâtre*.	919
rt Flament . . .	*Gabriele d'Annunzio*	926

Marcel Thiébaut : *Parmi les Livres.*

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

Quelques Faits à méditer

Pendant le mois de janvier 1934, les opérations des Caisses d'Épa avec la Caisse des dépôts et consignations, font apparaître un excé de retraits de plus de 40 millions.

D'après le bilan de la Banque de France au 26 janvier 1934, le d appartenant au Trésor public atteignait 46 millions.

Le même jour, la Banque de France comptait, parmi son acti dépôt qu'elle avait à son « compte postal » qui s'élevait à 443 milli

Comme les comptes postaux sont versés au Trésor, c'est dire le 26 janvier 1934, non seulement le Trésor n'avait aucune disponib à la Banque de France, mais qu'il lui devait 397 millions.

Le 4 janvier 1934, le Trésor commençait l'émission d'un emp 5 p. 100 émis à 975 francs. L'opération dura jusqu'au 30 janvier et porta 4 milliards.

***

Le 6 février 1934, les différents fonds d'États suivants cotaient pectivement :

2 1/2 p. 100	hollandais	70,50
3 p. 100	anglais	98
3 1/2 p. 100	anglais	102
3 1/2 p. 100	italien	93,15
3 p. 100	français	64,50
4 1/2 p. 100	français	80,20

***

Rien ne fait mieux sentir ce qu'est la « confiance publique ». Le fr est la plus forte monnaie du monde. La France est le pays le mi équilibré et le plus résistant. Un gouvernement faisant appel aux for nationales ne connaîtra pas d'obstacle qu'il ne puisse surmonter.

G. d'E.

SCÈNES ANGLAISES DU DRAME DE FACHODA

La mort du général Marchand vient d'évoquer le drame de Fachoda. Ce débat franco-anglais qui fut si douloureux et, pendant quelques jours, si dangereux, n'est plus aujourd'hui qu'un chapitre d'histoire. De ce chapitre, les scènes qui se passèrent en France ont été souvent décrites. Il peut être intéressant d'étudier, puisque nous pouvons désormais le faire sans arrière-pensée, ce que fut l'aspect anglais de l'épisode. Les documents, correspondances et mémoires, qui ont été publiés depuis quelques années nous permettent de l'imaginer.

I

Vers la fin du XIXe siècle, la situation internationale de l'Égypte était assez mal définie. Depuis 1883, les Anglais occupaient militairement le pays, et un résident britannique, lord Cromer, le gouvernait au nom du Khédive. En droit, cette occupation était provisoire; en fait elle semblait permanente. L'administration de la Dette demeurait à la fois française et britannique, solution hybride qui ne satisfaisait ni la France, ni l'Angleterre. Les hommes d'État français regrettaient que M. de Freycinet eût, après la chute de Gambetta, abandonné des droits qui semblaient acquis et, de temps à autre, ils réclamaient l'évacuation de l'Égypte. Les Anglais se plaignaient d'être gênés par les survivances du contrôle français. Lord Cromer qui, depuis vingt-cinq ans,

essayait de réformer ce pays était excédé de trouver tous ses mouvements alourdis par « les chaînes de l'internationalisme ».

Où était, se demandait lord Cromer, la clef des « menottes de l'Égypte »? — Dans le bureau, répondait-il, du Directeur politique au quai d'Orsay[1]. Pouvait-on, par la persuasion ou par la force, persuader ceux qui la détenaient de livrer cette clef? C'était la question qu'il se posait toujours. Au début de 1895, M. de Courcel, ambassadeur de France à Londres, avait rendu visite à lord Kimberley, ministre des Affaires étrangères, et lui avait dit que l'opinion publique française ne voyait pas sans irritation les troupes et les fonctionnaires anglais s'installer en Égypte comme dans une colonie britannique.

Comment apaiser cette opinion publique? Il fallait, suggérait M. de Courcel, donner quelques nouveaux postes administratifs à des Français, garder un contrôle sur l'armée égyptienne, mais retirer l'armée anglaise d'occupation. C'était exactement le contraire de ce que souhaitait lord Cromer. A la rigueur il voulait bien donner quelques postes à des Français, mais en échange de concessions plus générales : « Ce qu'il nous faut en Égypte, écrivait-il, c'est la liberté financière. J'entends par là que les intérêts de la Dette une fois payés, le reste des revenus devrait être absolument à la disposition de la trésorerie égyptienne. Les Commissaires de la Dette ne devraient plus avoir voix au chapitre. »

Ce conflit au sujet de l'administration financière de l'Égypte était un premier point de friction franco-anglais. La question du Haut-Nil était le second. L'Égypte avait échappé à la France, mais la question du Soudan égyptien et de la haute vallée du Nil ne semblait pas aussi clairement réglée. L'autorité du Khédive sur le Soudan n'était que nominale, et, depuis la défaite de Gordon, l'Angleterre s'y montrait impuissante. Des derviches fanatiques, commandés par le Mahdi, exerçaient dans cette région le pouvoir réel. Les coloniaux français pouvaient donc encore espérer qu'il serait un jour possible de faire la liaison, par le Soudan

1. *Vie de lord Cromer*, par lord Zetland, p. 254.

égyptien, du Congo français et de l'Égypte. Aussi considéraient-ils comme nuls les arrangements faits, au sujet du Haut-Nil, par le gouvernement britannique, avec l'État belge du Congo. En théorie, le Sultan et son vassal, le Khédive, avaient seuls le droit de disposer de ce territoire; si l'on niait leurs droits, alors la France estimait qu'elle pouvait, comme d'autres nations, essayer d'avoir sa part. Elle traita donc à son tour avec le Congo belge, le 14 août 1894.

Les hommes d'État britanniques virent avec une grande inquiétude ces signes d'activité française dans une région qui leur tenait à cœur. Les historiens anglais, avec une curieuse unanimité, se refusent à admettre que leurs ministres aient jamais pu avoir des vues d'ensemble et des desseins lointains. Tant de clairvoyance leur paraît invraisemblable, presque choquante. Admettons donc que leur instinct seul guidait lord Kimberley et lord Cromer. Cet instinct leur disait alors que, d'une part, un Soudan anglo-égyptien assurerait éventuellement la liaison d'un empire vertical de l'Angleterre en Afrique et permettrait la construction du chemin de fer du Cap au Caire, d'autre part qu'il est toujours dangereux, dans un pays qui, comme l'Égypte, n'existe que par un fleuve, le Nil, de permettre à un autre peuple de se rendre maître du cours supérieur de ce fleuve.

Un jour, en mars 1895, sir Edward Grey, qui était alors sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, alla voir son chef, lord Kimberley, et lui dit que la question de l'Ouest africain et des empiétements français dans cette région serait sans doute soulevée aux Communes. Que devait-il répondre? Lord Kimberley était prolixe et, lorsque le sous-secrétaire allait lui demander de lire et d'approuver des projets de réponse à des questions qui seraient posées un quart d'heure plus tard, sir Edward trouvait embarrassant que son chef s'embarquât dans le récit des dégâts causés aux arbres par une violente tempête dans le Norfolk... Ces dégâts étaient regrettables, mais que dire au sujet de l'Ouest Africain? « Faites pour le mieux, dit lord Kimberley, mais je suis d'avis que vous parliez d'un ton plutôt ferme[1]. »

Or l'Ouest Africain ne fut pas mentionné au cours de cette

1. *Souvenirs de sir Edward Grey*, p. 32.

séance, mais l'on pressa fort le jeune sous-secrétaire sur les desseins de la France dans la vallée du Nil. Une vague rumeur courait : une expédition française, partie de la côte Ouest de l'Afrique, se dirigerait vers le Haut-Nil. Sur ce point sir Edward Grey n'avait pas d'instructions, mais il se décida à transférer à la vallée du Nil la fermeté dont il avait été autorisé à faire montre pour l'Ouest Africain. « L'avance d'une expédition française se dirigeant vers l'autre extrémité de l'Afrique avec instructions secrètes, jusqu'à un territoire sur lequel nos revendications sont dès longtemps connues, ne serait pas seulement, dit-il aux applaudissements de la Chambre, une action inconséquente et inattendue, mais le gouvernement français doit en outre parfaitement savoir que ce serait un acte inamical et considéré comme tel par l'Angleterre[1]. »

Cette curieuse initiative d'un jeune sous-secrétaire d'État prit une importance historique, car lorsque, trois ans plus tard, éclata le conflit de Fachoda, le gouvernement britannique put dire : « Nous vous avions prévenus, nous avions même employé le mot *inamical* qui, dans le langage diplomatique, est un mot chargé de menaces. » Mais comme d'autre part plusieurs ministres, en 1895, avaient protesté contre cette violence inattendue de Grey sur un point qui n'avait même pas été discuté en conseil, le gouvernement français put répondre que sir Edward Grey avait alors parlé sans autorité. Dès 1895 d'ailleurs, M. Gabriel Hanotaux, notre ministre des Affaires étrangères, avait maintenu nos droits et la discussion s'était terminée par un arrangement au sujet de la région allant du Sénégal au Bahr-el-Gazal. « Cette convention conclue, écrit M. Hanotaux, la voie était libre pour la question du Nil, la question Marchand[2]. »

II

En septembre 1898, le général Kitchener acheva de nettoyer le Soudan des derviches qui l'avaient dominé depuis la mort de Gordon. Par un assez dramatique effet du destin,

1. *Souvenirs de sir Edward Grey*, p. 35.
2. *Le Partage de l'Afrique*, p. 124.

c'était le moment où la petite troupe de Marchand venait elle-même d'émerger d'un long trajet souterrain et de s'installer à Fachoda.

Le ministère anglais avait changé et c'était lord Salisbury qui régnait au *Foreign Office*, mais lord Salisbury était maintenant un vieillard fatigué que dominait son énergique ministre des Colonies, Joseph Chamberlain. Ce dernier représentait admirablement l'opinion publique de son pays, qui était alors impérialiste, impatiente et peu libérale.

Au nom de quel gouvernement lord Kitchener avait-il vaincu les derviches et occupé Khartoum? Théoriquement, il agissait au nom du Khédive. Son titre officiel était égyptien; il était le Sirdar et commandait une armée égyptienne, encadrée par des officiers britanniques. Mais toutes les dépenses de l'expédition avaient été supportées par l'Angleterre. Lord Salisbury, qui était l'homme des compromis réalistes, prit la décision, en ce qui concernait le statut du Soudan, de n'en prendre aucune. Dès le 2 août, il écrivait à Cromer : « En raison de l'importante collaboration militaire et financière apportée par le Gouvernement de Sa Majesté au Gouvernement du Khédive, le Gouvernement de Sa Majesté a décidé qu'à Khartoum les drapeaux britanniques et égyptiens flotteront côte à côte... Il n'est pas nécessaire pour le moment de définir avec une grande précision le statut politique de ces régions. C'est un sujet que l'on pourra examiner plus tard... Il est possible que des forces françaises soient rencontrées, occupant quelque portion de la vallée du Nil. Si cela arrivait, la conduite à suivre dépendrait tellement des circonstances locales qu'il n'est ni nécessaire, ni souhaitable, de donner à sir Herbert Kitchener des instructions détaillées. Le Gouvernement de Sa Majesté a pleine confiance dans le jugement et la prudence de sir Herbert Kitchener. Nous sommes certains qu'il s'efforcera de convaincre le commandant d'une telle force que la présence de troupes françaises dans la vallée du Nil est un empiétement à la fois sur les droits du Khédive et sur ceux de la Grande-Bretagne[1]. » Texte fort intéressant, parce qu'il est un parfait exemple de la méthode britannique : méfiance à l'égard de

1. *Documents britanniques sur les origines de la guerre*, I, p. 162.

tout plan trop défini, initiative entière laissée à l'homme qui se trouve sur place.

L'hypothèse énoncée par le Sirdar correspondait à un fait réel. Le capitaine Marchand, après avoir héroïquement traversé l'Afrique, était arrivé à Fachoda au début de juillet, avec quelques compagnons français et une petite troupe de Sénégalais, et y avait hissé son drapeau. A Paris, M. Delcassé, qui venait d'arriver au quai d'Orsay, ne pensait pas sans inquiétude à une rencontre qu'il savait imminente. Le 8 septembre, félicitant l'ambassadeur d'Angleterre, sir Edmund Monson, de la victoire de Khartoum, il dit que les troupes britanniques allaient probablement bientôt rencontrer le capitaine Marchand, mais que celui-ci n'était « qu'un émissaire de la civilisation » et n'avait pas qualité pour régler des questions de droit territorial qui relevaient de la compétence des gouvernements. Il espérait que des instructions conciliantes seraient données au commandant des forces britanniques. L'ambassadeur demanda si M. Delcassé avait des nouvelles directes de Marchand et savait où se trouvait celui-ci? Le ministre dit qu'il n'avait pas de nouvelles récentes et ne pouvait en avoir. Il ajouta, avec un sourire, qu'il espérait en recevoir bientôt, par l'intermédiaire de l'expédition britannique qui allait certainement construire une ligne télégraphique jusqu'à la jonction des deux Nils[1].

A ces ouvertures cordiales, lord Salisbury fit répondre sèchement que tous les territoires qui avaient été soumis au Khalifat venaient de passer aux mains des gouvernements égyptien et britannique « par droit de conquête » et qu'il ne considérait pas que ce droit fût sujet à discussion. Telle ne pouvait être la thèse du quai d'Orsay. Si l'occupation « temporaire » de l'Égypte n'avait eu d'autre objet avoué que d'y établir l'ordre, la défaite des derviches, en achevant de renforcer l'autorité du Khédive, aurait dû permettre au contraire de rendre quelque liberté à celui-ci.

Mais les arguments juridiques se heurtaient à une situation de fait. Marchand n'avait avec lui que quelques hommes, Kitchener toute une armée. D'ailleurs la rencontre des deux soldats se fit avec toute la dignité désirable, Kitchener et

1. *D. B.*, I, p. 164-165.

Marchand se gardant l'un et l'autre de gestes dramatiques qui eussent aggravé le conflit. Le rapport de Kitchener disait : « J'arrive à l'instant de Fachoda, où j'ai trouvé le capitaine Marchand, accompagné de huit officiers et de cent vingt hommes, logé dans les anciens locaux gouvernementaux, sur lesquels il avait hissé le drapeau français. » Il racontait que, tandis qu'il remontait le Nil, une lettre de Marchand lui avait été apportée, lettre qui expliquait que celui-ci venait de conclure un traité avec le chef de la tribu Shilluk, lequel avait placé son territoire sous la protection de la France. « Je protestai dans les termes les plus énergiques, écrivait Kitchener, contre l'occupation de territoires appartenant à Son Altesse le Khédive. »

Le Sirdar fit hisser le drapeau égyptien à cinq cents mètres au sud du drapeau français, sur un bastion en ruines. « La position du capitaine Marchand, concluait-il, est aussi impossible que paradoxale. Il est coupé de l'intérieur; il manque d'eau, de munitions et d'approvisionnements... Si nous avions tardé quinze jours de plus à vaincre le Mahdi, il n'eût pu empêcher son expédition d'être annihilée par les derviches[1]. »

Un des officiers qui accompagnaient Kitchener, le colonel Wingate, décrivit la scène au secrétaire de la Reine, sir Arthur Bigge : « Marchand nous dit qu'il n'avait fait qu'exécuter sa mission et qu'il ne pouvait amener son pavillon sans ordres. Si nous voulions le forcer à le faire, il n'avait d'autre alternative que de mourir à son poste... On ne peut s'empêcher d'avoir un serrement de pitié et une admiration qui n'est pas médiocre pour cette courageuse petite troupe de huit Français et cent vingt noirs qui a, depuis deux ans, supporté les plus terribles épreuves[2]... »

Les soldats se montraient plus humains que les chancelleries.

III

La rencontre s'était passée sans incidents irréparables, et c'était un début heureux, mais la situation n'en restait pas moins fort difficile. Kitchener souhaitait que des instructions

1. *D. B.*, I, p. 167.
2. *Lettres de la reine Victoria*, III, p. 287.

fussent données à Marchand par le gouvernement français, afin que celui-ci pût quitter son poste sans forfaire à l'honneur. Delcassé demandait au contraire que Kitchener se chargeât de faire passer un message à Marchand, pour obtenir de celui-ci un rapport détaillé. L'ambassadeur d'Angleterre demanda si cette requête signifiait que le gouvernement français se refusait, en attendant ce rapport, à rappeler Marchand? Delcassé répondit qu'il était prêt à de grandes concessions mais que, si on lui demandait l'impossible, il ne pouvait faire qu'une réponse. Si lord Salisbury ne voulait même pas lui accorder une discussion, une rupture était inévitable (27 septembre).

Le lendemain 28, il répéta sa requête, ajoutant : « Entre nous, je préférerais une alliance franco-anglaise à une alliance franco-russe. » Mais il considérait que son devoir était de signaler à l'ambassadeur la naturelle excitation de l'opinion publique en France. « Ne me demandez pas l'impossible, répétait-il; sûrement vous ne voudriez pas rompre avec nous au sujet de Fachoda. » Sir Edmund dit que c'était exactement ce qu'il craignait et que l'opinion, en Angleterre, n'était pas moins excitée qu'en France. Le 30, comme le gouvernement britannique ne s'était pas départi de son attitude intransigeante, Delcassé indiqua que le retrait de la mission sans discussion serait une humiliation à laquelle aucun gouvernement ne pourrait se soumettre. Il ne pouvait croire que l'Angleterre fût prête à faire la guerre pour un tel objet[1].

Pendant ce temps lord Salisbury rappelait à M. de Courcel les avertissements donnés jadis par sir Edward Grey, et télégraphiait à Kitchener, avec une dureté surprenante, « que la position de M. Marchand devait être rendue aussi intenable que possible... A moins qu'il n'exprime l'intention de descendre le Nil, des vivres ne devront lui être fournies qu'en cas d'extrême nécessité. » (Salisbury à Rodd, 1er octobre.)

Il y avait alors en Angleterre un esprit au moins qui ne cédait pas au désir toujours dangereux de triompher sans réserves. C'était celui de la vieille reine Victoria. Avec un admirable sens politique, elle télégraphiait de Balmoral à lord Salisbury : « Les dépêches de sir Edmund Monson sont bien peu satisfaisantes. Cela a l'air d'une impasse. Si les

1. *B. D.*, p. 171.

Français ne télégraphient pas à Marchand de s'en aller, il sera affamé et obligé de partir, faute d'eau potable. Ne pourrions-nous accorder un délai, jusqu'à ce que les Français aient vu son rapport qui ne peut, je crois, leur parvenir que par nous? » A quoi lord Salisbury répondait : « Nous ne faisons rien qu'attendre et ne pouvons rien faire d'autre. Aucune offre de concession territoriale ne serait supportée ici par l'opinion publique[1]. »

La Reine s'inclina. Pourtant, pendant quelques jours, on eut l'impression en France que le gouvernement britannique devenait moins intransigeant. Certainement M. de Courcel en donna l'impression dans ses dépêches. Le 5 et le 12 octobre, il permit à Delcassé d'espérer qu'en échange du départ de Marchand, l'Angleterre accorderait à l'empire africain de la France un débouché sur le Haut-Nil. Peut-être lord Salisbury accepta-t-il de soumettre une telle proposition à son cabinet. La presse française devint, sans doute sous l'inspiration du quai d'Orsay, très conciliante.

Mais si lord Salisbury (comme le pense M. Élie Halévy[2]) avait eu l'intention de rendre plus facile la douloureuse situation de M. Delcassé, il en fût bientôt empêché par un déchaînement nationaliste de la presse anglaise. Delcassé fit voir avec tristesse à sir Edmund Monson des articles du *Globe* et en compara avec tristesse le ton avec celui de la presse française. Il dit que, si de telles provocations continuaient, il ne pourrait empêcher les journaux français de répondre : « Il a raison, ajoute l'ambassadeur, quant au ton de la presse française, qui est devenu singulièrement modéré. » M. Delcassé insistait pour qu'on lui rendît les choses plus faciles dans la forme, promettant d'être extrêmement conciliant sur le fond. « On l'accusait, dit-il, de se montrer trop faible, mais il avait une telle conviction que la guerre entre la France et l'Angleterre sur une question telle que Fachoda serait une calamité sans exemple qu'il avait été prêt, depuis le début, à discuter le rappel de Marchand, pourvu que la requête ne fût pas présentée comme un ultimatum[3]. »

1. *Lettres de la Reine*, III, p. 289.
2. *Histoire du Peuple anglais, Épilogue*, I, p. 56-57.
3. *D. B.*, p. 181.

Un discours de lord Rosebery à Epsom acheva de rendre lord Salisbury inconciliable. « Il ne faut pas oublier, dit lord Rosebery, dans cette question, comme dans toutes les autres, que l'Angleterre a été trop souvent traitée dans ces derniers temps comme une quantité négligeable. On a empiété sur ses droits, sur plusieurs points du globe, d'une façon désagréable pour les Anglais. L'Angleterre a été trop loin dans la voie de la conciliation. Son esprit conciliateur a donné l'impression à l'étranger qu'elle était plus faible et moins déterminée qu'autrefois à maintenir ses droits à l'honneur de son drapeau. C'est une erreur qui ne peut aboutir qu'à une conflagration désastreuse. Les relations cordiales entre nations ne peuvent exister que si elles se respectent mutuellement, que si elles respectent le territoire et le drapeau les unes des autres. » Une fois de plus, un problème de politique extérieure devenait une arme de politique intérieure.

Le sage W.-S. Blunt, si passionnément hostile aux violences impérialistes de ses contemporains, notait dans son journal l'état d'excitation de l'opinion anglaise : « Je prends très au sérieux la crise franco-anglaise. Elle conduira probablement à une guerre car, toutes deux étant dans leur tort, chaque nation voit la perfidie de l'autre et se croit dans son droit. » Et le lendemain : « La guerre serait certaine si la position en Europe était un peu moins défavorable pour les Français; telle qu'elle est, leur gouvernement ne se hasardera à la lutte que s'il ne peut vraiment l'éviter[1]. » Il rapportait aussi une conversation qu'il avait eue avec son ami George Wyndham et dans laquelle celui-ci, avec une brutale franchise, avait exposé les sentiments vrais du gouvernement britannique : « Le moment n'est plus où il convenait de parler de légalité en Afrique... Toutes les puissances sont d'accord pour dire que le but de toute opération sur ce continent est de le « civiliser » dans l'intérêt de l'Europe... Le seul différend entre la France et l'Angleterre est le choix des districts où chacune opérera. Peu importe la position légale. Nous pouvons mettre en avant les droits du Khédive, si c'est commode, ou le droit de conquête... L'un vaut l'autre pour arriver à notre fin qui est le chemin de fer du Cap au Caire... Quant à la France, on lui

1. *W. S. Blunt*, p. 298-ss.

donnera l'Afrique du Nord-Ouest. Il est inutile d'essayer de distinguer qui a raison ou tort en cette question; c'est uniquement une affaire d'intérêt. »

George Wyndham parlait en cynique, mais la thèse qu'il soutenait était au fond celle qui inspirait, plus inconsciemment, les actions de lord Salisbury. Dès le 24 octobre, Delcassé avait compris qu'il n'obtiendrait pas l'accès au Nil Blanc qu'il avait demandé et sa décision était prise. « Si l'Angleterre, écrivait-il aux siens, n'accepte pas la proposition que je lui fais, je publie le journal de Marchand et je rappelle l'héroïque petite troupe. Je ne veux pas les assassiner là-bas, sans profit pour la patrie[1]. »

L'opinion publique en France était, en grande majorité, d'accord avec lui pour rejeter l'idée d'une guerre. W.-S. Blunt, qui fit alors un séjour en France, y vit plusieurs hommes éminents comme M. Hanotaux et M. Vandal, qui exprimèrent le même avis. « Une guerre avec l'Angleterre sur un tel sujet serait pire qu'un crime : une folie, lui dit M. Hanotaux. Elle ruinerait les deux pays; elle durerait deux ans; elle serait interminable parce qu'aucune des deux nations ne pourrait attaquer l'autre en ses points vitaux. » — Je lui parlai de la fièvre militaire dont nous souffrions alors en Angleterre, mais il se refusa à croire que lord Salisbury, qui était un homme d'État et pensait à l'avenir, se querellerait pour une telle cause avec la France, seule alliée possible de l'Angleterre[2]. »

Pourtant, en Angleterre, la violence demeurait extrême et les préparatifs de guerre continuaient. « Le Premier lord de l'Amirauté, Goschen, s'excusait de ne pouvoir présider un banquet, alléguant que, dans les circonstances présentes, il ne pouvait abandonner son poste. » Cette attitude était d'autant plus vaine que, dès le 27 octobre, M. de Courcel avait laissé entendre au Foreign Office que la mission serait rappelée. Le 30, la reine Victoria répétait ses sages conseils sous une forme plus pressante : « Je me sens très anxieuse au sujet de cet état de choses et je pense qu'une guerre, sous un prétexte si petit et si misérable, est une chose à laquelle je ne pourrais consentir... Il faut que nous tâchions de sauver

1. *Maurois, Édouard VII*, p. 91.
2. *W. S. Blunt*, p. 303-304.

la France de l'humiliation. » Et quelques jours plus tard : « Il sera important, je crois, d'aider les Français autant que cela sera compatible avec notre dignité à sortir de cette horrible impasse[1]. »

Le 3 novembre, sir Edmund Monson télégraphia à son chef que l'ordre de rappel avait été envoyé. Le lendemain il vit Delcassé et ne put s'empêcher d'être ému par l'attitude très noble de celui-ci : « Il m'a dit qu'il lui en coûtait de rester au pouvoir après avoir pris une telle mesure... Mais des appels si pressants avaient été faits à son patriotisme qu'il avait senti qu'il devait sacrifier ses inclinations à l'acceptation d'une responsabilité que, lui avait-on dit, c'était son devoir d'assumer. Je n'ai pu que répondre que j'étais heureux de sa décision. Et je confesse que je l'ai dit honnêtement, car, si tenace qu'ait été M. Delcassé dans une position injustifiable, je dois dire qu'il n'a jamais, dans la chaleur de la discussion, dépassé les limites de la controverse courtoise, ni agi d'une manière incompatible avec la dignité de sa charge[2]. »

IV

Au lecteur qui, après trente-cinq ans, essaie de reprendre les fils de cette négociation, il semble en effet que Delcassé n'aurait pu alors mieux agir. Il essaya, aussi longtemps qu'il le crut possible, d'épargner à son pays une impression temporaire, mais très douloureuse, d'infériorité. En cela il fut aidé par la loyauté d'un ambassadeur qui, autant que lui, souhaitait la paix, sir Edmund Monson, et par le sang-froid de deux soldats, Marchand et Kitchener. Il échoua parce que l'opinion publique anglaise fut alors inutilement excitée par les politiciens et par la presse. Au temps même de cette défaite morale, il entrevit les moyens de la réparer, puis de s'en servir. Parce que la France venait en fait de renoncer à l'Égypte, l'Entente Cordiale allait devenir possible de sorte que, malgré son échec apparent, par des voies indirectes, imprévisibles, la mission Marchand avait préparé la formation d'un empire français de l'Afrique du Nord.

ANDRÉ MAUROIS

1. *R. V.*, III, p. 305.
2. *D. B.*, p. 189.

RÉPONSE DE FARGEOT[1]

16 janvier 1934.

Mon brave Segouffin,

Je ne suis pas insensible au témoignage d'une ancienne amitié dont je n'attendais pas la curieuse manifestation que m'apporte ta lettre. Dès son début, elle m'a ému en évoquant le souvenir de ma chère femme défunte et des difficultés que pouvait me causer son assiduité à la messe, à l'époque où notre propagande politique était presque entièrement basée sur l'anticléricalisme. Que les temps sont changés! Combien s'est étendu notre horizon politique alors limité, on peut le dire, à des querelles de clocher et de sacristie! Aujourd'hui, ma pauvre Joséphine pourrait au grand jour se livrer à son inclination religieuse sans craindre d'entraver la carrière de son mari. Nous sommes loin du jour où un Poincaré lui-même aurait cru sortir du cadre constitutionnel de sa fonction présidentielle en acceptant une invitation du Cardinal de Paris pour une cérémonie à Notre-Dame.

Mon cher Segouffin, Briand, ce Briand que tu me critiques d'avoir suivi après la disparition de Combes, notre grand Aristide a passé par là. C'est à lui que nous devons et l'apaisement religieux et la découverte du rôle éminent maintenant attribué chez nous aux représentants du Vatican dans notre

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 janvier *Lettres d'un Franc-maçon en sommeil à un futur Président du Conseil*, par le comte de Fels. Depuis que cette lettre a été publiée, le ministère Chautemps a été renversé et Fargeot n'a pas été appelé à former le nouveau cabinet. Nous croyons pourtant que les réflexions dont il faisait part à son ami le 15 janvier intéresseront encore les lecteurs. (N. D. L. R.).

politique intérieure et dans notre orientation internationale. Mais au cours de cette lettre je vais revenir à Briand, et te renseigner sur bien des choses que te cachent les rayons de ta bibliothèque de province. Quant à Caillaux dont tu me reproches aussi d'avoir subi l'influence, tu ne parais pas mieux saisir le rôle que nous lui laissons jouer pour la satisfaction personnelle de sa vanité, non moins que pour ne pas heurter la croyance qu'un redressement financier de doctrine classique est sincèrement envisagé par notre parti. Cette sorte de redressement financier serait en réalité la ruine de l'organisation matérielle du parti. Tu ne l'as pas compris. Il est inutile de le crier sur les toits. Caillaux, vois-tu, c'est un grand bourgeois d'ancien régime, une espèce de ci-devant égaré dans la Révolution en marche. C'est une pièce encore assez importante de notre échiquier, mais pas du tout dans le sens que tu crois. Et pour tout te dire en un mot, nous ne tenons pas du tout à assainir nos finances en recevant du président de la Commission du Sénat un programme d'emprunt exempté de l'impôt sur le revenu analogue à celui qu'il avait si audacieusement lancé en 1925.

Ce serait contraire à toute la mystique de justice fiscale qui nous permet de réaliser notre grande idée de transférer à l'État toutes les richesses de la Nation.

Certes, je te concède que nous avons donné un jour une preuve singulière de cette forme de l'indépendance de l'esprit qui consiste à ne pas s'assujettir à l'observance de dogmes désuets, lorsque nous avons tourné le dos aux grands principes de la Révolution française pour rétablir l'impôt personnel contre lequel cette Révolution a été faite.

Pour en arriver là, nous avons dû donner tout son développement à la religion de la justice fiscale instituée avec l'appui de tous les grands pontifes du corps de l'inspection des finances, Caillaux en tête.

Mais cet impôt personnel, mon cher Segouffin, il nous le fallait à tout prix. Il est à la base même de la désorganisation économique et financière qu'il nous est indispensable d'organiser dans ce pays, si nous voulons mettre la main sur ses richesses et les placer sous le contrôle de l'État.

Cet impôt n'est-il pas le moyen le plus efficace d'abattre tous

les possédants de ces grosses fortunes qui s'étalent au grand jour avec leurs hôtels somptueux, leurs châteaux, leurs chasses, leurs yachts, tout un luxe qui offusque notre démocratie.

Quant à la fortune anonyme, internationale, insaisissable, dont tu rappelles avec à propos que le duc d'Orléans la dénonça avec tant de maladresse pour sa propre cause, eh bien, cette fortune est entre les mains de nos amis. Plusieurs d'entre eux ont siégé dans nos ministères radicaux-socialistes. Nos lois, pour le moment du moins, ne peuvent les inquiéter. Tu n'avais pas compris ça.

En tout cas, c'est une force internationale de plus dans notre jeu. Briand y avait déjà mis l'internationale catholique. Notre vraie devise, ne l'oublie pas, est la suivante : « Tout ce qui est international est nôtre. » Cela t'explique dès à présent l'entente que nous avons établie avec les Soviets grâce à la puissante initiative de notre éminent ami Édouard Herriot.

La IIe Internationale s'était effondrée avec l'avènement de Hitler. Place donc à la IIIe Internationale.

Chacune des lois de finances dont nous obtenons si facilement le vote de la quasi-unanimité du Parlement — tu l'écris toi-même — n'a d'autres fins que de verser dans la caisse publique une nouvelle tranche de l'épargne et de la fortune privée.

Un régime qui dispose d'un pareil Parlement et d'un budget qui lui assure une cinquantaine de milliards de rentes, n'est pas près de périr du mal financier.

Aussi me parais-tu mal inspiré avec tes plaisanteries d'un goût douteux sur les réparations qu'il faut faire à notre édifice politique et sur l'absence d'architectes dans la maçonnerie.

En somme tu n'es que trop enclin, en face de difficultés passagères, à faire grand crédit aux idées propagées par la *Revue de Paris*. L'adoption d'une seule d'entre elles conduirait rapidement à l'effondrement de tout notre système et à une rénovation de la grandeur de la France conçue dans un sens tout à fait différent du nôtre.

Prenons par exemple l'inventaire des richesses de l'État préconisé par le directeur de la *Revue de Paris* comme la panacée de notre redressement financier. Ne te rends-tu pas compte que le premier résultat de cet inventaire serait de faire apparaître la colossale augmentation du patrimoine de l'État

que nous avons déjà réalisée au moyen de nos monopoles, de nos offices, de nos assurances sociales, de nos entreprises industrielles, commerciales, économiques, minières, financières, confiées depuis quelques années à la gérance de l'État et qui nécessitent par une incessante augmentation de nos dépenses, une aggravation des impôts non moins continue.

Quelle est la base solide de notre puissance sinon l'alliance avec les socialistes? Nous leur concédons, sur le principe même de Jaurès, le transfert à l'État de toute la fortune des particuliers, en assurant à nos adhérents radicaux-socialistes la jouissance de ces richesses incommensurables par des fonctions publiques et des participations de diverses natures. Ce sont bien nos frères et amis, nos partisans, qui sont les bénéficiaires de ce système et non ces braves prolétaires heureusement fidèles à leurs meneurs marxistes. Ce système démagogique profite à une démocratie formée par une petite bourgeoisie de plus en plus proliférée et pas du tout au peuple. Voilà la situation que nous avons su créer, qu'il faut maintenir à tout prix et le plus longtemps possible.

Toute atteinte à ce système, toute modification dans le sens que tu rêves aurait pour résultat de faire échapper le pouvoir de nos mains et de préparer les voies à l'avènement de ce qu'on appelait précédemment le nationalisme et maintenant le fascisme.

Et à propos du nationalisme revenons-en à la figure et au rôle politique d'un des plus grands hommes d'État de la IIIe République, dont les enseignements doivent nous rester précieux, je veux parler de Briand que j'ai déjà cité au commencement de cette lettre lorsque j'ai parlé de l'apaisement religieux et de ses relations avec les Nonces.

Cet homme a conçu la grandeur de la France d'une façon diamétralement opposée à la conception nationaliste que nous ne cesserons de combattre. Comme Vergniaud, notre grand ancêtre girondin, il eût dit volontiers : « Qu'importe le sort actuel de nos idées et les sacrifices qu'elles imposent à la France, si elles triomphent dans deux cents ans? » Son idéal était cette Société de Genève où la France a la gloire de siéger comme l'égale des plus petites puissances.

Aristide Briand a été le plus solide adversaire du nationa-

lisme et du fascisme. On l'a accusé, pendant la guerre et après la paix de Versailles, d'être défaitiste et de n'avoir pas l'âme d'un vainqueur. La vérité n'est pas là. Son caractère est beaucoup plus subtil.

D'abord, rappelle-toi qu'une de ses dernières paroles avant le coup de tonnerre du 2 août 1914, parole qu'on a interprétée comme une preuve d'absence de clairvoyance, a été la suivante : « Les Allemands ne seront pas assez fous pour faire la guerre. » Eh bien, que signifiait au juste cette phrase, évidemment assez malencontreuse du point de vue prophétique? Elle annonçait que Briand, croyant à la victoire de la France, n'imaginait pas que les Allemands fussent assez dénués de bon sens pour s'exposer à une défaite qu'il jugeait certaine.

Plus tard, au cours des alternatives de revers et de victoires qui menèrent au défaitisme tant de nos hommes politiques, Briand disait encore : « Il ne nous faut pas une victoire trop complète. » Cette victoire, qui eût mis sur le pavois un général vainqueur, fut au début de la guerre la terreur de notre École Dirigeante. Rappelle-toi qu'elle n'avait pas remis sans angoisse la direction des opérations militaires entre les mains d'un soldat.

Mais il ne s'agit pas aujourd'hui de tracer une étude de la psychologie de guerre de nos amis. Si j'y fais allusion, ainsi que tu vas t'en rendre compte, c'est que nos amis, nos grands chefs de cette époque difficile, ont commencé dès lors à établir les bases du système politique qui nous a permis de conquérir et de conserver le pouvoir, alors que les suggestions que tu émets, n'aboutiraient qu'à une catastrophe pour toute notre équipe gouvernementale.

Tu m'as dit, non sans une pointe de malice, que j'avais le nº 6 ou 7 sur la liste des candidats à la présidence du Conseil. Mon cher Segouffin, mon tour n'arriverait jamais, si nous écoutions tes conseils.

Mais j'en reviens à Briand dont les conceptions politiques marquent une maîtrise si étonnante dans l'ascension continue de notre parti.

Tu te rappelles ce que fut la Chambre de 1919 surnommée bleu-horizon ; c'était tout simplement une Chambre nationaliste qui s'ignorait. Briand seul avait vu clair. A un ambassadeur étranger qui lui demandait ce qu'il pensait de cette Chambre, il

répondit : « Trop de jambes de bois, monsieur l'Ambassadeur. »

Il avait immédiatement discerné le péril. Avec une Chambre comme celle-là, si elle eût trouvé l'animateur qui si heureusement lui a manqué, nous allions tout simplement faire figure de victorieux dans le monde et justifier l'accusation d'impérialisme qu'on n'était que trop tenté, au delà de nos frontières, de nous jeter à la face. Dès cette époque, Briand manœuvre avec une habileté inégalable. Il joue de l'internationalisme dont il se pose en champion à la Société de Genève et sait préparer la liquidation de toutes les clauses du traité de Versailles qui nous donnaient vis-à-vis de l'Allemagne une figure de vainqueurs arrogants et impitoyables. Rappelle-toi ses entretiens avec Stresemann et n'oublie jamais que dès 1929 à la conférence de la Haye, il s'était engagé formellement vis-à-vis de celui-ci à ouvrir une négociation sur la Sarre. Cette négociation nous aurait rapidement délivrés d'une de nos plus graves difficultés : la renonciation au plébiscite de 1935 dont l'échéance pèse si lourdement sur notre politique internationale et paraît être un des plus grands soucis de notre cher Paul-Boncour.

Pourquoi ai-je été amené à te parler de ces choses qui te paraissent sans rapport immédiat avec les préoccupations d'ordre financier qui ont motivé ta lettre?

C'est tout simplement parce qu'au sujet de ce redressement financier, tu me proposes de frapper à coups de marteau sur un édifice magnifique, solide encore, et qui forme un bloc intangible. Établir l'équilibre de notre budget par les moyens que tu indiques, c'est, tu n'as pas l'air de t'en douter, non seulement renoncer aux pratiques qui nous ont permis d'assurer notre domination sur ce pays, mais c'est rendre à la France une possibilité de grandeur nationale avec laquelle, j'en ai bien peur, notre présence au pouvoir ne serait plus possible. Comment pourrions-nous tenir nos engagements internationaux en touchant à la constitution morale de notre existence politique?

As-tu même songé à nos relations extérieures, au problème de nos alliances avec des nations imbues comme nous de l'esprit et de la discipline maçonniques ou plus avancées encore dans les réformes sociales comme les Soviets avec lesquels, grâce à notre éminent Édouard Herriot, nous sommes maintenant dans des relations intimes et délicieuses?

J'aurais sans doute l'occasion de revenir sur ce sujet. Mais dès à présent, mon brave Segouffin, mets-toi bien dans la tête que les murs de ta chère bibliothèque te cachent tout l'horizon de notre politique internationale. Pas de fascisme pour la France!

Quant à la force de notre organisation, elle vient de se révéler dans cette pénible affaire qu'on appelle si justement l'affaire des Bons de Bayonne pour reléguer ainsi aux confins de notre territoire un scandale qui n'avait que trop de tendances à devenir simplement celui du Palais-Bourbon.

De cette force que tu constatais toi-même en m'écrivant, bien avant que l'opinion publique soupçonnât même l'affaire Stavisky, tu en as eu une preuve entre toutes si tu as suivi avec attention le débat parlementaire auquel elle a donné lieu.

Notre frère Chautemps nous avait donné une première et très forte impression de son habileté manœuvrière en obtenant, pour son projet financier, un vote du Sénat absolument contraire aux opinions professées par cette haute Assemblée.

Mais c'est le 12 janvier, à la Chambre des Députés, qu'il a montré toute sa maîtrise. Ybarnégaray, dans une interpellation où il n'a manqué, je dois l'avouer, ni de cran ni de talent, a violemment secoué notre Président. Le harcelant de questions indiscrètes, il l'eût même peut-être mis en difficulté si après chaque question posée il eût attendu une réponse avant de poser la suivante. Ayant négligé cette tactique, il a fait la partie belle à notre cher camarade qui dans un discours magistral a laissé tomber tout le fatras amassé par l'interpellateur et ne s'est attaché qu'à la seule question Dalimier. « Pourquoi, avait dit Ybarnégaray, ce ministre a-t-il démissionné alors que vous lui écriviez une lettre officielle qui l'innocentait des accusations portées contre lui? »

Et Chautemps lui répondit : « J'ai accepté sa démission, parce que c'est une tradition qu'un ministre incriminé pour des faits de ce genre reprenne sa liberté d'action. »

Tu entends bien, Segouffin, c'est une tradition. Notre parti a des traditions. Et tu demandes que nous changions quoi que ce soit à nos méthodes alors qu'elles ont fait leurs preuves? Crois-moi, cher ami, un parti qui a des traditions ne change pas ses méthodes.

Pour copie non conforme :

FELS

YUCATAN

Sous l'œil de l'oiseau.

En neuf heures, fuyant le Plateau et ses cratères braqués sur les planètes, glissant du pur éther aux plafonds matelassés des terres chaudes, l'avion saute de Mexico au cœur même du Yucatan. Vol de gerfaut qui chaque jour renouvelle dans les altitudes l'exploit de Cortès désertant le fauve Anahuac pour surprendre, à travers fièvres et périls, le sombre empire des Mayas.

En mariant à ce carrefour des Amériques et des océans les migrations d'Asie et de Polynésie, les hasards cosmiques ont formé la race la plus industrieuse et la plus spéculative; le peuple constructeur et mathématicien qui sut, entre les premiers, computer le cours des âges et des astres, inscrire, dans les fantastiques architectures levées à l'image de ses rêves, les traces de ses dynasties.

Du Yucatan au Guatemala une chaîne émiettée de villes mortes jalonne la forêt. A tâtons, les archéologues s'enfoncent à la découverte de ces brûlants décombres aux blancheurs d'ossuaires. A vol d'oiseau, l'œil clair d'un Lindbergh tente de percer l'opacité du cimetière feuillu, de renouer les maillons de deux ou trois empires. Vain espoir! La jungle s'est refermée sur l'énigme maya et ne livre de loin en loin à l'homme-oiseau que la tâche grisâtre d'un mamelon teigneux. Aux fourmis savantes de s'enfoncer dans l'étouffoir pour remuer les pierres parlantes. Au prix de quels efforts et de quels dangers!

Une jungle drue, crépue comme une toison couvre le sol.

Dans ces épaisseurs s'infiltrent de grands fleuves invisibles, Chiapa, Usumacinta, écoulements de lacs et de marécages où glissent les canots furtifs des Lacandons. Aussi énigmatique que la faune des bêtes rampantes, puantes, griffues, velues, ailées, dans le délire des espèces animales et végétales, la flore distille ses gommes, ses sucs et ses poisons, jette ses lianes, ses singes à queue prenante, ses cris de perruches sous les bras tentaculaires du ceiba, arbre-ancêtre des Mayas. Ici, en vérité, le sexe de la terre.

Le ciel s'entr'ouvre. La terre fume. Vapeurs d'arbres qui, selon la légende, exhalent l'haleine des morts. Océan noir de végétations où le regard ne distingue, de loin en loin, que la trouée d'une bosse grisâtre, où l'imagination échauffée par les lectures, cherche en vain à situer les cités ensevelies : Palenque, Itzamal, Chichen-itza aux citernes sacrées, Labna, Uxmal, Chacmultun, Tikal, Mani...

Elles s'étageaient par-dessus les frondaisons, ces villes sonores. Sur les terrasses des palais, cuirassés, empanachés, comme on les voit encore sur les colonnes, de divins souverains tenaient leurs assises au milieu de leurs chefs de clans. Les jeux de paume retentissaient de cris aux bonds de la balle dure. Les prêtres montaient les escaliers en colimaçons de leurs observatoires pour dresser le calendrier des siècles. Dans les marchés, « les marchands comptaient les graines de cacao sur les peaux de puma », tandis que les favorites enfilaient sur les fils d'agaves plus blancs que la lune les chalchiguils que leurs amants avaient taillés pour elles au crépuscule. Les maîtres mages partaient « dans les campagnes enseigner la fabrication des tissus, la valeur du zéro et les saveurs des aliments[1] ».

... L'Espagnol est venu. L'Empire des descendants du Tigre-Lune, Iqui-balam, s'est dissous dans la forêt.

Reprends tes livres. Demain, touriste, tu iras en auto à la Cité des Puits.

Chewing Gum.

Mâche en attendant contre le mal de l'air les dragées offertes en petits sachets sanitaires par la Mexican-Airways. Attention, cette gomme américaine... un vieux truc maya.

1. Asturias. Légendea du Guatémala.

Regarde en bas : c'est de là qu'elle vient, de ces fourrés où l'Indien au front fuyant vient saigner l'arbre à sapotilles et recueillir le *chicle* pour les traitants de Cozumel et Progresso, de ces menus ports que tu aperçois, bonbons fondants, sur la côte frangée de jade et d'émeraude. Veux-tu courir la brousse avec les *chicleros?* Songe aux pistes, songe aux rivières où les chasseurs d'aigrettes évitent d'effleurer ces souches à pustules que miment les alligators endormis. Songe au cri du puma au crépuscule, au pelage de l'ocelot, au vol des flamants roses surpris dans les criques au matin. Ces mots mayas que tu cherches dans un dictionnaire rare, tu les apprendrais de la bouche de tes piroguiers. Que crains-tu? Les tiques, la fièvre? Ces hommes ont leurs onguents et leurs écorces. Ce qui te manque, allons, avoue... Le temps, rien que le temps, — semaines, mois.

Tant pis! Tu ne connaîtras ni la forêt, ni les îles qui se détachent de la côte, pareilles sous leurs bouquets de palmes à ces canots qu'entrevirent les caravelles, à ces hommes emplumés qui firent signe à Colomb, sous le doigt tendu de la Péninsule. Mais lui aussi était pressé. Rentrer! Ses matelots en avaient leur compte de voyages. — Et ces petites villes qui pointent, qui entr'ouvrent près de la mer la résille noire et feu de leurs flamboyants, — non, tu n'y auras jamais droit de cité : Villa Hermosa, Carmen, Campeche. Allons, touriste suceur de chewing gum, penche-toi...

Campeche.

Campeche... On la croirait sortie d'un jeu de construction, bien carrée dans son enceinte de remparts et de bastions comme si elle attendait encore les boucaniers. Mais d'où tombe-t-elle entre le front menaçant de la brousse et cette mer à triple ceinture, jaune sable, émeraude et indigo, grand bouillon de requins et de raies géantes? Il y a de la vraie pêche à Campeche : la tortue à écaille, le requin-marteau et le poisson-chien. La mer ici a autant de monstres que la jungle.

L'avion vire... Aime le rose calciné des tuiles qui palment les toits tournants. Ces villes de consquistadores ont une couleur décantée de vieux vin. Sonde l'ombre des patios. Il doit faire bon vivre à Campeche. N'aimerais-tu pas descendre l'Ala-

meda dans ces antiques landaus noirs qui mènent à la grand-messe de la cathédrale les señoritas aux longs cils, écouter bourdonner les oiseaux-mouches sous les grappes de feu des *Flor-de-mayo?* Le soir, la soupe à la tortue, puis aller graver de la pointe de ton couteau le nom de la plus belle sur ces billes de bois rose, près des cotres en partance. Bois de Campeche.

Dix minutes pour prendre pied dans la vapeur d'un pré moite et discuter certaine affaire...

Voici « l'homme qui-a-l'objet ». Il a bien reçu le télégramme. Casque, museau grêlé, nez de fouine, bésicles d'or. Facile à reconnaître le classique thésauriseur de pierres et de parchemins qui, sa vie durant, derrière l'évêché, a mis en cave les feuilles d'or et les jades indiens, les mosaïques de plumes et de turquoises. Que ne doit-il avoir dans ses armoires? Maints exemplaires introuvables du Chilam-Balam et du Popo-Vuh[1] sans doute. Il me tend une main jaune et pelée sous la manche qui s'effile.

— Si le señor voulait venir visiter ma collection...

Plût au ciel! Faire quelques trous dans tes trésors et reluquer ta pâle fille en robe à fleurs comme celles que j'aperçois là-bas, derrière les stores de ces drôles de breaks à roues jaunes, au bout du champ. Hélas!... Plus que cinq minutes pour faire passer de sa manche à ma poche l'objet de la grande tentation.

Mieux que je n'aurais osé l'espérer, ce petit masque! Sans défaut qu'une légère ébréchure à l'oreille. Son mufle renflé, la fente hermétique des yeux rappellent étrangement ce mascaron de bronze cloué à la porte d'une lamaserie mongole que j'ai tant souhaité décrocher, il y a trois ans.

— C'est un jade maya, d'époque archaïque, señor.

— Ouais... de la pierre verte. Alors, combien?

— Quarante dollars.

— Mexicains?

— Ah! non, señor. Américains.

Vrombissements, tourbillon d'hélices. On retire les cales. Quarante dollars américains, cent soixante pesos! J'en ai chaud.

— Impossible... Muchas gratias.

1. Chilam-Balam et Popo-Vuh sont deux Bibles mayas.

Il me glisse des doigts, le petit masque.

— Combien donnez-vous?

Il n'a pas l'air prospère, heureusement, le paroissien.

Lui fourrer sous le nez, le pied déjà dans la carlingue, quarante pesos. Ça y est. Il les a pris. Mais s'il pouvait me jeter un sort...

L'ombre de la grande aile court déjà sur les têtes d'arbres. Petit jade, je te caresse, je te tiens. Plus tard, tu me rendras ce que le temps m'a dérobé, du trésor, de la ville, et de la forêt, ô masque, mon beau masque, couleur de feuille et de serpent.

Merida.

Une route médiévale, une arche d'ombre et l'espace torride, après un passage bousculé du ciel à la terre, est ramené à de justes dimensions, — aux proportions d'une petite ville géométrique où la hauteur des maisons égale, — ou peu s'en faut, — la largeur des rues : cubes de deux étages, roses, ocres ou bleus, très serrés, bien alignés. Le damier des rues aux angles exacts se double d'une trame aérienne de fils électriques. Les pavés rugueux, les fenêtres aux grilles andalouses, les enseignes sculptées contrecarrent à souhait cette symétrie américaine et l'humanisent. Les timbres des tramways sont sans effet sur les Rossinantes des calèches craquelées. Le soleil maya bondit de mur en mur, de patio en patio, acharné contre la petite capitale yucatèque qui tient tête aux siècles et à sa fureur, sur les ruines de l'antique Tihoo. Un soleil à faire suer dans la pierre les deux conquistadores barbus qui encadrent de leurs armures l'écusson de la Casa de Montejo.

Ici la ville se referme dans le cadre de ses portails armoriés. Mais le palais de Montejo, du conquérant brutal qui assujettit la péninsule, abdique son masque espagnol sous le panonceau du consulat belge. Déchéance... ses chevaliers de pierre ont pris un vague air bruxellois.

Une autre résidence princière qu'habitait l'une des plus vieilles familles espagnoles du Yucatan a, elle aussi, perdu son rang. Elle est devenue « l'hôtel Itza », dont le *zaguan*, le vestibule dallé de marbre, m'accueille en sa fraîche pénombre. Le très noble, très affable et très hospitalier seigneur de céans,

contraint par la dureté des temps de commercialiser le palais des ancêtres s'exerce, avec moins d'astuce que de tracas, à son rôle d'hôtelier.

Il me fait les honneurs de son patio dont les ferronneries, les colonnes torses, les fontaines et les fougères arborescentes subissent le dégradant voisinage de tables de restaurant. Il faut prendre l'escalier de marbre qui étire vers les étages ses lourdes rampes sculptées pour retrouver les fastes baroques de l'Espagne coloniale. Les hautes chambres ont gardé leurs plafonds aux poutres vermiculées d'or. Sous les arcades intérieures dont les piliers tordus comme guimauve encadrent les exubérances végétales de la cour, de très vieux fauteuils à bascule, aux dossiers en forme de coquille, luisent des mille paillettes de nacre incrustées dans leur bois noir, et vous font signe...

Prélasse-toi, écoute chanter la fontaine en regardant la flèche de soleil qui nielle les pierres. Hume cet arome de santal. Livre-toi à l'âme insinuante de la demeure.

Une âme de paresse et d'orgueil, de jouissance et de dédain. Une âme de *gachupin*[1]. C'est un peu, — qu'il me le pardonne, — celle de mon hôte en dépit de ses embarras.

Un son de cloche.

J'avais cessé de prêter l'oreille à son bavardage. Mais il s'obstine à m'intéresser à ses déboires.

— Ah! señor! les temps sont devenus trop difficiles.

Il nourrit des pensées amères, cet arrière-petit-fils de conquistadores envers le gouvernement socialiste du Yucatan qui, sans égard pour le nom de la famille, a taillé pièces et morceaux dans les fiefs trop vastes de ses parents et grands-parents.

— Ils prendront tout bientôt, si cela continue. Sous prétexte de donner des terres aux péons, señor, ils ruinent le pays. Comment voulez-vous qu'il n'y ait point la crise? Le, *henequen*[2], qui est l'unique richesse du Yucatan, ne peut être exploité qu'en grandes haciendas.

1. Nom donné par les Mexicains aux aristocrates espagnols et par extension aux Espagnols. Littéralement : porteurs d'éperons.
2. Fibre textile du sisal.

— Mais n'y a-t-il pas, cher monsieur, des centaines et des centaines de grandes haciendas de *henequen* au Yucatan?

— Bientôt, il n'y en aura plus, señor. Songez qu'avec leurs syndicats, — car ils sont tous syndiqués, les Indiens, dans les haciendas, — il faut payer des salaires qui nous ruinent, señor. Plus moyen de continuer. Et vendre, *como*? Une hacienda qui valait, il y a quinze ans, quatre cent mille pesos, ça ne vaut pas cinquante mille aujourd'hui. Ça ne vaudra bientôt rien. *Nada.*

— Était-il juste que les uns eussent tout et les autres rien?

Cet argument ne semble pas atteindre mon vieil hôte qui lève au ciel des bras désespérés.

— Pour tout, señor, pour tout, c'est la même chose. Si, demain vos chaussures ne sont pas cirées, vous croyez que je peux mettre le garçon à la porte? Rien à faire, señor, il est syndiqué. Demandez à ces messieurs, ils vous diront...

Il me présente à ces « messieurs », très dignes familiers de son patio. Ventres replets, breloques, complets amidonnés au blanc de lune, figures de souci jaunies à la bile, lunettes d'or et politesse d'hidalgos. Ces graves personnages sont des *henequeneros*, de puissants planteurs et usiniers qui, avec des amabilités de Grands d'Espagne, me convient à venir visiter leur ville et leurs *fincas*.

J'aurais dû m'en douter. Ces messieurs font prendre à leurs voiture la direction de leurs beaux quartiers, du petit « Auteuil » de Merida où de somptueuses villas 1900 enflent leurs panses à breloques de parvenues : marquises, balcons, perrons à balustres dont le stuc s'écaille déjà. Elles ont été bâties au temps des vaches grasses, dans les années prospères où le henequen faisait de chaque hacendado un petit Crésus. Hélas! dans leurs salons surdorés, glaces, cristaux, colonnes de marbre et d'onyx, tableaux de famille, reliquats désuets de ces beaux jours, ne sont pas faits pour éblouir.

Ménagerai-je mes hôtes susceptibles?

— J'aimerais bien voir les faubourgs.

Hélas, les voici choqués, attristés. Ils tentent, en désespoir de cause, de me conduire vers « leur » hôpital, le « collège libre » où les enfants des bien pensants ont une éducation soi-

gnée, des courts de tennis, une piscine. Comment échapper?

Au croisement de deux ruelles, un soudain boucan de cuivres, de clameurs. Je m'élance. Derrière une palissade, dans une petite arène de planches qui plient et branlent sous les trépignements d'un vrai populo de couleur — panamas pointus, châles brodés et salopettes, — on met à mort le taureau du dimanche. La bête, entre les barrières, n'a pas la place de se retourner, de faire face aux loques vineuses, aux piques, aux perches, aux banderilles, aux épieux, à l'épée, aux machete, aux pétards dont les aficionados improvisés l'assaillent. Pauvre bête! Elle rue, joue des cornes et des sabots, mugit, renifle, cabriole, charge, s'abat, se relève, tressaille, saigne, pisse et meurt sans gloire, sous la ruée des dépeceurs, dans le hourvari des pistons. On la traîne, on la découpe. Queue, tête, quartiers, la bidoche se promène de main en main. L'orage qui pesait craque sur les têtes et les gradins sous les pieds. Bienfaisant déluge... Flaques d'eau, flaques de sang.

Il fallait cette petite fête indienne pour semer les complets blancs de mes suiveurs.

Le « progrès » dont s'honorent à des titres adverses le gouvernement socialiste du Yucatan et les planteurs n'a pas épargné les vieux quartiers de Merida. J'erre sous des façades sculptées, des arches, des voûtes. Mais la rue de la Vieille Femme et la rue de l'Éléphant, la rue du Tigre et du Flamand, la rue des Deux-Faces ont perdu pour la plupart les emblèmes que le conquérant médiéval empruntait aux superstitions mayas et mariait aux pierres sculptées ravies aux décombres de l'antique Tihoo. Quelques murs cependant gardent encastrés dans leurs corniches une grecque, un fragment de divinité grimaçante et empanachée. Il n'en faut pas plus pour qu'au grand soleil aveugle de la sieste ou dans le bain des nuits de lune, l'esprit du vieil Iqui-Balam veille sur les lignes de tramways de Merida.

L'antique Tihoo revivrait-elle? « Les constructeurs, les formateurs, les dominateurs, les puissants au ciel, les enfanteurs, les engendreurs étaient sur l'eau comme une lumière épandue. Il sont enveloppés de plumes vertes. Voilà

pourquoi leur nom est Gucumatz[1] (serpent emplumé). » Ainsi parle le Po-po-Vuh, Bible des Mayas.

Est-ce un temple nouveau élevé à Gucumatz que j'aperçois en arrière d'un square municipal, gardé de fonctionnaires, l'arme au bras? Deux terrifiants serpents à plumes descendent le long de l'entrée principale et aplatissent leurs gueules à crocs sur le trottoir, derrière les factionnaires. Le monumental édifice est revêtu d'un crépi rose lie-de-vin qui arde entre les arbustes verts d'un parterre récemment planté.

Un officiel m'introduit dans cet étonnant sanctuaire. Car c'est — le fronton eût dû me l'apprendre — *la Casa del Pueblo*, la Maison du peuple, bâtie par le parti socialiste du Sud-Est. Précisément le nouveau gouverneur, el señor Bartolomé Garcia, un vigoureux gaillard à mâchoires de caudillo, officie sur une estrade. Il est en train de couronner les lauréats, de palper les lauréates en mousseline blanche d'un concours de beautés mayas.

Mayas... Yucatecos...

Impossible de s'y tromper : ce front qui fuit et porte encore la marque du bandeau, ces yeux rejetés vers les tempes, ce nez en apostrophe sous lequel pend la lèvre en l'absence de menton, c'est bien le bizarre profil d'oiseau des masques mayas. Dans l'infinie variété des types terrestres, l'Indien du Yucatan fait, comme le Chinois, planète à part.

Le métissage le modifie, fait jouer la couleur de l'acajou au jaune ananas. Mais même poudrées et quelque peu cendreuses, même montées sur les talons de leurs souliers vernis, dans leurs amples robes brodées de roses rouges et de feuilles vertes sous leurs châles à franges, les plus élégantes des métisses yucatecas révèlent leur race « à vue de nez ». Les jeunes dandys de Mérida ont un signe distinctif plus remarquable encore : ce sont dans leurs sandales compliquées, les petits pieds les plus racés du monde. Fine fleur du mélange hispano-maya, ces gracieux petits Yucatecos, qui flânent sur les bancs, si bien pris dans la blanche toile de leurs vestes collantes, boutons menus, col serré à étrangler et lacé d'or.

1. Quetzatcoatl, Kukulkan et Gucumatz sont les trois noms du serpent à plumes des Hytecs et des Mayas.

Ils s'éventent de leurs larges panamas avec la nonchalance des jeunes Célestes dans leurs palanquins.

Une quarantaine de stands encadrent la place de la Constitution : produits agricoles, hamacs de lin et d'henequen, selles et sandales, poteries; ce comice s'intitule : « Exposition des produits du Yucatan ».

Consommez les produits du Yucatan, dit le portique, comme l'Angleterre dit *Buy british*. Le Yucatan est l'Irlande de Mexico. Une péninsule bien à part et qui n'entend pas mêler ses affaires à celles de la Fédération.

A la nuit, la bourgeoisie yucatèque, planteurs, hommes de loi, vient sans trop de façons se mêler sur ce square aux campagnards attirés par les festivités de Merida. Au milieu des sombreros, vestons blancs et mousselines affluent sous les arcades. Musique, liesse discrète, parfum de sapotille et de jasmin. Les tourniquets des loteries tournent, soleils furieux, pour enrichir, — chuchotent les adversaires du régime — « le beau-père » du gouverneur.

La crise du henequen.

« Le Yucatan n'a pas été créé directement par Dieu, parce qu'à l'origine il était entièrement recouvert par les eaux et qu'en se retirant les eaux ont emmené la terre : pour cette raison, il ne doit pas être nommé une terre, mais bien plutôt une pierre. »

En me promenant sur sa plantation, mon hôte me cite l'explication ingénue qu'un frère espagnol donnait, au siècle dernier, de l'aridité de la terre maya. « Point ne sert ici de mettre le bœuf à la charrue; le sol ne s'ouvre qu'au pic et au marteau. » De conditions aussi particulières, le religieux concluait qu'il était licite, voire recommandable, de contraindre au travail les Indiens « oisifs et paresseux ». De ces pieux arguments, les hacendados ont fait leur profit : le *sisal* couvre aujourd'hui, sur quelques millions d'hectares, la table calcaire du Yucatan.

Tirée au grand trot par quatre mules, une plate-forme nous fait glisser comme en tramway à travers le domaine. A droite, à gauche, en files symétriques, à l'infini, les lames grisâtres de la plante textile hérissent la terre blanche. Faisceaux de

baïonnettes sur un champ de manœuvre immense déserté par les soldats. Le « Rêve » de Detaille, mais rêvé, sous les tropiques, par le douanier Rousseau.

Dix-sept cents hectares de henequen... Il y a des plantations quatre ou cinq fois plus grandes. De loin en loin, perdue dans cette mer de sabres, une équipe de péons abat les feuilles au machete — chaque pied est amputé de dix lames deux fois l'an, — les lie en fagots, les charge sur les plates-formes attelées. Un véritable réseau à mules draine la moisson vers l'usine, qui s'abrite au loin derrière le mur sang de bœuf et le portique à pinacles flamboyants de l'hacienda. Là les broyeuses et décortiqueuses transforment les tiges vertes en mousse blonde, en chevelures platinées, en fils de lune que cardent les peignes d'acier. Les usines de la ville en feront de la ficelle, des cordes, des câbles, des sacs, des tapis et ces blanches musettes de péons que l'on vend dans les marchés ornées d'un cheval violet ou d'un soleil jaune.

La crise sévit aujourd'hui sur l'unique culture industrielle du Yucatan. Il est loin déjà le temps où planteurs et usiniers pouvaient bâtir, paver de marbre et d'onyx leurs villas trop riches. L'Amérique n'achète plus que par à-coups; la Coopérative d'État à laquelle les planteurs sont tenus de livrer leur production accumule les stocks et les prix touchent au plus bas tandis que montent, grâce aux « ligues de résistance », les salaires des péons.

Je demande à mon henequenero :

— Comment les péons la supportent-ils, la crise?

— Les péons? Ils ne s'en aperçoivent même pas. Ils ont, en cas de chômage, leurs terres et leurs cultures... La crise, c'est nous qui en supportons tout le poids.

« Nous! » deux ou trois cents grands propriétaires! Comment faire entendre à celui-ci que, dans ces conditions, la crise du henequen est beaucoup moins alarmante qu'il ne le croit?

Fincas.

Il a quelques raisons de n'être pas de mon avis.

Le petit tramway à mules nous ramène vers l'enceinte cramoisie de l'hacienda. Le porche déploie comme des ailes

ses volutes relevées de pignons blancs. L'usine bourdonne. Au bout d'une cour pavée, se dresse la façade à colonnes d'une noble demeure où les maîtres n'habitent plus. Les haciendados du Yucatan vivent de moins en moins dans leur *fincas*. Dans le salon démeublé où un péon apporte des cocos à boire, les stucs des panneaux se desquament et le plâtre du plafond se fend.

Le verger où je suis mon hôte morose est à peine moins abandonné. Limons et pamplemousses, mangues en cœur, avocats violets, pommes-cannelles et pommes-cythère, mameis à la chair rose et au cuir terreux, guanavanas à la pulpe meringuée, les plus beaux fruits et les plus succulents mûrissent et pourrissent dans les noirs feuillages. En long et en large, de petits aqueducs traversent et divisent cet Eden, servant de promenoirs sous les branches basses, à portée des boules d'or que l'on ne cueille plus. L'herbe de Guinée et la brousse s'épaississent entre les arbres. Ces vergers de sultans demandaient des soins dispendieux que la crise du henequen a rendus trop lourds aux maîtres des *fincas*.

— C'était notre luxe, me dit mélancoliquement l'hacendado.

J'ai vu autour de Merida des *fincas* plus luxueuses encore, d'autres vergers où des raffinés ont su assembler les essences les plus rares. Sur ce sol avare, nourri et arrosé à grands frais, — quinze mille moulins à eau tournant dans le ciel de Merida, — les arbres-à-pain d'Océanie voisinent avec les palmiers d'Afrique, le jacquier de Ceylan avec le sapote et le cainuto aux feuilles doublées de velours brun; toutes les variétés de lemoncillos et de ciruelas se mêlent aux arbustes de Chine et du Japon, aux goyaviers géants et nains. De larges piscines, des bancs de mosaïques, des jardins de fleurs où, parmi les crotons aux touffes bigarrées comme des plumages de Peaux-Rouges, les beaux dindons du Yucatan, fiers de leur pays natal, se gonflent et font la roue. Des terrasses qui dominent l'océan des sabres verts, des chapelles...

Mais à l'usine, les toiles d'araignées scellent les engrenages des broyeuses condamnées par la crise au grand repos.

Chichen-Itza[1].

Itza est le nom d'une famille, puis d'un peuple, le dernier des peuples maya-quiche qui sut tenir contre la domination espagnole. *Chichen*, mot de sens intraduisible, exprime la longue nostalgie du constructeur pour l'œuvre abandonnée, reprise, détruite et qui sans cesse le rappelle, — le mirage de la cité et le retour à la cité. Ce magnétique empire, *Chichen-Itza* la Folie-Itza — (pour traduire par un à peu près), l'exerce encore sur les Yucatèques, qui, dans le relèvement de ses ruines, voient le symbole de l'indépendance qu'ils achèvent de recouvrer.

Aux approches de l'Angkor maya, au petit bourg de Dzitas, je débarque du train de Merida quittée à l'aube, en compagnie d'un orphéon aux cuivres étincelants. Cartouches à la ceinture, une bonne douzaine de « chemises rouges » sont en faction sur le quai. Dans le village, d'autres camisards se démènent à dresser, entre les cases aux toits de chaume du village, des arcs de feuillage. Le teuf-teuf d'une pompe à vapeur dissimulée dans une baraque de planches, les sursauts et ronflements de deux vieilles Ford stimulent leur activité. Des banderoles pourpres se déploient : *Bartolo, sois le bienvenu parmi les hommes de ta race.*

Dzitas attend Bartolo, le gouverneur Bartolomé Garcia, chef du parti socialiste du sud-est, en tournée vers Chichen-Itza.

Ce n'est pas le silence des nécropoles, la torpeur d'Angkor qui nous accueille au seuil de la Cité des Puits. Chant de treuils et de marteaux, grincements de scies et de poulies, des baladeuses courent sur rails. Du sommet du « Castillo », le grand temple de Kukulkan qui, en haut de sa pyramide à neuf terrasses flambe sur les nuages, descend un interminable filin que tire à terre une longue chaîne de travailleurs ployés, — mais pas de fouets sur les échines... Les reconstructeurs de

1. Chichen Itza, fondée au Ier siècle de notre ère avec Tihoo et Itzamal, par la famille des Itza, confédérée avec Uxmal et Mayapan sous la dynastie des Cocome, en lutte avec Mayapan au XIIIe siècle, alliée avec les Aztèques au XVe; au cours de ces guerres de royaumes, Chichen-Itza fut plusieurs fois détruite et reconstruite. Les tribus Itza furent les dernières à rester indépendantes après la conquête espagnole.

la pyramide, Indiens en chemise de couleur et pantalons bleus, œuvrent en un effort allègre et délibéré.

A faible distance du monument et du chantier, dans un bouquet d'arbres, une cabane de chaume au toit oblong assez proche en sa forme de l'édicule de pierre juché au faîte du « Castillo ». Un homme y est assis, penché sur une table, enfoncé en un travail si minutieux qu'il ne se dérange point lorsque je m'introduis. Son hamac est accroché au mur. Une chandelle dans une bouteille. Par terre une gamelle et des boîtes. Sur un banc grossier, des compas, des pinces, une assiette remplie de minuscules perles bleues, — turquoises. — Le bras nu du Mexicain s'appuie sur une sorte de disque terreux. Il relève un visage en sueur où la satisfaction brille.

Ce mosaïste achève de reconstituer, pierre à pierre, — elles sont menues comme des grains de sable, — une parure de roi mort qu'il a découvert l'avant-veille dans une galerie souterraine au Castillo.

Les archéologues mexicains disputent aujourd'hui à l'institution Carnegie, qui a relevé le Temple des guerres, le Jeu de Paume, le Caracol, le groupe des mille colonnes, et maints autres édifices de Chichen-Itza, l'honneur de poursuivre les restaurations et les fouilles. Celui qui m'accueille dans sa case est un pur yucateco; la fierté qu'il ressent de ses découvertes décuple en lui l'orgueil de ses origines. Les voisins Carnegie qui ont à côté leur villa Médicis, dans une confortable hacienda, l'irritent avec leurs frigorifiques, leur thé de cinq heures, leurs thèses, rapports et hypothèses. Cette science gringo ne vaut pas cher pour ce rude broussard, ce châtelain pauvre de Chichen-Itza qui vit dans sa cabane, le Chilam Balam[1] à son chevet, exhume les momies de ses ancêtres et recoud les bijoux de famille, s'épanche par légendes et généalogies et écoute chanter, chaque nuit, l'oiseau maya, « le Coucou des Rêves ».

J'essaie de le suivre dans les méandres de ses fables..., du géant Kabrakan, dieu des tremblements de terre qui détruit les montagnes, à la tête de mort de Hun-Hunapu qui, accrochée à l'arbre à calebasses, cracha dans la main de la jeune fille et la rendit enceinte, — du singe magicien et de l'arbre —

1. La Bible maya.

qui marche, — de la syphilis-du-soleil au petit oiseau brun qui fait mourir lorsque son ombre vous effleure.

Encore, encore! Voici qu'il me parle du *nahual* : de l'animal qui s'approche de l'enfant qui vient de naître et devient, à la vie, à la mort, son double et son gardien. Tigre, chien, cheval, oiseau, serpent, iguane, quel homme n'a le sien?

O mon nahual, fais-toi connaître. La sieste aux doigts de plomb m'a fermé les yeux.

Réveil en moiteur dans la case vide. A côté une odeur de fumée, de bois vert et de chocolat à la cannelle. Sortir, explorer seul la Folie des Itza, chercher sous la feuille le bain glacé des puits sacrés. Une sente serpente sous les branches basses. Les marteaux se sont tus. Un mur surgit, bloc grisâtre et crevassé où d'étroites voûtes en ogives s'ouvrent sur une odeur noire de caveau... Coupé de pilastres, un pesant treillis de pierre couronne ce temple lourd comme un socle. Mais quels sont ces tentacules, ces trompes qui partent de la corniche et se projettent dans le ciel? Des nez... Les nez de cent diaboliques figures mêlées aux chevrons, pareilles à des têtes de moustiques monstrueux. Ce temple, c'est « l'Iglesia ». Terrifiante « église » de sabbat, temple de lémures et de lamies. Quelques pas dans la brousse et le soleil éclaire de biais les étages brodés de masques grimaçants des « Nonnes ». Monastère lugubre. Quelles vestales, quelles vierges y furent claustrées?

Sépulcres de prêtres ou de rois gardés de serpents et d'idoles à trompes, ces édifices religieux inspirent un malaise étrange, le sentiment d'un maléfice encore puissant. Je voudrais m'approcher, entrer sous ces voûtes exiguës au fond desquelles on découvre encore des squelettes couchés sous leurs ornements et je m'écarte. Besoin d'air, de perspectives humaines, d'esplanades. Je me hâte vers l'éclaircie.

Le chemin s'élargit. Une voie s'ouvre, royale. Des dalles, des colonnes dressées en pleine lumière et contre ces colonnes, debout, de hautes silhouettes de guerriers aux jambes lacées dont les coiffures empanachées se déroulent comme des pampres. Encore vaguement enluminés de couleurs végétales, de bleu, d'ocre, de jaune et de vert, sous les rayons qui les caressent et font rougeoyer, ces héros théâtraux semblent

en marche. En arrière du Castillo réapparu, la mer des arbres à ses pieds, l'espace élargi s'encadre de péristyles, de portiques, de forums, de hautes marches qui montent vers des dieux assis aux bras tendus... A leur signe, les terrasses, les esplanades se couvrent de foules invisibles, de cortèges rutilants, prêtres, marchands, musiciens, victimes. L'air vibre de mille et mille présences sonores. Dans le vaste quadrilatère du Jeu de Paume, les joueurs de *taxtli* prennent du champ sous les gradins, forment leurs équipes. Voici l'anneau de pierre où la balle de gomme dure doit passer. Du bras, du pied, de la tête, de la hanche, ils la renvoient. Fantômes!

C'est l'heure, avant que le soleil ne tombe, d'aller demander, après ces épuisants cheminements, un regain de force à l'eau froide du *cenote*. Il faut entrer dans la forêt. Les puits sacrés s'ouvrent, grandes poches calcaires, sous son dôme impénétrable. Un petit Indien me conduit à la plus proche de ces citernes. Le cirque d'arbres et de lianes enferme ce gouffre sacré, fait peser sur les eaux d'un vert opaque aux luisances laiteuses une ombre froide, une chape de silence inexorable. Aucune joie et presque de la peur à se dévêtir, à glisser par un sentier boueux dans cette bouche, à se faire happer par cette eau morte et pourtant pure qui ne porte pas, dont le froid saisit. Eau de sacrifice : c'était au bas du *cenote* qu'étaient accomplis les holocaustes, dans ce bain lustral que la victime était engloutie, — le gouffre ne la rendait que trois jours après.

Aucun air, à peine de ciel. Le jour entr'aperçu entre les branches bleuit, s'obscurcit. Je me débats en vain contre l'étreinte engourdissante. Quelques brasses à faire et il semble impossible de rejoindre le bord. Crier... La forêt semble s'émouvoir. Un oiseau file, le Toh aux longues plumes. Je n'irai plus au *cenote*.

... Nuit. Lune magique dans les sous-bois, sur les temples, sur l'Escargot[1] qui tord vers les astres sa spirale saugrenue, chemin de mages et d'astronomes; lune sur les avenues coupées par les ombres couchées des colonnes; lune sur les guerriers qui scintillent doucement dans leurs coiffures et leurs

1. Le Caracol. Les Espagnols ont ainsi baptisé l'observatoire maya de Chichen Itza.

armures, sur ce vaste escalier qui s'offre vers la terrasse gardée par les dieux aux bras tendus. Au seuil de la plate-forme supérieure les grands serpents d'un triple portique bâillent aux étoiles. Dans cette basilique à ciel ouvert, la nappe lunaire tombe sur un autel bas dont une rangée d'Atlantes écrasés supporte le poids. Les pas remuent un écho élastique et mort. Comment la nuit même délivrerait-elle de l'angoisse qui pèse? Je reviens au bord des marches. Les cîmes d'arbres ondoient. Une statue couchée les regarde. Sans la voir, je me suis presque assis sur elle, adossé à ces seins de pierre. La figure — d'homme ou de femme? — qu'elle détourne, à angle droit du corps, vers l'étendue des astres et des bois est plus inhumaine encore que celle des monstres tapis. Sphinx ou sphinge? C'est le Chac-Mool, Dieu du feu. De ses mains rigides, il tient sur son ventre un disque percé. Là, chaque année, un homme était immolé, on lui arrachait le cœur et, sur la poitrine de la dépouille étendue au flanc du dieu, pour saluer l'ère nouvelle, une flamme était allumée.

Se lever? Je ne le puis. C'est un siège prenant mais sans douceur que celui de la victime au cœur arraché.

Terre maya.

Monde en catalepsie, terre sans aube et sans crépuscule, horizon bas où, dans la sourde violence de la lumière, les formes n'apparaissent qu'en silhouettes et profils. Ciel impavide qui, en un instant, tourne au gris, au soufre, se précipite en tornade. Peu de couleurs et élémentaires : le sol rouge, le vert morne du sisal et de la brousse. Les plus durs contrastes. Pas de pénombre. Et pourtant, à chaque pas, la présence du mystère, la sensation de l'envoûtement et du sortilège, l'attente de la chose tapie qui va bondir, fondre.

Cette crudité solaire, la géométrie plane et limitée de cette terre « qui n'est pas une terre », cette précision des contours et l'obscurité des faces, cette menace en suspens dans l'air aident à comprendre l'art maya — si hermétique à ceux qui le découvrent par les musées : une algèbre de peurs et de rêves. C'est une insoluble équation que poursuit le constructeur maya à travers les grecques, les chevrons, les

colonnes trapues qui ornent les inflexibles entablements de ces architectures tombales. Rêveur éveillé, dans ses sculptures en filigrane, il étire les méandres de ses fantasmes, enchevêtre et transforme les règnes, emmêle l'animal au végétal, le reptile à l'oiseau, la plume à la feuille, l'antenne de l'insecte à la dent du fauve pour former d'un seul trait ses dieux aux complexes attributs.

L'on discerne ici comment les deux grandes civilisations précolombiennes se rencontrèrent pour s'opposer. L'homme de l'Anahuac, du Nahua cultivateur à l'Aztec guerrier, cherche ses dieux dans l'étendue et les éléments; son adoration leur lève des pyramides à l'image de ses volcans. Le maya des forêts basses, ramené sur lui-même, calcule et rêve; spéculateur assis, hanté par les nombres, il élabore une mathématique de l'infini; en son état second, il sollicite les puissances célestes et infernales par les épures magiques où, ramifiant signes et figures, il revêt de feuilles un Dieu à tête humaine et prolonge en comètes le plumage de l'oiseau. Pourtant une sorte de malice démange ce thaumaturge; sa terreur se nuance d'ironie; il caricature avec une sournoiserie impie les divinités et les démons qu'il souhaite de séduire et d'exorciser. Le spéculateur athée semble rire, — rire infernal — des cauchemars du sorcier.

C'est à toi que je songe, calculateur délirant, mage humoriste, devant la fuite des champs hérissés, au passage des fourrés qui s'emplissent, avec la nuit, de ténèbres électriques, en face de cette figure d'astre mort qui se penche, qui m'épie de ses yeux d'orfraie...

Un képi en pot de fleurs le coiffe. C'est le conducteur du train.

Vers Uxmal.

« Vous aurez ma voiture pour aller à Uxmal », m'a promis le Gouverneur, quand j'ai été lui rendre visite dans le bureau démocratique envahi de péons, de partisans, d'officiels, d'hommes d'affaires et de lois où ce rude chef règle en phrases brèves, *coram populo*, les affaires d'État. — « Demain matin, à 5 heures ».

A cinq heures, dans le patio de l'hôtel Itza où deux ou

trois touristes mal éveillés trempent des fritures sucrées dans du café tiède, j'attends l'automobile de Bartolo. A cinq heures et demie, rien encore dans la rue où près d'un porche dort d'un sommeil de siècle un attelage fantôme. Je m'inquiète auprès du portier.

— Al estaciòn, señor... Al estaciòn.

A la gare? Pourquoi à la gare, grand Dieu? Secoué de sa léthargie à grands coups de lanières, l'attelage arthritique tressaute et, trottinant, éveille la rue de l'Éléphant, la rue des Deux-Faces... Les moulins à eau de Merida tournent dans un ciel où le soleil vient de surgir quand j'arrive à la station. D'auto, toujours point. Le portefaix que j'interroge semble ne rien comprendre à mon parler gringo. Il veut à tout prix m'entraîner dans la gare et, du quai où aucun train n'est en partance, me montre une lointaine voie de garage.

... L' « auto » est là. Le chauffeur s'impatiente. La voiture du Gouverneur est sur rails.

Les derniers des Itzas, comme les Aztecs ignorent les routes mais affectionnent les voies ferrées. A travers jungles et plantations court un complexe réseau sur lequel roulent, se croisent avec d'infinies subtilités d'horaire les trains, les autocars et les tramways à mules. En cas de rencontre, des voies de garage permettant à l'auto sur rail de faire place à la locomotive, aux mules de faire dérailler le tramway.

Mais Uxmal, reprise par la grande forêt ne peut être atteinte que par des pistes où seul, un vieux fodingo[1] rapetassé de tôles et de ficelles peut s'aventurer. Celui que nous prenons au terminus du rail — dans un petit bourg, où la cruche sur l'épaule, la hanche bombée, des femmes vont à la fontaine, — est à l'épreuve des fondrières et des bourbiers. Malgré les hernies qui débordent ses pneus, les rocailles ne brisent point son élan. Le jeune chauffeur, en sombrero de cocher qui talonne cette ferraille, accélère ses dix H. P. comme à la bride, en secouant la corde du carburateur. Soubresautant, battant des ailes, lâchant une vitre, se muant, protéisme maya, de Pégase rouillé en machine à vapeur, le car sorcier se rue à travers les branches basses, dans l'étouffoir des sous-bois empuantis. Les nuées de fourmis volantes, les tourbillons

1. Une vieille Ford.

neigeux des papillons qui tombent en paquets des troncs pourris, n'arrivent point à le freiner, à le faire s'enliser dans les boues perfides. Il ne s'arrête que pour nous rejeter, broyés, exténués, au pied d'un haut mur dont le portique enlève ses pignons et ses pinacles sur une esplanade d'herbes embrasées. L'hacienda d'Uxmal.

Le château de la mort lente ou celui de la Belle au Bois dormant. Une idole à gueule de tigre garde l'escalier. Sous l'arcade d'une terrasse s'ouvrent des chambres hautes et larges comme des granges. Il suffit de pousser les lourds battants des portes qui, barricadées de leurs verrous, résisteraient à l'assaut de béliers et de catapultes. Dans les pièces à peu près nues, des outils aratoires, un tas d'épis, des semences fermentées, une table aussi massive que les portes, suspendu entre deux grands crochets de fer un hamac, dont les fines mailles nourries de crasse sentent l'homme. S'y laisser tomber. Machinalement, j'ai ramassé sur la table une brochure rouge du « Partido socialista del Surest » et une feuille de livre déchirée où est imprimé un portrait.

Je lis : « Ils ont tué Felipe Carillo, parce qu'il se montra l'ennemi de tous les exploiteurs du paysan et de l'ouvrier; parce qu'il nivela les droits des hommes du sud-est en rendant effectif le vote des Indiens, parce qu'il répartit un million cinq cent mille hectares de terres, donna à la femme la liberté et le droit de vote, obligea les *hacendados* esclavagistes à reconnaître les droits des travailleurs... »

Felipe Carillo! Je regarde la jeune figure aux cheveux bouclés, aux yeux ardents. C'est à lui qui fut assassiné en 1933 par les troupes fédérales, au cours de l'éphémère réaction huertiste, que les Mayas du Yucatan doivent leurs nouvelles libertés. Les hacendados dont il fut l'adversaire juré ne se souviennent que de ses violences : « Aiguisez vos machete et tuez les hacendados », disait ce jeune charretier de Motoul qui traduisit en maya la Constitution mexicaine, devint député puis gouverneur. Il fut l'animateur des « ligues de résistance », des « chemises rouges », ouvrières et paysannes dont la fédération forme aujourd'hui le parti socialiste du sud-est, parti des dirigeants actuels du Yucatan.

Quelque péon — le propriétaire du hamac sans doute — a

conservé comme une relique ce feuillet détaché d'un livre de classe. Dans cette hacienda désertée, rien de plus émouvant que ce rappel, poignant comme un cri, de l'apostolat et du martyre de Carillo. Et comment, aux confins de la grande ville morte, ne pas songer à l'étonnant retour des choses qui achemine lentement vers une dictature socialiste un peuple dont les institutions primitives reposaient sur le travail en commun, la terre collective et l'autocratie du souverain?

Uxmal.

Ici pas d'archéologues, pas de bruits de marteaux et de poulies, mais des crissements d'insectes plus stridents que des grincements de scies. Uxmal n'appartient plus qu'à la forêt, à la mort et au soleil.

Une énorme solitude de jungles basses et moutonnantes d'où émergent, aux quatre coins d'un ciel chauffé à blanc, des îlots de pierre, des châteaux de folie plus royaux en leurs ruines que les temples restaurés de Chichen-Itza.

Au seuil de cette nécropole aux trois quarts engloutie un Castillo presque intact dont la pyramide flanquée d'escaliers abrupts s'élance à des hauteurs de cathédrale ou de beffroi. Pas de pire vertige que celui qui saisit au faîte des marches verticales gravies des mains et des pieds sous le feu de la canicule. Dès la descente commence une sorte de fièvre, de frénésie ambulatoire bien connue des pèlerins d'Uxmal.

En arrière de la pyramide et à ses pieds, une cour flamboie, encadrée par les lourds massifs rectangulaires d'un palais sans portes et sans fenêtres. La pierraille rose des décombres roule comme braise sous les pas. Dans ces gravats grouillent de gros iguanes dont le goitre bat à la première approche : ils semblent jeter du venin par les yeux et traînent le ventre en se défilant. Aux angles de l'édifice pendent — nez ou langues — les géantes mandibules de Kukulkan dont les mâchoires profilent un rictus démesuré. Et d'une terrasse à l'autre ce rire de la colossale tête en forme de clef se répercute. Ici le dieu féroce prend sa revanche sur son sculpteur narquois. Il a pris vie et, maître absolu de son royaume de fournaise, l'emplit de sa démente hilarité.

Frénésie contagieuse. Par delà des vallonnements qu'il faut escalader à bout de souffle dans l'herbe chaude, d'autres ruines : la Maison du Nain qui fut roi d'Uxmal, la Maison des Nonnes et celles des Colombes dont les arches triangulaires enferment, comme une chaîne de spectres, une combe de désespoir. De l'une à l'autre le même esprit de folie, la même grandeur dans la déraison, le même rire silencieux.

Il est vain de chercher un refuge. Parfois une ogive monacale fraie dans l'épaisseur des maçonneries croulantes un étroit conduit mais alors cette obscurité écrase, l'ombre trop froide sent la chauve-souris, l'oubliette, l'*in-pace*. Rien en ces architectures ne rappelle que ces lieux furent habités, ne suggère qu'ils purent l'être, comme si le génie d'une race s'était gratuitement dépensé à projeter au jour un cauchemar de pierre. La jungle ne parvient pas à submerger ces suprêmes illuminations. Son effort n'est pas assez puissant, sa nuit pas assez épaisse pour faire rentrer dans le néant cette cité de l'épouvantable soleil.

MARC CHADOURNE

LE SAC DE LIVRES

Si certains — on ne saurait trop les louer — lisent pour s'instruire et d'autres, passe-temps bien innocent, pour se distraire, chez un bon nombre, la lecture n'est qu'une affaire d'habitude. Et cette habitude ne mérite pas plus le blâme que l'éloge. J'appartiens, hélas! à cette dernière catégorie. La conversation me lasse vite, les jeux m'ennuient et la ressource de la pensée, ce refuge suprême du sage, n'est pas toujours suffisante pour occuper mes moments perdus. Alors, je retourne à mon livre comme le fumeur d'opium à sa pipe. A défaut d'autre chose, je me contenterais d'un catalogue de grand magasin ou de l'indicateur des chemins de fer : ne m'ont-ils pas procuré tous deux des heures délicieuses? Il fut un temps où je ne sortais jamais sans une de ces listes de livres d'occasion que les bouquinistes vous envoient. Pas de lecture plus instructive. Cette façon décousue de lire ne vaut guère mieux que l'usage des stupéfiants et je m'étonne toujours du mépris que les grands lecteurs témoignent aux illettrés. Comme si quelque principe éternel établissait la supériorité du lecteur de mille livres sur le laboureur de cent mille sillons! Avouons-le, la lecture n'est pour nous qu'une drogue dont nous ne pouvons nous passer — qui, parmi nous, ne connaît cette agitation du lecteur trop longtemps privé de son poison, son inquiétude, son irritabilité et le soupir de soulagement qu'il pousse à la vue d'une page imprimée? — et ne regardons pas de trop haut les pauvres esclaves de la seringue hypodermique ou de la bouteille.

Comme l'opiomane incapable de se déplacer sans emporter une provision de son baume mortel, je ne m'aventure jamais bien loin sans une réserve suffisante de lecture. Il m'est arrivé, en chemin de fer, à la vue de compagnons de route dépourvus de livres, de tomber dans un véritable désespoir. Mais, quand j'entreprends un long voyage, le problème devient formidable. J'ai pris de l'expérience. Une fois, retenu trois mois par la maladie dans une station d'altitude à Java, je me trouvai au bout des livres que j'avais apportés et, ne sachant pas le hollandais, j'en fus réduit à acheter les manuels scolaires où les Javanais intelligents apprennent le français et l'allemand. Après vingt-cinq ans, je retrouvai ainsi les glaciales comédies de Gœthe, les fables de La Fontaine et les tragédies de l'exact et tendre Racine. Je voue à Racine la plus fervente admiration, mais un malheureux tordu par la colique ne relit pas toutes ses pièces d'affilée sans un certain effort. Depuis, je ne manque pas d'emporter dans tous mes déplacements un vaste sac en toile d'emballage bourré à en craquer de livres appropriés à tous les états d'âme et à toutes les situations. Il pèse une tonne et les plus robustes porteurs fléchissent sous cette charge. Les douaniers le regardent de travers, mais s'éloignent avec effroi quand je leur donne ma parole qu'il ne contient que des livres. Malheureusement, l'ouvrage dont j'ai le plus envie se cache toujours au fond et il m'est impossible de l'extraire sans vider tout le contenu. Sans cela, je n'aurais peut-être jamais connu la singulière histoire d'Olive Hardy.

Je flânais en Malaisie, m'arrêtant une semaine ou deux là où se trouvait un rest-house ou un hôtel, et ne m'attardant pas plus d'une journée quand j'en étais réduit à imposer ma présence à un planteur ou à un officier de district. Je me trouvais dans l'excellent hôtel de Penang, petite ville riante où néanmoins l'étranger ne tarde pas à trouver le temps long. Les heures se traînaient monotones, quand, un matin, je reçus une lettre d'un certain Mark Featherstone. Je ne le connaissais que de nom. Il remplaçait le Résident, alors en congé, dans un endroit appelé Tenggarah. Un sultan y habitait et on préparait alors une fête nautique qui, disait Featherstone, ne manquerait pas de m'intéresser. Il me proposait de venir passer quelques jours chez lui. Je télégraphiai que

j'acceptais avec grand plaisir, et, le lendemain, je pris le train pour Tenggarah. Featherstone m'attendait à la gare. C'était un homme dans les trente-cinq ans, bien découplé. De beaux yeux adoucissaient le sérieux de son visage mâle. Sa moustache noire était drue et ses sourcils en broussaille. L'air d'un soldat plutôt que d'un fonctionnaire. Mais il portait son costume et son casque colonial blancs avec élégance. Un soupçon de timidité contrastait avec sa mine résolue : sans doute n'était-il pas habitué à la compagnie d'un de ces êtres singuliers qu'on appelle les hommes de lettres; j'espérais ne pas tarder à le mettre à l'aise.

— Mes boys vont s'occuper de vos bagages, — dit-il, — et nous, allons faire un tour au cercle. Donnez-leur vos clefs et ils déballeront avant notre retour.

Mais j'avais beaucoup de bagages et il me semblait préférable de les laisser à la gare, sauf le strict nécessaire. Il ne voulut rien entendre.

— Ça n'a aucune importance. Chez moi, vos affaires seront en sûreté. Il vaut toujours mieux avoir tout sous la main.

— Comme vous voudrez.

Je confiai au boy chinois mes clefs et le bulletin pour retirer ma malle et mon sac de livres. Devant la gare, une voiture attendait et nous y montâmes.

— Jouez-vous au bridge? — demanda Featherstone.

— Bien sûr.

— Je croyais que la plupart des écrivains ne jouaient pas.

— Vous avez raison. On considère généralement chez les gens de lettres que le goût des cartes dénote un esprit futile.

Le cercle, un bungalow confortable et sans prétentions, se composait d'un grand salon de lecture, d'un billard et d'une petite salle de jeu. A notre arrivée, seuls, deux ou trois membres y lisaient les hebdomadaires anglais et nous nous dirigeâmes vers les tennis où deux parties se disputaient. Des gens regardaient, assis sur la véranda, fumant et buvant à petites gorgées des grands verres de boissons glacées. Mais le jour baissait; bientôt on ne distingua plus les balles. Featherstone proposa à l'un des habitués auxquels j'avais été présenté de faire un rubber. Il accepta. Featherstone se mit à la recherche d'un quatrième. Il aperçut un homme assis un

peu à l'écart, hésita une seconde et s'approcha de lui. Ils échangèrent quelques mots, puis nous rejoignirent. Nous passâmes dans la salle de jeu. Ce fut un bridge très agréable. Je ne prêtai guère attention à nos partenaires. Ils m'offrirent à boire, et moi, membre temporaire du cercle, je leur rendis la politesse. Les boissons n'étaient pas fortes, des quarts de whisky : pendant les deux heures que dura la partie, les tournées se succédèrent sans excès d'alcool. A l'heure tardive du dernier rubber, nous remplaçâmes le whisky par des gin pahits. Le rubber terminé, Featherstone demanda le livre et inscrivit les gains et les pertes. Un des joueurs se leva.

— Allons! je m'en vais.

— Vous retournez à la plantation? — demanda Featherstone.

— Oui, — fit-il en s'inclinant.

Il se tourna vers moi.

— Viendrez-vous demain?

— Je l'espère.

Il sortit.

— Moi, je vais chercher ma femme et je rentre pour dîner, — dit l'autre.

— Si nous en faisions autant? — dit Featherstone.

— Quand vous voudrez, — répondis-je.

Nous voilà installés dans la voiture. La route me parut longue. Dans l'obscurité, je ne distinguais pas grand'chose, mais bientôt je sentis que nous gravissions une côte assez raide. Nous atteignîmes la résidence.

En somme, une fin d'après-midi agréable, mais sans aucun intérêt particulier, comme j'en avais vécu des quantités. Je ne m'attendais certes pas à en conserver le moindre souvenir.

Featherstone me fit entrer dans un salon confortable et banal, avec de grands fauteuils d'osier garnis de cretonne et aux murs, beaucoup de photographies. Journaux, magazines et rapports officiels encombraient les tables, sous un amoncellement de pipes, de boîtes jaunes de cigarettes et de boîtes roses de tabac. Empilés en désordre sur des rayons, une masse de livres aux reliures abîmées par l'humidité et les ravages des fourmis blanches. Featherstone me conduisit à ma chambre et me laissa sur ces mots :

— Serez-vous prêt pour un gin pahit dans dix minutes?

— Facilement.

Je pris un bain, changeai de costume, et descendis. Featherstone, déjà au salon, se mit à préparer les boissons dès qu'il entendit le bruit de mes pas dans l'escalier de bois. Bientôt ce fut l'heure du dîner. La fête ne devait avoir lieu que dans deux jours, mais Featherstone avait obtenu pour le lendemain une audience du sultan.

— Un très brave type, — dit-il. — Et le palais est une joie pour les yeux.

Après le dîner, Featherstone fit marcher le gramophone, et nous parcourûmes les derniers illustrés anglais. Quand je montai me coucher, il m'accompagna pour voir si rien ne me manquait.

— Vous n'avez pas de livres, par hasard? — demanda-t-il. — Je n'ai rien à lire.

— Des livres!

Je désignai mon sac. Il se dressait dans un coin. Des bosses bizarres le faisait ressembler à quelque nain bancroche et ivre.

— Ce sont des livres là-dedans? Je croyais que c'était votre linge sale ou un lit de camp ou n'importe quoi. Avez-vous quelque chose à me prêter?

— Choisissez vous-même.

Les boys avaient commencé à ouvrir le sac, mais, aussitôt découragés, ils en étaient restés là. Je savais par une longue expérience comment le déballer. Je le renversai sur le côté, le saisis par son fond de cuir et, en reculant, le séparai de son contenu. Un flot de livres coula sur le plancher. La stupéfaction se peignit sur les traits de Featherstone.

— Vous ne voyagez pourtant pas avec tout ça? Bon Dieu! quel tas!

Il se baissa et jeta un coup d'œil sur les titres. Il y avait des livres de toutes sortes. Recueil de vers, romans, ouvrages philosophiques, études critiques — les livres écrits sur des livres ont beau passer pour inutiles, ils n'en sont pas moins d'une lecture attachante — des biographies, de l'histoire. Il y avait des livres pour les jours de maladie et des livres pour les jours d'excitation cérébrale; il y avait les livres que vous aviez toujours envie de lire et dont la fièvre de la vie courante

vous avait privé jusqu'ici; il y avait des livres à lire en mer quand, à bord d'un petit vapeur nonchalant, vous louvoyez sur des eaux basses; ou pour le mauvais temps quand tout craque dans la cabine et qu'il faut vous cramponner à votre couchette pour ne pas rouler à terre; des livres aussi, choisis seulement à cause de leur longueur pour les excursions où il importe d'avoir peu de bagages; enfin, ceux dont l'intérêt demeure quand tous les autres vous ennuient. Après de longues hésitations, Featherstone prit une vie de Byron récemment parue.

— Tiens! qu'est-ce que c'est que ça? — dit-il. — J'ai lu un compte rendu de ce bouquin, il n'y a pas longtemps.

— Je crois que c'est très bien. Je ne l'ai pas encore lu.

— Puis-je l'emporter? En tout cas, ça fera mon affaire pour ce soir.

— Bien sûr. Tout ce que vous voudrez.

— Non, c'est suffisant. Allons! bonsoir. Le breakfast à huit heures et demie.

Le lendemain matin, quand je descendis, le premier boy m'informa que Featherstone, en tournée depuis six heures, ne tarderait pas à rentrer. En l'attendant, j'examinai ses étagères.

— Vous avez, à ce que je vois, une véritable collection sur le bridge, — remarquai-je, comme nous nous asseyions pour déjeuner.

— Oui, tout ce qui paraît, je l'achète. Ça me passionne.

— Il jouait bien, ce garçon, avec qui nous avons joué hier.

— Lequel? Hardy?

— Je ne sais pas son nom. Pas celui qui a dit qu'il allait chercher sa femme. L'autre.

— Oui, Hardy. C'est pour ça que je lui ai demandé de jouer. Il ne vient pas très souvent au cercle.

— J'espère qu'il sera là ce soir.

— N'y comptez pas. Sa propriété est à trente kilomètres d'ici. Un bon bout de chemin, rien que pour une partie de bridge.

— Est-il marié?

— Non. Enfin si... Mais sa femme est en Angleterre.

— Quelle vie pour ces hommes qui sont seuls dans ces propriétés!

— Oh! il n'est pas si à plaindre. Je ne crois pas qu'il tienne tant que ça à voir du monde. Il se sentirait tout aussi seul à Londres.

Le ton de Featherstone me parut bizarre. Sa voix avait quelque chose de distant. Il paraissait soudain s'être éloigné de moi. Ainsi parfois, le soir, quand on s'arrête devant une fenêtre éclairée, ouverte sur une pièce confortable, une main invisible abaisse brusquement un store. Ses yeux, au regard habituellement direct et franc, évitaient les miens et ce n'était pas une simple suggestion de ma fantaisie si je lisais sur ses traits une expression douloureuse. Un instant, ils se crispèrent comme pendant un élancement de névralgie. Je ne trouvai rien à dire. Les pensées de Feastherstone s'abîmaient, loin de moi et de ce que nous faisions, dans un sujet inconnu. Bientôt il poussa un léger soupir et parut se ressaisir.

— Je suis obligé d'aller au bureau tout de suite après le déjeuner, — dit-il. — Qu'allez-vous bien pouvoir faire pendant ce temps-là?

— Oh! ne vous tracassez pas pour moi. Je vais flâner. J'irai jeter un coup d'œil sur la ville.

— Il n'y a pas grand'chose à voir.

— Tant mieux. Je suis gavé de curiosités.

Mais la véranda de Featherstone suffit à me distraire pendant toute la matinée. Elle offrait une des vues les plus admirables de la Malaisie. La résidence s'élevait au sommet d'une colline au milieu d'un grand jardin bien entretenu. Ses beaux arbres lui donnaient un air de parc anglais. Sur les vastes pelouses, des Tamils noirs et émaciés fauchaient avec des gestes rythmés et magnifiques. Plus haut et au-dessous, la jungle se pressait au bord d'une large et sinueuse rivière au cours rapide, et, sur l'autre rive s'étageaient à perte de vue les collines boisées de Tenggarah. L'imagination se plaisait au contraste que formaient les gazons soignés si étonnamment anglais, et l'exubérance sauvage de la jungle. Je m'assis pour lire et pour fumer. C'est mon métier d'être curieux et je me demandais quel effet la paix de ce paysage, chargé cependant d'inquiétude et de mystère, produisait sur Featherstone. Il en connaissait chaque aspect; à l'aube quand la brume montant de la rivière étendait sur l'eau un suaire spectral; dans

la splendeur de midi, et enfin, quand le crépuscule voilé sortait doucement de la jungle, comme une armée qui s'avance avec précaution en pays inconnu, et enveloppait les pelouses vertes, les grands arbres en fleurs et les cassias éclatants de couleur même la nuit. Ce pays à la fois tendre et sinistre, agissant sur sa solitude, ne le plongeait-il pas dans une sorte d'extase mystique? Sa vie quotidienne, vie d'administrateur habile, de sportsman, de bon camarade devait parfois ne pas lui sembler tout à fait réelle. A cette idée, je me mis à rire, car notre conversation de la veille n'avait certes pas révélé chez lui la moindre agitation. Il m'avait paru très agréable. Ancien élève d'Oxford, il appartenait à un cercle assez fermé de Londres. Ce gentleman, conscient d'appartenir à un milieu plus élégant que la plupart des Anglais de la colonie, devait attacher beaucoup d'importance aux conventions sociales. A en juger par diverses coupes d'or et d'argent bien en vue dans sa salle à manger, il se distinguait dans les sports. Il jouait au tennis et au billard. Pendant ses congés, il chassait et, pour ne pas engraisser, se soumettait à un régime sévère. Il parlait volontiers de ce qu'il ferait après sa retraite. Ah! la vie du gentilhomme campagnard! Une petite maison dans le Leicestershire, deux chevaux de chasse et des voisins pour jouer au bridge. En plus de sa petite fortune, il aurait sa pension. Mais en attendant, il travaillait dur et remplissait sa charge, sinon brillamment, du moins avec compétence. Sans aucun doute, ses chefs le considéraient comme un homme de valeur. Il était taillé sur un modèle trop courant pour m'intéresser. Il me faisait penser à l'un de ces romans honnêtes et bien faits, d'une telle banalité qu'on a l'impression de les avoir déjà lus; on tourne distraitement les pages sans en attendre ni surprise, ni émotion. Mais le cœur humain est insondable, et bien fou qui croit pouvoir imaginer tout ce dont un homme est capable.

L'après-midi, Featherstone m'emmena chez le sultan. Nous fûmes reçus par un de ses fils, jeune homme timide et souriant. Coiffé d'un fez rouge, les reins ceints d'un sarong jaune à fleurs blanches, il portait un veston bleu très correct et des souliers jaunes de forme américaine. Le palais, de style mauresque, ressemblait à une grande maison de poupée; il était

peint en jaune vif, la couleur royale. On nous fit entrer dans une pièce spacieuse, au mobilier digne d'une pension anglaise au bord de la mer, mais tous les sièges étaient couverts de soie jaune. Sur le parquet, un tapis de Bruxelles et, sur les murs, dans des cadres surchargés de dorures, des photographies du sultan dans ses diverses fonctions officielles. Un cabinet contenait une grande collection de toutes sortes de fruits entièrement exécutés au crochet. Le sultan, un petit homme d'une cinquantaine d'années, arriva avec plusieurs personnes de sa suite. Il était vêtu d'une tunique et, d'un pantalon de cotonnade à grands carreaux jaunes et blancs. Sur son gros ventre se tendait un somptueux sarong orange et sa tête était coiffée d'un fez blanc. Ses yeux de gazelle exprimaient la bienveillance. Il nous offrit du café, des sucreries et des cigares. La conversation ne fut pas difficile, car Son Altesse était très aimable. Il m'avoua qu'il n'était jamais allé au théâtre. Jamais non plus il n'avait tenu une carte : ses principes religieux le lui interdisaient. Il eût été très heureux entre ses quatre femmes et ses vingt-quatre enfants, si la bienséance ne l'avait obligé à partager son temps également entre ses épouses. Une heure avec l'une lui paraissait un mois et avec l'autre cinq minutes. Je remarquai que le professeur Einstein — à moins que ce ne soit Bergson? — avait fait à propos de la relativité du temps des observations analogues où le monde avait trouvé ample matière à réflexion. Bientôt, nous prîmes congé et le sultan m'offrit de magnifiques malaccas blancs.

A la fin de l'après-midi, nous allâmes au cercle. A notre arrivée, un de nos partenaires de la veille se leva.

— Un rubber? — proposa-t-il.

— Et notre quatrième? — demandai-je.

— Oh! ce n'est pas les amateurs de bridge qui manquent ici.

— Et ce garçon avec qui nous avons joué hier? J'ai oublié son nom.

— Hardy? il n'est pas là.

— Inutile de l'attendre, — dit Featherstone.

— Il vient très rarement. J'ai même été très étonné de le voir hier soir.

J'eus, sans savoir pourquoi, le sentiment que ces paroles banales dissimulaient une gêne singulière. Hardy ne m'avait

fait aucune impression et je ne me rappelais même plus sa tête : un quatrième à une table de bridge, c'est tout. Pourtant ils devaient avoir quelque chose contre lui. Cela ne me regardait pas et je jouai tout aussi volontiers avec un autre membre du cercle qui, à ce moment, nous rejoignit. La partie fut d'ailleurs plus amusante que la veille. Les plaisanteries fusaient d'un côté de la table à l'autre. C'était un bridge moins solennel. S'habituaient-ils à la présence de l'étranger ou était-ce Hardy qui avait jeté un froid? A huit heures et demie, je repartis avec Featherstone pour aller dîner chez lui.

En sortant de table, nous nous allongeâmes dans des fauteuils pour fumer nos cigares. J'avais essayé de plusieurs sujets sans parvenir à y intéresser mon hôte et je commençais à croire que, pendant les dernières vingt-quatre heures, il avait épuisé toutes les ressources de sa conversation. Découragé, je retombai dans le silence et de nouveau j'eus l'intuition vague de quelque chose dont le sens m'échappait. C'était assez désagréable, — quelque chose comme la sensation angoissante éprouvée dans une chambre vide, lorsqu'il vous semble tout à coup n'être pas seul. Bientôt j'eus conscience que Featherstone m'examinait. J'étais près de la lampe, mais lui se trouvait dans la pénombre et je distinguais mal ses traits. Ses grands yeux jetaient des lueurs. Ils semblaient réfléchir la lumière comme des boutons de métal. Pourquoi me regardait-il ainsi? Devant l'enquête insistante de son regard, j'eus un léger sourire.

— Il est intéressant, ce livre que vous m'avez prêté hier soir, — dit-il soudain, — et je ne pus m'empêcher de remarquer le ton forcé de sa voix. Les mots sortaient de ses lèvres comme poussés par un ressort.

— Oh! la vie de Byron? — dis-je gaiement. — L'avez-vous déjà lue?

— En partie. Elle m'a tenu éveillé jusqu'à trois heures du matin.

— On m'a dit que c'était très bien. Ce n'est pas que Byron m'intéresse tant que ça. Il y avait en lui un côté très bas, on a du mal à s'y faire.

— Où est la vérité, selon vous, dans cette histoire de ses rapports avec sa sœur?

— Augusta Leigh? Je n'en sais trop rien. Je n'ai jamais lu Astarté.

— Croyez-vous vraiment qu'ils aient été épris l'un de l'autre?

— Je le suppose. N'admet-on pas que c'est la seule femme qu'il ait vraiment aimée?

— Pouvez-vous comprendre ça?

— Ma foi non. Ça ne me choque pas particulièrement. Ça me paraît seulement contre nature. Et encore contre nature n'est peut-être pas le terme propre. C'est incompréhensible pour moi. Je ne peux pas me placer dans l'état d'esprit où une chose pareille semble possible. Vous savez, c'est ainsi qu'un auteur apprend à connaître ses personnages, il tâche de se mettre dans leur peau et de sentir avec leur cœur.

Sans doute n'étais-je pas très clair. J'essayais de décrire une sensation, un acte du subconscient que l'expérience m'avait rendu parfaitement familier, mais impossible à décrire avec précision. Je poursuivis :

— Évidemment, ce n'était que sa demi-sœur, mais j'aurais cru que l'habitude qui tue l'amour, en empêchait aussi l'éveil. Quand deux personnes se sont connues toute leur vie et vivent en contact étroit, comment jaillirait l'étincelle soudaine? C'est une affection mutuelle qui doit les unir, et quoi de plus contraire à l'amour que l'affection?

L'obscurité me permit tout juste de voir un sourire passer sur le visage grave et même accablé, me sembla-t-il, de mon hôte.

— Alors, pour vous, il n'y a que le coup de foudre?

— En somme, oui, mais avec cette restriction que des êtres peuvent parfaitement se rencontrer vingt fois avant de se voir. La vision comporte un côté actif et un côté passif. La plupart des gens présentent si peu d'intérêt que nous ne prenons jamais la peine de les regarder. Nous subissons seulement l'impression qu'ils font sur nous.

— On parle souvent d'êtres qui se sont connus pendant des années sans même avoir l'idée qu'ils comptaient l'un pour l'autre et qui subitement s'épousent. Comment expliquez-vous ça?

— Eh bien, si vous tenez à m'enfermer dans la logique

d'un raisonnement, je vous répondrai que leur union est d'une qualité particulière. Après tout, la passion n'est pas la seule raison du mariage; et pas toujours la meilleure. Deux personnes peuvent se marier parce qu'elles sont seules, ou parce qu'elles s'entendent bien, ou par convenance. J'ai eu beau dire que l'affection était le plus grand ennemi de l'amour, je n'ai jamais nié qu'elle pût le remplacer. Et peut-être un mariage fondé sur l'affection est-il encore le plus heureux.

— Que pensez-vous de Tim Hardy?

Sans rapport apparent avec le sujet de notre conversation, cette question me surprit.

— Pas grand'chose. Il m'a semblé sympathique. Pourquoi?

— Vous a-t-il paru tout à fait comme tout le monde?

— Oui. Aurait-il quelque chose d'anormal? Je regrette de ne pas avoir fait plus attention à lui.

— Il est très banal, n'est-ce pas? Quelqu'un qui ne saurait rien sur son compte ne penserait pas deux fois à lui.

J'essayai de me rappeler sa physionomie. Une seule chose m'avait frappé pendant notre partie : la beauté de ses mains. L'idée m'avait effleuré que ces mains-là n'étaient pas des mains de planteur. Mais pourquoi un planteur aurait-il eu des mains différentes de celles de tout autre homme : je ne m'étais pas posé la question. Les siennes étaient assez grandes, bien faites, avec des doigts effilés, aux ongles très soignés. Des mains viriles et cependant pleines d'expression. Je les avais remarquées et je n'y avais plus pensé. L'instinct de l'écrivain fortifié par l'habitude enregistre à son insu les sensations. Certes, elles ne correspondent pas toujours à la vérité; par exemple, une femme peut demeurer dans son subconscient sous les traits d'une créature brune et lourde, aux yeux de bovidé quand elle est, en fait, toute menue, avec une chevelure vaporeuse d'une nuance indécise. Mais la sensation peut être plus précise que la simple réalité. Et à présent, en me creusant la tête pour retrouver une image de cet homme, j'éprouvai un sentiment ambigu. Son visage entièrement rasé, ovale, mais non pas maigre, paraissait blême sous le hâle des tropiques. Des traits quelconques. Me rappelais-je ou imaginais-je seulement que son menton arrondi dénotait une certaine faiblesse? Ses épais cheveux châtains commençaient à gri-

sonner et une grande mèche tombait sans cesse sur son front. Il la relevait d'un geste devenu instinctif. Peut-être ses yeux bruns, largement ouverts et tendres, étaient-ils un peu mélancoliques; mais on ne pouvait échapper à leur séduction.

Après un silence, Featherstone poursuivit :

— C'était assez drôle de retrouver Tim Hardy ici après une si longue séparation, mais c'est ce qui arrive en Malaisie. Les gens changent de place et vous tombez sur un type que vous aviez connu ailleurs, des années plus tôt. La première fois que j'ai rencontré Tim, il possédait une propriété près de Sibuku. Avez-vous jamais passé par là?

— Non. Où est-ce?

— Dans le Nord, du côté du Siam. Pour vous, ça n'offrirait aucun intérêt. Un coin comme tant d'autres en Malaisie, mais non sans agrément. Il y a un petit cercle très gai. Je voyais là l'instituteur et le chef de la police, le docteur, le padre et l'ingénieur du gouvernement : le milieu habituel, comme vous voyez. Quelques planteurs. Trois ou quatre femmes. J'étais adjoint à l'officier de district. Ce fut un de mes premiers postes. La propriété de Hardy se trouvait à quarante kilomètres environ. Il y vivait avec sa sœur. Ils possédaient une certaine fortune. A cette époque, le caoutchouc ne marchait pas mal et ils se tiraient assez bien d'affaire. Nous étions tout le temps fourrés ensemble. Avec les planteurs, c'est très délicat. Ce sont souvent de bons garçons, mais pas précisément... (Il chercha un mot ou une phrase pour ne pas paraître snob) — des gens qu'on aimerait à recevoir chez soi en Angleterre. Tim et Olive étaient dans mon genre. Vous comprenez?

— Olive était la sœur?

— Oui. Ils avaient eu un passé assez malheureux. Leurs parents s'étaient séparés quand ils étaient tout petits, sept ou huit ans; la mère avait pris Olive et le père, Tim. C'étaient des gens de l'Ouest. Tim partit pour le collège et ne revint plus que pour les vacances. Son père, un officier de marine en retraite, vivait à Fowey. Olive accompagna sa mère en Italie. Elle fut élevée à Florence; elle parlait italien à la perfection et français aussi. Pendant toutes ces années-là, Tim et Olive ne se virent jamais, mais ils s'écrivaient régulièrement.

Enfants, ils s'aimaient beaucoup. D'après ce que j'ai compris, leur vie, quand les parents étaient encore ensemble, avait été bouleversée par toutes sortes de scènes et d'histoires — vous savez ce qui se passe dès que les ménages ne s'entendent pas — et ils avaient été livrés à eux-mêmes. On les laissait souvent seuls. A la mort de madame Hardy, Olive revint chez son père. Elle avait alors dix-huit ans et Tim, dix-sept. Un an plus tard, la guerre éclata. Tim partit et son père qui avait plus de cinquante ans fut mobilisé à Portsmouth. Il avait mené la grande vie et buvait sec. Il mourut avant la fin de la guerre. Je crois qu'ils n'avaient plus aucun parent. Ils étaient les derniers survivants d'une assez vieille famille et possédaient dans le Dorsetshire une belle maison ancienne qui leur appartenait depuis de nombreuses générations, mais ils ne l'avaient jamais habitée et elle était toujours louée. J'en ai vu des photographies. Vraiment, une demeure de gentleman, en pierre grise et assez imposante, avec des armoiries sculptées sur la porte principale et des fenêtres à meneaux. Leur grande ambition était de gagner assez d'argent pour pouvoir y vivre un jour. Ils en parlaient beaucoup. Jamais ils ne s'exprimaient comme si l'un d'eux eût pu se marier, mais comme s'il eût été entendu qu'ils resteraient toujours ensemble. C'était bizarre pour des gens aussi jeunes.

— Quel âge avaient-ils?

— Oh! lui dans les vingt-cinq ou vingt-six ans, je suppose, elle, un an de plus. Ils ont été parfaits pour moi dès mon arrivée à Sibuku. Nous nous sommes entendus tout de suite. Nous avions plus de points de contact qu'avec la plupart des gens d'ici. Ils étaient très heureux aussi de m'avoir trouvé, car on ne les aimait pas beaucoup.

— Pourquoi donc?

— Ils étaient plutôt réservés et ça sautait aux yeux qu'ils préféraient la solitude à la compagnie des autres. Or, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, les gens détestent avoir le sentiment qu'on peut se passer d'eux.

— Vous avez raison, ça agace.

— Et puis, Tim était indépendant et ne manquait pas de fortune. Les planteurs, ses voisins, devaient se contenter d'une vieille Ford, alors qu'il roulait, lui, dans une voiture

de marque. Tim et Olive se montraient très aimables au cercle, ils prenaient part aux matches de tennis et à toutes les réunions de ce genre, pourtant, on les sentait toujours contents de s'en aller. S'ils dînaient avec des amis, ils étaient très gais, mais ils seraient tout aussi volontiers restés chez eux. Et, ma foi, je les comprenais. Je ne sais pas si vous êtes souvent entré chez les planteurs. Ce n'est pas très drôle. Un tas de pacotille et de bibelots d'argent, avec des peaux de tigre. Et une cuisine! Les Hardy avaient très bien arrangé leur bungalow. Il n'avait rien de luxueux; il était simplement plaisant et confortable, Le living room rappelait le salon d'une maison de campagne anglaise. On sentait que leur mobilier signifiait quelque chose pour eux et qu'ils le possédaient depuis longtemps. Le bungalow s'élevait au milieu de la propriété, sur une petite éminence et au loin, par-dessus les arbres à caoutchouc, on apercevait la mer. Olive s'occupait beaucoup de son jardin et il était vraiment épatant. Je n'ai jamais vu pareille profusion de cannas. Je passais là quelquefois le week-end. Comme nous n'étions qu'à une demi-heure en voiture de la côte, nous emportions notre déjeuner pour aller nous baigner et canoter. Des journées merveilleuses. Je n'avais jamais imaginé qu'on pût autant s'amuser. Ce coin est extraordinairement romantique. Le soir, nous avions les patiences, les échecs et le gramophone. Et la cuisine était rudement bonne. Ça vous changeait du régime habituel. Olive avait appris au cuisinier toutes sortes de plats italiens et il nous gavait de macaroni, de risotto et de gnocchi. Je ne pouvais m'empêcher d'envier leur vie, si gaie, si calme, et quand ils parlaient de leur retour définitif en Angleterre, je leur prédisais qu'ils regretteraient ce qu'ils auraient quitté.

— Nous avons été très heureux ici, c'est vrai, — convenait Olive.

Elle coulait vers Tim un regard lent qu'appuyait un battement de ses longs cils.

Chez eux, ils se révélaient tout différents de ce qu'ils étaient quand ils allaient dans le monde. Si simples, si cordiaux. Tout le monde le reconnaissait et personne, je vous assure, ne se faisait prier pour aller les voir. Ils recevaient beaucoup. Et comme ils savaient vous mettre à l'aise! Leur mutuelle

affection frappait tout de suite; les gens avaient beau leur reprocher de vivre exclusivement l'un pour l'autre, ils ne pouvaient qu'admirer un attachement aussi touchant. Même mariés, disait-on, ils n'auraient pas été plus unis et quand on voit la façon dont se comportent certains ménages, on ne pouvait s'empêcher de penser qu'à côté d'eux, la plupart des couples respiraient l'ennui. Ils avaient l'air de penser les mêmes choses au même instant. Certaines plaisanteries à eux les faisaient rire comme des enfants. Et si pleins d'attentions l'un pour l'autre, si gais, si heureux! Vraiment, après un séjour chez eux, on se sentait rafraîchi et revigoré. Je ne vois pas comment appeler ça autrement. Quand vous quittiez le bungalow, au bout de deux jours seulement, vous rapportiez un peu de leur quiétude et de leur saine gaieté. C'était comme si votre âme avait été baignée d'eau vive : une vraie purification.

Ce ton exalté surprenait chez ce Featherstone si conventionnel avec sa tunique blanche bien ajustée, sa moustache trop bien coupée, ses cheveux drus ondulés et rejetés en arrière. Mais il essayait gauchement d'exprimer une émotion sincère.

— Quel genre de femme était-ce, cette Olive Hardy? — demandai-je.

— Je vais vous la montrer. J'ai des tas de petites photos.

Il prit sur une étagère un grand album. Je vis comme toujours, des groupes quelconques et des portraits peu flatteurs. Costumes de bains, shorts ou tenues de tennis, visages plissés sous le soleil ou tordus par le rire. Je reconnus Hardy, peu changé en dix ans, avec sa mèche sur le front. Grâce à ces photos, je me le rappelai mieux. Là, il paraissait frais et jeune et plus séduisant. Je n'avais pas remarqué cette vivacité d'expression. La joie de vivre éclatait dans ses yeux sur l'épreuve jaunie. Je regardai les portraits de sa sœur. Son maillot montrait sa taille musclée et fine, ses jambes longues et racées.

— Ils ont l'air de se ressembler, — remarquai-je.

— Oui. Elle avait un an de plus que lui, mais ils auraient pu être jumeaux, tant ils étaient pareils. La même figure ovale, avec cette carnation blanche aux pommettes et ces yeux

bruns embués dont un seul regard vous désarmait. Ils demeuraient élégants avec n'importe quoi sur le dos. A présent, Hardy a bien perdu de son charme, mais à notre première rencontre, il en avait, je vous le garantis! Ils me rappelaient le frère et la sœur dans *La Nuit des Rois*. Vous savez ce que je veux dire.

— Viola et Sébastian.

— Ils n'avaient pas l'air d'appartenir à notre époque. Il y avait en eux quelque chose du temps de Shakespeare. Était-ce parce que j'étais très jeune? je ne pouvais m'empêcher de leur trouver je ne savais quoi de romantique. Je les voyais vivant en Illyrie.

Je repris une des photographies.

— La jeune fille devait avoir beaucoup plus de caractère que son frère, — remarquai-je.

— En effet. Je ne sais pas si vous auriez jugé Olive très belle, mais elle était bien séduisante. Il y avait en elle quelque chose de poétique, une sorte de vertu lyrique qui rendait harmonieux ses mouvements, ses actes et tout ce qui l'entourait. On l'eût dite affranchie des soucis quotidiens. Cette expression si candide, si courageuse, cette attitude si décidée rendaient à côté d'elle la simple beauté insipide.

— Vous parlez comme si vous en aviez été amoureux, — interrompis-je.

— Pour sûr que je l'étais! Comment ne vous en êtes-vous pas aperçu tout de suite?

— Le coup de foudre? — demandais-je en souriant.

— Oui, je le crois, mais j'ai mis un mois ou deux à m'en apercevoir. Quand soudain je me suis rendu compte... Comment vous expliquer? Ça a été une sorte de révolution qui bouleversait chaque fibre de mon être. Je compris que c'était pour toujours. Était-ce la douceur de sa peau mate et le flou de ses cheveux sur son front, et la tendresse grave de ses yeux bruns? Non, il y avait autre chose. Auprès d'elle, toute contrainte disparaissait : on se montrait tel qu'on était. Et avec ça, incapable de mesquinerie. Impossible de lui prêter une pensée d'envie. Une âme foncièrement généreuse. On pouvait rester une heure sans dire un mot et passer pourtant auprès d'elle des moments exquis.

— Un don bien rare.

— Et c'était aussi la meilleure des camarades, toujours prête à tout accepter. Je n'ai jamais connu jeune fille moins exigeante. Vous pouviez la laisser tomber à la dernière minute et, si désappointée qu'elle fût, elle n'en laissait rien voir. La fois suivante, vous la retrouviez aussi gentille, aussi accueillante qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée?

Le cigare de Featherstone s'était éteint. Il le jeta et prit son temps pour en allumer un autre. Peut-être les personnes habituées à vivre en pleine civilisation s'étonneront-elles de ces confidences à un étranger; moi, elles ne me surprenaient pas. J'en avais l'habitude. Les gens qui vivent si désespérément seuls, dans ces postes écartés, trouvent un soulagement à confier à quelqu'un qu'ils ne reverront sans doute jamais, le secret qui, depuis des années parfois, pèse le jour sur leurs pensées et, la nuit, hante leurs rêves. C'est peut-être votre qualité de romancier qui vous vaut cet élan de franchise. L'intérêt tout objectif que vous prenez au récit leur facilite ces épanchements. D'ailleurs, nous le savons tous, par expérience, il n'est jamais désagréable de parler de soi.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée? — avais-je demandé.

— Ce n'est pas l'envie qui m'en manquait, — finit par répondre Featherstone, — mais j'hésitais à le lui proposer. Malgré notre parfaite entente, je lui trouvais toujours quelque chose de mystérieux. Elle avait beau se montrer simple et franche, vous aviez, malgré vous, l'impression qu'elle ne se livrait pas tout à fait, comme si, au fond de son cœur, elle eût gardé une sorte de jardin secret où personne ne serait jamais admis. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

— Je le crois.

— Je mettais ça sur le compte de son éducation. Ils ne parlaient jamais de leur mère, mais elle a dû être une de ces détraquées émotives qui saccagent leur bonheur et empoisonnent celui de leur entourage. Je la soupçonnais d'avoir mené une vie mouvementée à Florence et j'attribuais la sérénité d'Olive à un effort de volonté; son air distant me semblait un rempart qu'elle avait dressé entre elle et toutes sortes

de choses scandaleuses. Mais quelle séduction dans cette réserve! Dire que si elle vous avait aimé, vous auriez enfin pénétré, une fois marié, dans ce sanctuaire mystérieux. Ce partage avec elle aurait été comme la consécration de tout ce que vous auriez jamais pu désirer. Voyez-vous, je me sentais tout à fait comme la femme de Barbe-Bleue devant la chambre interdite : toutes les pièces, sauf une, m'étaient accessibles, mais jamais je ne trouverais le repos avant d'avoir ouvert celle qui était fermée à clef.

Mon attention fut attirée par un chik-chak, petit lézard brun domestique à grosse tête, arrêté au haut du mur. C'est une aimable petite bête, plaisante à voir évoluer dans une maison. Immobile il guettait une mouche. Soudain il s'élança, et quand la mouche se fut envolée, une saccade le rejeta dans son étrange fixeté.

— Et une autre chose aussi me faisait hésiter, l'idée que si elle refusait, elle ne me laisserait plus venir comme auparavant au bungalow. C'était ma vie d'aller là. Ça me rendait si heureux d'être auprès d'elle. Pour finir, je fis ma demande presque par hasard. Un soir, après dîner, comme nous étions seuls tous les deux sur la véranda, je lui pris la main. Elle la retira brusquement.

— Pourquoi avez-vous fait ça? — dis-je.

— Je n'aime pas beaucoup à être touchée.

Elle tourna la tête vers moi et sourit.

— Vous n'êtes pas fâché? Il ne faut pas faire attention, c'est un drôle de sentiment que j'ai. Je ne peux pas m'en empêcher.

— Vous est-il jamais venu à l'esprit que je tenais énormément à vous? — dis-je.

Je devais avoir l'air assez gêné, mais c'était ma première demande en mariage. — Featherstone eut un ricanement qui ressemblait beaucoup à un soupir. — En fait, depuis, je n'ai jamais plus demandé personne. Pendant une bonne minute, elle ne répondit pas. Enfin :

— J'en suis très flattée, — dit-elle, — mais tenez-vous-en là.

— Pourquoi?

— Je ne pourrais pas quitter Tim.

— Mais s'il se marie?

— Il ne se mariera jamais.

J'étais allé trop loin pour reculer. Ma gorge était si sèche que j'avais du mal à parler. Je tremblais d'émotion.

— Je suis fou de vous, Olive. Je désire, plus que tout au monde, vous épouser.

Elle posa très doucement la main sur mon bras. Ce fut léger comme une fleur qui tombe à terre.

— Non, mon vieux, impossible.

Je gardai le silence. Ce que je voulais dire n'était pas facile à exprimer. Je suis plutôt timide. Olive était une jeune fille. Comment lui faire comprendre que ce n'est pas tout à fait la même chose de vivre avec un mari ou avec un frère? Elle était normale et bien équilibrée; elle devait désirer des enfants; pourquoi résister à ses instincts naturels et gâcher ainsi sa jeunesse? Mais ce fut elle qui reprit.

— N'en parlons plus. Une ou deux fois, j'avais eu le sentiment que vous teniez peut-être à moi. Tim l'avait remarqué. Moi, ça m'ennuyait parce que je craignais que cela rompît notre amitié. Surtout, évitons ça, Mark. Nous nous entendons si bien tous les trois, et nous passons de si bons moments. A présent, que deviendrions-nous sans vous?

— J'y ai pensé aussi.

— Est-ce donc nécessaire?

— Ma chère amie, je n'en ai pas plus envie que vous. Vous savez avec quel plaisir je viens ici. Jamais je n'ai encore été aussi heureux nulle part.

— Vous ne m'en voulez pas?

— Pourquoi vous en voudrais-je? Ce n'est pas votre faute. Vous n'êtes pas amoureuse de moi, voilà tout. Si vous l'étiez, il s'agirait bien de Tim.

— Vous êtes très gentil, — dit-elle.

Elle me prit par le cou et m'embrassa légèrement sur la joue. Dans son esprit, ce geste situait nos relations. Elle m'adoptait comme un second frère.

Quelques semaines plus tard, Tim dut partir pour l'Angleterre. Le locataire de leur maison du Dorsetshire s'en allait et, bien qu'il y eût un successeur probable, Tim préférait être sur place pour conduire les négociations. De plus, il avait besoin d'une nouvelle machine pour la plantation. Il profite-

tait de son voyage pour l'acheter. Comme il comptait ne pas être absent plus de trois mois, Olive décida de ne pas l'accompagner. Elle ne connaissait presque plus personne dans cette Angleterre devenue pour elle une terre étrangère. Évidemment ils auraient pu prendre quelqu'un pour surveiller la propriété, mais ce n'est jamais la même chose. Il y avait alors une crise sur le caoutchouc et, en cas de baisse, il valait mieux que l'un d'eux fût là. Je promis à Tim de veiller sur elle. Si elle avait besoin de moi, elle pouvait me téléphoner à toute heure. Ma demande en mariage n'avait rien changé à nos bons rapports. J'ignore si elle avait prévenu Tim. Il était tout à fait le même. Quant à moi, j'aimais Olive plus que jamais, mais je n'en laissais rien paraître. Mon instinct me disait que je n'avais aucune chance. J'espérais qu'un jour mon amour évoluerait et que nous pourrions être simplement de grands amis. Eh! bien, c'est drôle, ça n'a jamais passé. J'étais trop pincé pour oublier jamais.

Elle alla embarquer Tim à Penang et quand elle revint, je la ramenai de la gare en voiture. En l'absence de Tim, je pouvais difficilement rester pour la nuit au bungalow, mais j'y déjeunais tous les dimanches et nous descendions ensuite à la mer pour nous baigner. Tout le monde ne demandait qu'à l'inviter, mais elle refusait tout. Elle avait beaucoup à faire. Elle lisait. Jamais elle ne s'ennuyait. Elle se plaisait dans sa solitude et quand elle recevait, c'était seulement par obligation et par crainte de passer pour peu gracieuse. Mais elle m'a confié qu'elle poussait un soupir de soulagement quand elle voyait ses visiteurs tourner les talons et qu'elle pouvait de nouveau goûter, sans être dérangée, la solitude paisible du bungalow. Une fille bien curieuse. A son âge, cette indifférence pour les réunions et autres distractions! Elle trouvait en elle-même assez de ressources pour n'avoir besoin de personne. Comment les gens se sont-ils aperçus que j'étais amoureux, je n'en sais rien; je croyais ne m'être jamais trahi, mais, à certaines petites allusions, je me suis aperçus qu'ils étaient au courant. Ils s'imaginaient que c'était à cause de moi qu'Olive n'avait pas accompagné son frère. Une certaine madame Sergison, la femme du chef de la police, me demanda carrément : « A quand la noce? » Je fis, bien entendu, la sourde oreille. Mais ça ne

prit pas. Au fond, ça m'amusait. J'existais si peu pour Olive, de ce point de vue-là, qu'elle avait oublié, je crois bien, que je l'avais demandée en mariage. Je ne peux pas dire qu'elle n'était pas gentille, elle l'était pour n'importe qui, elle me traitait comme une sœur traite son jeune frère. Elle avait deux ou trois ans de plus que moi. Elle paraissait toujours enchantée de me voir, mais l'idée de se mettre en frais en mon honneur ne lui venait pas à l'esprit; elle ne se rendait même pas compte de notre étonnante intimité, c'était comme si elle m'eût connu toute sa vie. J'aurais pu aussi bien ne pas être un homme, mais un vieux vêtement familier dont on ne prend plus aucun soin. On le porte tout le temps parce qu'il est commode et qu'on n'a pas à le ménager.

Un jour, trois ou quatre semaines avant le moment où nous attendions Tim, je la trouvai en pleurs. Je fus effrayé. Elle toujours si maîtresse d'elle-même! En aucune circonstance, je ne l'avais vue perdre la tête.

— Alors, qu'est-ce qui se passe? — demandai-je.

— Rien.

— Voyons, ma petite Olive, pourquoi pleurez-vous?

Elle essaya de sourire.

— Vous, on ne peut rien vous cacher, — dit-elle. — J'ai été un peu bête. Je viens de recevoir une dépêche de Tim : il remet son départ.

— Oh! pauvre petite.

— Je comptais les jours. J'ai tellement envie qu'il revienne.

— Et pourquoi ce retard?

— Il dit qu'il a écrit. Je vais vous montrer la dépêche.

L'appréhension se lisait dans ses yeux à l'ordinaire si calmes et un pli soucieux se creusait entre ses sourcils. Elle passa dans sa chambre et en ressortit avec la dépêche. Je sentais qu'elle me scrutait avec anxiété pendant que je lisais. Si je me souviens bien, voici ce que disait Tim : « Chérie, impossible finalement partir le sept. Pardonne-moi. Lettre suit. Tendresses. Tim. »

— Eh! bien, la machine ne doit pas être prête et il ne veut pas s'embarquer sans l'avoir, — dis-je.

— Le grand malheur si elle était arrivée par le bateau suivant! De toute façon, elle sera retenue à Penang.

— Peut-être est-ce à cause de la maison?

— Alors, pourquoi ne le dit-il pas? Il doit savoir mon horrible inquiétude.

— Comment le saurait-il? Quand on est loin, on croit toujours ceux qui sont restés au courant de ce qui vous semble aller de soi.

Elle sourit encore. Et sur un ton plus gai :

— Vous avez peut-être raison. C'est vrai que Tim est un peu comme ça. Il a toujours été léger. D'une taupinière, j'ai fait une montagne. Il n'y a qu'à attendre sa lettre.

Par un effort de volonté, elle se ressaisit. Les plis de son front entre ses sourcils s'effaçèrent et je retrouvai sa placidité sereine. Elle était toujours douce; ce jour-là, elle me parut angélique. Mais le reste du temps, elle ne contint son impatience qu'à force de se raisonner. On eût dit qu'elle sentait l'approche du malheur. J'allai chez elle la veille de l'arrivée du courrier. Son anxiété faisait peine à voir, tant elle se donnait de mal pour la cacher. Les jours de courrier, j'avais toujours beaucoup à faire, mais je promis de monter vers le soir à la plantation pour demander des nouvelles. J'allais me mettre en route, quand le *seis* de Hardy arriva en voiture avec un message de l'amah : elle me demandait de venir immédiatement chez sa maîtresse. J'avais donné un ou deux dollars à cette brave femme en lui faisant promettre, si quelque chose n'allait pas, de me prévenir aussitôt. Je sautai dans ma voiture. L'amah me guettait sur l'escalier.

— Une lettre est arrivée ce matin, — dit-elle.

Je n'attendis pas la suite. Je montai les marches quatre à quatre. Le salon était vide.

— Olive, — appelai-je.

Je sortis dans le corridor et soudain j'entendis des pleurs. L'amah m'avait suivi et elle ouvrit la porte de la chambre d'Olive. Elle gisait sur le lit, le visage dans les oreillers, et des sanglots la secouaient de la tête aux pieds. Je mis la main sur son épaule.

— Olive, qu'avez-vous? — demandai-je.

— Qui est là? — cria-t-elle.

Elle sauta à terre.

— Oh! c'est vous — dit-elle.

Elle se tenait devant moi, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés et ses larmes coulaient.

— Tim est marié, — hoqueta-t-elle, et un instant, une grimace de douleur la défigura.

Je l'avoue, j'eus une seconde de jubilation, et comme un coup en plein cœur : à présent, elle allait peut-être accepter de m'épouser. C'était très égoïste de ma part, je le sais, mais voyez-vous, la nouvelle m'avait pris par surprise. D'ailleurs, ce ne fut qu'un éclair; presque aussitôt sa détresse me bouleversa et je n'éprouvai plus qu'un chagrin profond de la sentir si malheureuse. Je la pris par la taille.

— Oh! ma petite Olive, je suis désolé! Ne restez pas là. Venez au salon et nous allons causer tous les deux. Je vais vous donner quelque chose à boire.

Elle se laissa conduire dans la pièce voisine et nous nous assîmes sur le divan. J'envoyai l'amah chercher le whisky et un siphon et je lui préparai un bon stengah bien fort dont elle but quelques gorgées. Je la pris dans mes bras et posai sa tête sur mon épaule. Elle se laissait faire. Les pleurs baignaient sa pauvre petite figure.

— Comment a-t-il pu? — gémissait-elle — Comment a-t-il pu?

— Ma chérie, — dis-je, — ça devait arriver un jour ou l'autre. Il est jeune. Pourquoi ne se serait-il pas marié? C'est tout naturel.

— Non, non, non, — protesta-t-elle.

Elle serrait une lettre dans ses mains et je devinai que c'était celle de Tim.

— Qu'est-ce qu'il dit? — demandai-je.

Elle eut un mouvement d'effroi et pressa la lettre contre son cœur, comme si elle eût craint que j'eusse voulu la lui arracher.

— Il dit qu'il n'a pas pu faire autrement, qu'il a été forcé. Qu'est-ce que ça signifie?

— Mais c'est qu'à sa façon, il est tout aussi séduisant que vous. Il a tant de charme. Quelque jeune fille a dû tout simplement s'amouracher de lui et il s'est laissé prendre.

— Il est si faible, — gémit-elle.

— Vont-ils arriver bientôt?

— Ils se sont embarqués hier. Il dit que rien ne sera changé. Il est fou. Comment pourrais-je rester ici?

Ses pleurs redoublèrent. J'avais toujours deviné sous sa délicieuse sérénité une âme capable de sentiments profonds. Mais la voir s'abandonner ainsi à sa détresse... j'en avais le cœur brisé. Je la berçai comme un enfant. J'embrassai ses yeux et ses joues humides, ses cheveux. Elle ne savait même pas ce que je faisais. Le savais-je moi-même?

— Que vais-je devenir? — se lamentait-elle.

— Pourquoi ne m'épousez-vous pas?

Elle voulut s'écarter de moi, mais je la retins.

— Après tout, ce serait une solution, insistai-je.

— Vous épouser? Mais je suis plus vieille que vous.

— Oh! deux ou trois ans à peine. Qu'est-ce que ça fait?

— Non, non.

— Pourquoi pas?

— Je ne vous aime pas.

— Qu'importe? Moi, je vous aime.

Je ne me rappelle plus ce que j'ai dit. J'ai promis d'essayer de la rendre heureuse, de ne jamais lui demander que ce qu'elle était disposée à m'accorder. Je parlais, je parlais. J'essayais de lui faire entendre raison. Je sentais qu'elle tenait surtout à ne pas rester au même endroit que Tim, et je lui annonçai ma nomination prochaine à un autre poste. J'espérais que ça la déciderait. Nous nous étions toujours si bien entendus. Ça, elle ne le niait pas. Enfin elle se calma un peu et commença à m'écouter. Il me semblait qu'elle se rendait compte qu'elle était dans mes bras et que ça la consolait. Je lui fis boire encore un peu de whisky. Je lui offris une cigarette. Enfin je risquai même une plaisanterie.

— Vous savez, je ne suis pas une si mauvaise affaire. Vous pourriez faire pire.

— Vous ne me connaissez pas, — dit-elle. — Vous ne savez absolument rien de moi.

— Je ne demande qu'à vous connaître mieux.

— Vous êtes très bon, Mark, — convint-elle, avec un sourire.

— Dites oui, Olive, — suppliai-je.

Elle poussa un profond soupir. Un long moment, son regard

demeura fixé au sol. Mais elle ne bougea pas. Je sentais la chaleur de son corps dans mes bras. J'attendais. J'étais extrêmement ému et les minutes paraissaient interminables.

— Eh! bien... oui, répondit-elle enfin, comme si elle n'eût pas eu conscience du temps qui s'était écoulé entre ma prière et sa réponse.

D'abord, je ne trouvai rien à dire. Mais quand je cherchai ses lèvres, elle détourna la tête. J'aurais voulu l'épouser tout de suite; elle refusa tout net. Elle tenait à attendre le retour de Tim. Vous le savez, on lit parfois si clairement dans la pensée des autres qu'on la pénètre mieux que si elle était exprimée. Elle se refusait à croire ce que Tim avait écrit, elle s'accrochait au misérable espoir que c'était une erreur et que, pour finir, il n'était pas marié. Ça me donna un coup, mais je l'aimais tant... j'aurais supporté n'importe quoi. Je l'adorais. Elle ne me permit pas d'annoncer nos fiançailles. Elle me fit promettre de n'en souffler mot à personne avant le retour de Tim. Elle disait que l'idée des félicitations lui était odieuse. Même elle me défendit de parler du mariage de Tim. Sur ce point, elle fut intraitable comme si la nouvelle en se répandant eût pris une certitude qu'elle ne voulait pas lui reconnaître.

Mais, en Orient, les nouvelles se propagent sans qu'on sache comment. Qu'avait dit Olive devant l'amah en recevant l'annonce du mariage de Tim, je n'en sais rien; toujours est-il que le *seis* de Hardy le raconta à celui des Sergison et que madame Sergison fonça sur moi, dès que je reparus au cercle.

— Alors, Tim est marié?

— Ah! — répondis-je, pour ne pas me compromettre.

Mon visage impassible la fit sourire. Son amah lui avait rapporté le bruit qui courait et elle avait téléphoné à Olive pour lui demander si c'était vrai. La réponse d'Olive avait été ambiguë... Elle n'avait rien confirmé, mais dans sa dernière lettre, Tim, disait-elle, prétendait s'être marié.

— La drôle de fille, — dit madame Sergison. — Quand j'ai demandé des détails, elle a dit qu'elle n'en avait aucun à donner et quand j'ai dit : vous devez mourir de curiosité, elle n'a rien répondu.

— Olive est toute dévouée à Tim, madame, — expliquai-je.

— Cette nouvelle l'a remuée. Il y a de quoi. Elle ignore tout de la femme de son frère.

— Et vous deux, à quand le mariage? — me lâcha-t-elle, à brûle-pourpoint.

— En voilà une question! — dis-je, en prenant le parti de rire.

Elle me regarda d'un air narquois.

— Votre parole d'honneur que vous n'êtes pas fiancés?

Je ne voulais ni me fourvoyer dans un mensonge, ni l'envoyer promener. D'autre part, j'avais promis à Olive de ne rien dire avant le retour de Tim. Je biaisai.

— Madame, quand il y aura quelque chose à annoncer, vous serez, je vous le promets, la première informée. Tout ce que je puis vous dire pour le moment, c'est que plus que tout au monde, je désire épouser Olive.

— Je suis très contente de savoir Tim marié, — répondit-elle. — Et à bientôt votre tour, j'espère! Ce n'était pas une vie normale qu'ils menaient, ces deux-là, tellement à l'écart et si exclusivement l'un par l'autre.

Je voyais Olive presque tous les jours. Elle ne tenait pas, je le sentais, à ce que je me fisse trop pressant et je me contentais de l'embrasser en arrivant et en partant. Elle était gentille et pleine d'attentions pour moi; elle paraissait heureuse de me voir et triste quand je devais m'en aller. En général, elle n'était pas loquace, mais jamais je ne l'ai entendue parler autant que pendant cette période. Pas un mot cependant qui engageât l'avenir, et pas un mot sur Tim, ni sur sa femme. Elle me raconta son enfance à Florence, abandonnée aux gouvernantes pendant que sa mère roulait d'une aventure dans l'autre avec de vagues comtes italiens et des princes russes. A quatorze ans, elle n'avait plus, je crois, grand'chose à apprendre. Comment les conventions auraient-elles compté pour Olive? Dans le seul milieu qu'elle eût connu jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle n'existait pas. Sans ses traits tirés, j'aurais cru que pour Tim, elle se résignait. Je me promis, dès l'arrivée du jeune ménage, de presser notre mariage. Je n'avais qu'à demander mon congé pour l'obtenir et à son expiration, je comptais me faire nommer à un autre poste. Ce dont Olive avait besoin, c'était d'un changement de pays.

Nous savions, bien entendu, à un jour près, quand le bateau de Tim arriverait à Penang, mais serait-ce à temps pour attraper le train? J'écrivis au représentant de la P. and O. en le priant de me télégraphier dès qu'il aurait des nouvelles certaines. Quand je reçus la dépêche et que je l'apportai à Olive, elle venait justement d'en recevoir une de Tim. Son bateau avait accosté de bonne heure et il serait là le lendemain. Le train devait entrer en gare à huit heures du matin, mais il avait parfois d'une à six heures de retard, et madame Sergison m'avait chargé de lui ramener Olive pour la nuit. Ainsi, elle pourrait n'aller à la gare qu'une fois le train annoncé.

J'éprouvai un immense soulagement. Peut-être, le moment venu de le subir, le choc serait-il moins rude pour Olive. Son imagination avait trop battu la campagne : une réaction se produirait. Pourquoi ne s'attacherait-elle pas à sa belle-sœur? Il n'y avait pas de raison pour qu'ils ne s'entendissent pas très bien tous les trois. A ma surprise, Olive déclara qu'elle n'irait pas à la gare.

— Ils vont avoir une grande déception, — dis-je.

— J'aime autant les attendre ici.

Elle me sourit.

— N'insistez pas, Mark, ma décision est prise.

— Mais j'ai commandé le petit déjeuner chez moi.

— C'est parfait. Vous irez les chercher et vous les ferez déjeuner chez vous, et après, — ils viendront ici. Bien entendu j'enverrai la voiture.

— Votre absence va leur couper l'appétit.

— Oh! voyons! Si le train arrive à l'heure, ils n'auront pas eu l'idée de prendre quelque chose avant de descendre et ils mourront de faim. Ils ne tiendront pas à se lancer, le ventre creux, sur cette longue route.

J'étais stupéfait. Elle s'était tant réjouie de revoir son Tim, comment pouvait-elle préférer attendre seule pendant que nous serions tous en train de déjeuner gaiement? Sans doute était-elle énervée et préférait-elle retarder le plus possible la rencontre avec l'intruse. Une heure plus tôt, une heure plus tard, qu'importait? mais les femmes sont souvent inconséquentes et je ne sentais pas Olive d'humeur à supporter la contradiction.

— Téléphonez-moi au moment de partir, pour que je sache quand vous arriverez, — recommanda-t-elle.

— Entendu, mais, vous savez, je ne pourrai pas les accompagner. C'est le jour où je vais à Lahad.

Une fois par semaine, mes fonctions de juge m'appelaient dans cette ville. Elle se trouvait à une assez grande distance et il fallait passer une rivière en bac, aussi je revenais toujours tard. Il y avait là quelques Européens et un cercle. J'allais généralement y faire un tour pour voir si tout se passait bien.

— D'ailleurs, — ajoutai-je, — pour la première fois qu'il amène sa femme chez lui, Tim ne tiendra pas à m'avoir là. Mais si vous voulez bien m'inviter à dîner, je viendrai avec grand plaisir.

Olive sourit.

— Ce ne sera plus guère mon rôle de faire des invitations, — dit-elle. — Adressez-vous à la maîtresse de maison.

Elle lança cela si légèrement que je tressaillis de joie. Enfin elle paraissait prendre les choses du bon côté. Elle me retint à dîner. D'habitude, je partais vers huit heures et je rentrais dîner chez moi. Elle fut charmante, presque tendre : depuis des semaines, je n'avais été aussi heureux. Jamais je n'avais été plus amoureux. Mis en forme par deux gins, je réussis à la faire rire. Cette fois, ses papillons noirs s'étaient bien envolés. Aussi ne me laissai-je pas trop assombrir par ce qui arriva à la fin de la soirée.

— Ne croyez-vous pas qu'il est temps de quitter une soi-disant jeune fille? — dit-elle.

Son ton était si gai que je répondis sans hésitation :

— Oh! ma chère, si vous vous imaginez qu'il vous reste une parcelle de réputation intacte! Vous ne croyez pourtant pas que les bonnes langues de Sibuku ignorent que je viens vous voir tous les jours depuis un mois? Le sentiment général est que si nous ne sommes pas mariés, il ne nous manque plus que le sacrement. Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux annoncer nos fiançailles?

— Voyons, Mark, ne prenez pas ces fiançailles trop au sérieux, — dit-elle.

Je me mis à rire.

— Comment voulez-vous que je les prenne? Rien n'est plus sérieux.

Elle hocha la tête.

— Non. Ce jour-là, j'étais bouleversée. Vous étiez très gentil pour moi. J'ai dit oui parce que j'étais trop malheureuse pour dire non. Mais à présent, j'ai eu le temps de me ressaisir. Ne me croyez pas méchante. J'ai eu tort. Je mérite tous les reproches. Pardonnez-moi.

— Oh! chérie, ne dites pas de bêtises. Vous n'avez rien contre moi.

Elle me regarda avec fermeté. Elle était très calme. Un petit sourire éclairait même le fond de ses yeux.

— Je ne peux pas vous épouser. Ni vous ni personne. C'était de la folie d'avoir jamais cru le contraire.

Je ne répondis pas tout de suite. Elle était dans un état bizarre et il me sembla plus prudent de ne pas insister.

— Évidemment, je ne peux pas vous traîner de force à l'autel, — dis-je.

Je lui tendis la main et elle y plaça la sienne. Je la pris dans mes bras; elle n'essaya pas de se dégager. Elle se laissa embrasser sur la joue comme d'habitude.

Le lendemain matin, j'allai à la gare. Par hasard, le train arriva à l'heure. Comme son wagon passait devant moi, Tim me fit un signe de la main, et, quand je m'avançai à sa rencontre, il avait déjà sauté à terre et aidait sa femme à descendre. Il me serra la main avec chaleur.

— Et Olive? Où est-elle? — demanda-t-il, en jetant un coup d'œil sur le quai. — Voilà Sally.

Je serrai la main de madame Hardy, tout en expliquant pourquoi Olive n'était pas là.

— Ce n'est pas une heure pour arriver, c'est vrai, — dit-elle.

Je leur dis qu'il était convenu qu'ils viendraient déjeuner chez moi avant de repartir pour le bungalow.

— J'ai tellement hâte de prendre un bain! — soupira madame Hardy.

— C'est bien facile, — dis-je.

Vraiment, un très joli petit bout de femme, toute blonde, avec d'énormes yeux bleus et un ravissant nez droit.

Un teint de lys et de rose. Un peu le type de la chorus girl, évidemment, on peut trouver ça assez fadasse, mais dans ce genre-là, elle était adorable. Nous nous rendîmes chez moi en voiture, ils prirent tous les deux un bain et Tim se rasa. Je ne fus pas plus de deux minutes seul avec lui. Il me demanda comment Olive avait accepté son mariage. Je ne lui cachai pas qu'elle avait été très affectée.

— C'est bien ce que je craignais, — dit-il, le front soucieux. — Il poussa un soupir. — Je n'avais pas le choix.

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire. A ce moment, madame Hardy nous rejoignit et glissa son bras sous celui de son mari. Il lui pressa la main. Il la regardait d'un air attendri, comme si, sans la prendre tout à fait au sérieux, il eût été fier de sa beauté, par orgueil de propriétaire. Elle était ravissante. Et avec ça, pas du tout timide. Moins de dix minutes après notre rencontre, nous bavardions comme de vieux camarades. Elle me demanda de l'appeler Sally. Elle n'en revenait pas de ce qu'elle avait vu. C'était la première fois qu'elle venait en Orient et tout la transportait. Son amour pour Tim sautait aux yeux. Elle le regardait tout le temps et buvait ses paroles. Après un déjeuner fort joyeux, nous nous mîmes en route. Ils montèrent dans leur voiture pour aller chez eux, et moi dans la mienne pour me rendre à Lahad. Je promis de revenir directement à la plantation, et, en fait, cela m'aurait retardé de passer chez moi. J'emportai de quoi me changer. Pourquoi cette Sally si franche et si gaie ne plairait-elle pas à Olive? La fraîcheur de ses dix-neuf ans, sa radieuse beauté, sa candeur la désarmeraient. J'étais assez content d'avoir un prétexte pour les laisser passer la journée seuls tous les trois, mais, à mon départ de Lahad, l'idée me vint que, le soir, ils ne seraient pas fâchés de me voir arriver. En approchant du bungalow, je donnai deux ou trois coups de trompe. Personne. Pas même de lumière. Je fus surpris. Et ce silence! Pourtant, ils devaient être là. J'attendis un instant, puis je sortis de la voiture et je montai les marches. Au haut de l'escalier, je butai sur quelque chose. Je lâchai un juron, et me baissai pour voir ce que c'était; on aurait dit un corps. Il y eut un cri et je reconnus l'amah. Quand je la touchai, elle se recroquevilla et éclata en violentes lamentations.

— Sacredié, que se passe-t-il? — criai-je, et alors une main se posa sur mon bras et j'entendis une voix. — « Tuan, Tuan. » Je me retournai et dans l'obscurité j'aperçus le premier boy de Tim. A mots entrecoupés, il essaya de m'expliquer. L'horreur me saisit. Je le repoussai et je courus vers la maison. Le salon était sombre. J'allumai : la première chose que je vis fut Sally, pelotonnée dans un fauteuil. Effrayée par mon irruption soudaine, elle poussa un hurlement. Je pouvais à peine parler. Je lui demandai si c'était vrai. C'était bien vrai. La chambre se mit à tourner. Je dus m'asseoir.

Quand, sur le chemin qui conduisait à la maison, Tim avait fait marcher son klaxon pour annoncer leur arrivée, et que les boys et l'amah s'étaient précipités à leur rencontre, on avait entendu une détonation. Ils s'étaient rués dans la chambre d'Olive et l'avaient trouvée écroulée devant l'armoire à glace dans une mare de sang. Elle s'était tirée une balle dans la tête avec le revolver de Tim.

— Est-elle morte? — dis-je.

— Non, on a envoyé chercher le docteur et il l'a transportée à l'hôpital.

Je ne savais plus ce que je faisais. Je n'expliquai même pas à Sally où j'allais. Je me levai et je titubai vers la porte. Je remontai en voiture et je dis à mon *seis* de filer à pleins gaz vers l'hôpital. Je m'y engouffrai. Je demandai où elle était. On essaya de me barrer le passage, je passai outre. Je savais où se trouvaient les chambres particulières. Quelqu'un s'accrocha à mon bras. Je compris vaguement que le docteur avait interdit l'entrée de la chambre. Que m'importait? Un infirmier gardait la porte; il étendait la main pour me retenir. Je l'injuriai. J'ai dû faire une belle scène, j'étais hors de moi; la porte s'ouvrit et le docteur sortit.

— Qui se permet de faire tout ce bruit? Oh! c'est vous. Qu'est-ce que vous voulez?

— Est-elle morte?

— Non. Mais elle est dans le coma. Jamais elle ne reviendra à elle. C'est l'affaire d'une heure ou deux.

— Je veux la voir.

— Impossible.

— Je suis son fiancé.

— Vous? — s'écria-t-il, et malgré la gravité du moment, son expression me frappa. — Alors, raison de plus.

Je ne compris pas. La douleur me rendait stupide.

— Faites l'impossible pour la sauver, — suppliai-je.

Il hocha la tête.

— Si vous la voyiez, vous ne le souhaiteriez pas, — dit-il.

Je le regardai avec effroi. Dans le silence, j'entendis des sanglots convulsifs.

— Qui est-ce? — demandai-je.

— Le frère.

Quelqu'un me tira par le bras. Je me retournai et je vis madame Sergison.

— Mon pauvre garçon! — dit-elle. — Je suis si désolée pour vous.

— Mon Dieu! pourquoi a-t-elle fait ça? — me lamentai-je.

— Venez, mon cher, — dit madame Sergison. — Votre présence ici ne peut servir à rien.

— Non, je veux rester.

— Alors, allez dans mon bureau, — proposa le docteur.

Je me laissai emmener par madame Sergison. Elle me fit asseoir. Je ne pouvais pas croire que ce fût vrai. C'était un horrible cauchemar dont j'allais m'éveiller. Je ne sais combien de temps passa ainsi. Trois heures, quatre heures peut-être. Enfin le docteur entra.

— Tout est fini, — dit-il.

Je ne pus plus me retenir, je me mis à pleurer. Au diable ce qu'ils penseraient de moi! J'étais trop malheureux.

L'enterrement eut lieu le lendemain. Madame Sergison m'accompagna chez moi et resta un moment. Elle aurait voulu m'entraîner au cercle. Je n'en avais pas le cœur. Elle se montra très bonne, mais je la vis partir sans regret; quelque chose en moi était brisé. Enfin mon boy entra pour allumer les lampes. La tête me faisait mal à éclater. Peu après, il revint; une dame désirait me voir. Je demandai son nom. Il n'était pas sûr; mais il croyait que c'était la jeune dame du Tuan de Putatan. Que pouvait-elle me vouloir? Je me levai et m'approchai de la porte. C'était bien Sally. Je la priai d'entrer. Sa pâleur me frappa. Pauvre petite! Quelle aventure pour une fille de cet âge et, pour une jeune mariée, quelle entrée en ménage! Elle

s'assit. Elle paraissait à bout de nerfs. Je tâchai de la calmer par des paroles. Le regard fixe de ses grand yeux bleus me mettait mal à l'aise. L'horreur les dilatait encore. Elle m'interrompit.

— Vous êtes la seule personne que je connaisse ici, — dit-elle. — J'ai bien été obligée de venir chez vous. Aidez-moi à m'en aller.

J'étais confondu.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Oh! surtout pas de questions. Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à partir tout de suite. Je veux retourner en Angleterre.

— Quoi, lâcher Tim en ce moment? Reprenez vos esprits, ma chère. Je sais que ça a été affreux pour vous, mais pensez à Tim. Je veux dire, pensez au chagrin qu'il aurait. Si vous avez un peu d'amour pour lui, le moins que vous puissiez faire est d'essayer d'adoucir sa peine.

— Oh! vous ne savez pas, — cria-t-elle. — Je ne peux pas vous raconter. C'est trop horrible. Je vous en supplie, aidez-moi. S'il y a un train ce soir, faites que je puisse le prendre. Une fois à Penang, j'attraperai bien un bateau. Je ne peux pas rester une nuit de plus dans cet endroit. Je deviendrais folle.

— Et Tim, est-ce qu'il sait ça? — demandai-je, effaré.

— Je n'ai pas revu Tim. Je ne le reverrai jamais. Plutôt mourir.

J'essayai de gagner du temps.

— Mais vous voyez-vous partant ainsi sans rien? Et vos bagages?

— Je me soucie bien de mes bagages! — cria-t-elle avec impatience. — D'ailleurs, j'ai avec moi ce qu'il faut pour le voyage.

— Et de l'argent, en avez-vous?

— Bien assez. Y a-t-il un train ce soir?

— Oui. Vers minuit.

— Dieu merci! Vous allez tout arranger, n'est-ce pas? Est-ce que je peux rester ici jusqu'à l'heure du départ?

— Vous me mettez dans une situation impossible. Je me demande ce que je dois faire. Vous rendez-vous compte? c'est très grave ce que vous décidez là.

— Si vous saviez tout, vous trouveriez aussi que c'est la seule chose possible.

— Quel scandale! Que va-t-on penser? Avez-vous réfléchi au tort que votre coup de tête va causer à Tim? Dieu sait que je déteste me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais si vous voulez que je vous aide, il faut que j'en sache assez pour m'y sentir autorisé. Racontez-moi ce qui est arrivé.

— Impossible. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je sais tout.

Elle se cacha la tête dans les mains. Puis elle tressaillit comme à la vue d'une chose monstrueuse.

— Il n'avait pas le droit de m'épouser. C'était abominable.

Et en parlant, sa voix devenait aigre et perçante. Je sentais venir l'attaque de nerfs. Dans sa jolie figure de poupée, les yeux agrandis par l'horreur semblaient ne plus pouvoir se fermer.

— Ne l'aimez-vous donc plus? — demandai-je.

— Après ça?

— Que ferez-vous si je n'accepte pas de vous aider?

— Il doit y avoir ici un pasteur ou un médecin. Vous ne me refuserez pas de me conduire chez l'un ou chez l'autre.

— Comment êtes-vous venue ici?

— C'est le premier boy qui m'a conduite. J'ignore comment il s'est procuré cette voiture.

— Et Tim sait que vous êtes partie? — insistai-je.

— J'ai laissé une lettre pour lui.

— On va lui dire que vous êtes ici.

— Il n'essaiera pas de me retenir. Ça, je vous le garantis. Il n'oserait pas. Pour l'amour du ciel, n'essayez pas non plus. Je vous dis que je deviendrai folle si je reste une nuit de plus.

Je soupirai. Après tout, elle était d'âge à savoir ce qu'elle faisait.

Moi, qui vous raconte cette histoire, je n'avais pas ouvert la bouche depuis longtemps.

— Savez-vous ce qu'elle voulait dire? — demandai-je à Featherstone.

Il me lança un regard égaré.

— Il n'y a qu'une chose qu'elle pouvait vouloir dire, une

chose sans nom. Ça expliquait tout. Pauvre Olive, pauvre chérie! Je suis inexcusable, je le sais, mais à cette minute, cette jolie petite créature blonde, avec ses yeux terrifiés, ne m'inspirait que de l'horreur. Je la haïssais. Pendant un moment, je gardai le silence. Puis je lui dis que je ferais ce qu'elle désirait. Elle ne me remercia même pas. Sans doute sentait-elle ce que j'éprouvais pour elle. A l'heure du dîner, je lui fis manger quelque chose, puis elle voulut aller s'étendre jusqu'à son départ. Je la menai à ma chambre d'ami et je la quittai. Je m'assis au salon et j'attendis. Mon Dieu, ce que le temps m'a paru long! Minuit ne sonnerait donc jamais. Je téléphonai à la gare : le train n'arriverait guère avant deux heures. A minuit, elle vint me rejoindre au salon et nous restâmes là pendant une heure et demie. Nous n'avions rien à nous dire et nous ne parlions pas.

Enfin je la conduisis à la gare et je la mis dans le train.

— Le scandale a-t-il été très grand?

Les sourcils de Featherstone se froncèrent.

— Je n'en sais rien. Je suis parti en congé. Ensuite, j'ai été nommé à un autre poste. J'ai appris que Tim avait vendu sa propriété et qu'il en avait acheté une autre. Mais je ne savais pas où. J'ai eu un coup quand je l'ai rencontré ici.

Featherstone se leva, s'approcha d'une table et se prépara un whisky. Dans le silence qui pesait à présent, j'entendis coasser le chœur monotone des grenouilles. Et soudain un oiseau, l'oiseau de la fièvre, perché sur un arbre contre la maison, lança son appel. D'abord trois sons en chute chromatique, puis cinq, puis quatre. Les notes de la gamme se succédaient avec une insistance hallucinante. On était forcé de les écouter et de les compter, et l'impossibilité de savoir combien il y en aurait exaspérait les nerfs.

— Sacré oiseau! — dit Featherstone. — Me voilà sûr de ne pas fermer l'œil, cette nuit.

SOMERSET MAUGHAM

Texte français de Madame E.-R. Blanchet.

LE MARÉCHAL PILSUDSKI ET L'ÉTAT POLONAIS

Depuis le mois de mai 1926 la Pologne se gouverne selon des méthodes qui sont peu connues de l'opinion française. On sait vaguement que le maréchal Pilsudski y exerce un pouvoir absolu, on parle de dictature, tout en se rendant compte que ce terme ne répond pas exactement à la réalité. On constate avec satisfaction que la situation intérieure et extérieure de la Pologne évolue favorablement, que son armée est forte et que ses finances sont saines. On s'en réjouit, non sans éprouver quelque crainte sur les chances de durée de cette heureuse situation. Car les événements qui se déroulent en Pologne sont complexes, souvent incompréhensibles et l'on s'inquiète aisément lorsqu'on ne comprend pas. Or l'évolution de la politique intérieure polonaise a une importance capitale, l'attitude résolue du pays devant le danger extérieur en étant la conséquence directe. Nous allons donc essayer de l'exposer avec précision.

Dès le XVIe siècle la Pologne s'était engagée dans une direction opposée à celle qu'avait prise la France sous l'impulsion vigoureuse de ses rois. Alors qu'en France le pouvoir royal se concentrait, se renforçait, en Pologne il se dispersait et s'affaiblissait. D'un côté un raffermissement constant de l'État, de l'autre son dépérissement continuel. Dans la lutte entre l'autorité et la liberté, cette dernière a vaincu sans réserve. Le XVIIe et le XVIIIe siècle offrent le spectacle d'une décadence

continuelle de l'idée d'autorité en Pologne. Il n'est point de précautions qui n'aient été prises pour en empêcher la renaissance. A chaque élection royale, la noblesse s'empressait d'allonger la liste des conditions imposées au malheureux candidat et dont l'exacte observation le mettait dans l'impossibilité de faire respecter son pouvoir, à plus forte raison de l'agrandir. Dans l'État rien n'était prévu pour garantir à l'autorité sa puissance et sa durée. Tout par contre devait concourir à la sauvegarde de la liberté, bien suprême, délices de la Nation. Faiblesse à l'intérieur, passivité à l'extérieur en furent la conséquence inéluctable. Asservie à la liberté, sans troupes régulières ni finances publiques, malgré une Nation courageuse et laborieuse, la Pologne, entourée de voisins dont l'organisation politique tournait le dos à la leur, s'acheminait à grands pas à sa perte. Certes, située sur une presqu'île paisible, à l'abri des entreprises ennemies, la Pologne eût pu attendre tranquillement qu'un revirement psychologique lui permît d'opérer les réformes nécessaires. Mais les futures puissances copartageantes veillaient sur cette « anarchie » polonaise et l'entretenaient soigneusement. Frédéric II ou Catherine de Russie, en protégeant la Diète contre le Roi, la « légalité » contre la Révolution nationale, savaient bien ce qu'ils faisaient. La réforme intérieure rendue impossible en raison précisément de la pression extérieure, l'État polonais disparut de la carte européenne, non sans un admirable sursaut qui mérite d'être analysé en quelques mots.

La Constitution du 3 mai, dont la Nation polonaise s'honore maintenant au point d'en avoir choisi la date pour le jour de sa Fête nationale, fut l'œuvre d'une véritable révolution. Contemporaine de la Révolution française et recevant d'elle une indéniable impulsion, cette Révolution polonaise en fut, quant à son objet principal et à ses origines, exactement l'opposé. La rupture d'équilibre dont elle sortit, fut produite non pas, comme en France, par un abus de puissance de l'autorité aux dépens de la liberté, mais par son contraire, par l'avilissement déplorable de l'autorité et de sa décadence définitive au profit d'une liberté excessive et démesurée. Origines différentes, aboutissement différent. Les Jacobins de Paris décapitèrent le roi, les Jacobins de Varsovie le réta-

blirent dans sa dignité et dans ses prérogatives, placèrent dans sa maison l'hérédité du trône et le dotèrent de moyens d'action financiers et militaires. Administré trop tard, le remède ne put agir, les puissances voisines étant trop intéressées à en prévenir l'effet inévitable, et parfaitement libres, en raison de la situation internationale, de partager la Pologne avant que la réforme de l'État lui eût donné les moyens de résister.

***

Cent vingt-trois années après, le maréchal Pilsudski sortant des geôles allemandes débarquait, le 11 novembre 1918, à Varsovie et prenait le pouvoir dans la Pologne restaurée. L'histoire de Pologne ouvrait un chapitre nouveau et, en même temps, le pays inaugurait une nouvelle expérience politique et constitutionnelle.

On a peine à se représenter l'état de la Pologne en novembre 1918. En fait d'organisation politique et administrative, c'était proprement le néant. Ni armée, ni administration, mais des tronçons de tout. Un pays dévasté par cinq années de guerre et d'occupation ennemie. Pas d'autre unité que morale. Un patriotisme ardent, mais sans beaucoup d'idées communes. Trois régions vivant séparément depuis plus d'un siècle et toutes les difficultés qui en découlent, lorsque vint brusquement le moment de les réunir. Et par-dessus tout, la guerre allumée de tous les côtés : guerre ouverte à l'est avec les Soviets, guerre larvée à l'ouest avec les Allemands, coups de fusil à Teschen et coups de canon à Lwow. Sur les quatre points de l'horizon le pays flambe. Deux révolutions sociales, l'une bolchéviste, triomphante à Moscou, l'autre spartakiste en gestation à Berlin. Quelle tentation, quel dangereux exemple pour la Pologne, démunie de tout organe de défense sociale et qui pour se défendre n'a que sa volonté de subsister, son élan vital!

Un chef, Pilsudski, mais sortant d'une prison où l'Allemagne le maintint isolé, sans contact direct avec le pays, depuis 1917. En un mot, nul pays qui eût un besoin plus urgent d'autorité que cette Pologne, jalousée et attaquée

au lendemain même de la guerre et que nous verrons, au même instant, commencer avec une assurance magnifique, mais qui nous donne aujourd'hui un frisson rétrospectif, sa dangereuse expérience du parlementarisme intégral.

Quelques semaines à peine après son retour de Magdebourg, le 11 février 1919, le maréchal Pilsudski convoqua la première Diète polonaise et déposa entre ses mains le pouvoir absolu que, d'un accord tacite, la nation lui avait confié. Il en reçut, par un vote unanime, la dignité de chef de l'État, fonction équivalant à la présidence de la République, mais limitée, diminuée par l'autorité de plus en plus envahissante de la Diète, qualifiée de Diète souveraine. Assemblée législative et constituante à la fois, la Diète souveraine réunit en son sein la totalité des pouvoirs politiques, laissant au chef de l'État la fonction purement nominale de désigner le président du Conseil et le commandement des Armées. Ne pouvant être dissoute que par une décision émanant d'elle-même, cette Diète régna et gouverna, sans concurrence et sans frein. C'est donc avec une bonne foi entière que le maréchal Pilsudski inaugura l'expérience du régime parlementaire en Pologne.

Bien que la Diète souveraine fût essentiellement une Assemblée constituante, elle ne laissa pas de légiférer et même de gouverner, c'est-à-dire d'intervenir dans le détail journalier de l'activité gouvernementale, par l'intermédiaire de ses commissions et l'ingérence continuelle des chefs des partis dans les fonctions administratives.

Elle ne marqua même pas un empressement spécial à entamer son travail principal : l'élaboration de la Charte constitutionnelle. Elle dut enfin s'y mettre et, le 17 mars 1921, le vote de la Constitution polonaise fut acquis.

Placée sous les auspices de la glorieuse Constitution du 3 mai, la Constitution offerte par la Diète souveraine à la nation ressuscitée, dura, en fait, jusqu'au 15 mai 1926, date de la rentrée du maréchal Pilsudski au pouvoir, en droit jusqu'au 22 juillet 1926, date des premiers amendements votés par les Assemblées législatives. Cette Constitution prévoyait deux chambres : la Diète et le Sénat, élues au suffrage universel direct à vingt et un ans pour la Diète, à trente ans pour

le Sénat, sans distinction de sexe. Elle établissait le régime parlementaire absolu, sans contrepoids d'aucune sorte. Le Sénat, un peu plus pondéré en raison de l'âge des élus, fixé à quarante ans au minimum, et qui eût pu faire fonction de frein, était placé dans une situation inférieure à celle de la Diète.

Ajoutons au suffrage universel, si hasardeux pour un État en pleine formation, la représentation proportionnelle, introduite déjà dans la loi électorale de la première Diète et que la nouvelle Constitution maintient intégralement.

La constitution du 17 mars 1921, conçue sur le modèle de la Constitution française de 1875, sans préjudice des emprunts, faits à d'autres chartes constitutionnelles, pour la représentation proportionnelle notamment, avec une aggravation sensible de toutes les tendances hostiles à l'exécutif, codifie l'impuissance de l'État. Tout y était prévu pour enchaîner le pouvoir et rien pour en rendre l'exercice aisé et souple. L'instabilité ministérielle en fut la conséquence nécessaire, inéluctable. En moins de sept ans la Pologne eut onze ministres des Affaires étrangères, quatorze présidents du Conseil pour ne parler que des principaux portefeuilles. Cette instabilité ministérielle était d'autant plus grave, qu'elle n'avait point pour contrepoids la stabilité administrative qui permet aux vieux pays parlementaires d'en supporter l'inconvénient sans trop de dommages. Au ministère des Affaires étrangères, par exemple, les chefs des principales directions changeaient sur un rythme à peine plus ralenti. La même période qui vit défiler onze ministres des Affaires étrangères, vit également sept directeurs politiques successifs.

L'administration se partagea en zones d'influences respectives, abandonnées à l'emprise des partis politiques qui désignaient les titulaires des différents postes, en proportion de leurs propres forces parlementaires. La représentation proportionnelle passa des Chambres dans les départements ministériels. On imagine les ravages qu'elle y exerça. L'administration, image fidèle du Parlement, n'était plus un instrument entre les mains du ministre responsable. C'était un champ clos où les partis politiques continuaient à livrer leurs batailles et une source de sinécures pour récompenser les militants.

Nous ne pouvons pas nous étendre sur ce sujet sans dépasser le cadre du présent travail. Force nous est cependant, pour l'intelligence de ce qui s'est passé en Pologne, en 1926, d'insister sur ce dépérissement constant de l'État et d'en éclairer la marche par une analyse des conditions politiques et parlementaires de la période comprise entre 1919 et 1926. Elle montrera que le système a été si bien agencé, que toute réforme pacifique, toute révision par les voies légales, ont été rendues radicalement impossibles.

***

Nous venons d'indiquer très sommairement la faiblesse de l'exécutif en Pologne dans les années qui ont suivi la renaissance politique du pays. Il suffit d'examiner la composition et le fonctionnement du Parlement polonais, pour se rendre compte que cette faiblesse a été, pour ainsi dire, voulue par la Constitution du 17 mai 1921, qu'elle a été soigneusement organisée et rendue irrémédiable.

La Diète polonaise comptait quatre cent quatre députés et le Sénat cent onze membres. Le nombre des partis ayant présenté des listes aux élections s'élevait à quatorze en 1919. Le parti le plus nombreux comptait quatre-vingt-dix députés, le moins nombreux en avait deux. Il n'est pas facile de donner une définition exacte des partis politiques polonais, de dégager leurs assises sociales et leur aspect doctrinal. La plupart de ces partis dataient d'avant la guerre, d'une époque où les programmes et la tactique, dictés par les nécessités parlementaires de Vienne, de Berlin et même de Pétersbourg, s'adaptaient malaisément aux cadres nouveaux d'un Parlement siégeant à Varsovie dans la libre capitale de la Pologne restaurée.

Essayons, cependant, d'en donner au moins une idée approximative. Pour nous servir en partie des termes consacrés par l'usage, disons que le Parlement polonais se partageait en trois blocs : la droite, la gauche et les minorités nationales. Le centre n'a jamais réellement existé. Regardons de plus près ce qui se cache sous ces termes nécessairement très vagues. La droite comprenait un groupe conservateur, d'une impor-

tance constamment décroissante, le groupe de la démocratie nationale, formation politique très importante, enfin la démocratie chrétienne. Viennent ensuite les groupes paysans dont certains sont difficiles à classer, allant du groupe Witos, placé au flanc gauche des groupes conservateurs, mais se déplaçant facilement dans les deux sens, jusqu'au groupe des populistes radicaux d'une démagogie extrémiste et bolchévisante. Et pour finir, les socialistes, affiliés à la seconde internationale et les communistes. Le bloc des minorités nationales était composé des groupes ukrainiens, blanc-ruthènes, Allemands et de certains juifs, réclamant le statut d'une nationalité particulière. Ce groupe juif n'avait rien de commun avec les Polonais d'origine ou de confession israélite dont l'activité politique se poursuivait dans les cadres traditionnels des partis polonais.

Étant donné cette topographie politique, la formation d'une majorité gouvernementale stable s'avéra impossible. Les blocs de droite et de gauche s'équilibraient et se neutralisaient mutuellement. L'appoint des minorités nationales eût condamné tout gouvernement issu d'une telle combinaison à pratiquer une politique incompatible avec les grands intérêts de la nation. Comment gouverner la Pologne avec les députés allemands, recevant leurs instructions de la Wilhelmstrasse ou certains députés ukrainiens dont l'inspiration trouvait son origine dans les ordres du Komintern? Et telle était la composition inévitable du Parlement polonais, issu du suffrage universel et proportionnel, que tout gouvernement, qu'il fût de droite ou de gauche, était prisonnier du groupe d'appoint et condamné à traîner une existence misérable et aléatoire. Ce groupe d'appoint, généralement celui de Witos, ne représentait ni un intérêt social bien défini, ni une doctrine politique précise. Il passait aisément d'une politique de conservation sociale à la démagogie la plus farouche, sans autre boussole dans ses voyages autour de l'hémicycle parlementaire que l'intérêt immédiat de ses électeurs ou de ses élus. En réalité le gouvernement était en état de crise permanente du fait de l'impossibilité matérielle de contenter tous les jours chacun des petits groupes composant sa majorité.

« Comment allez-vous? » demandions-nous un jour au feu comte Skrzynski, président du Conseil du dernier gouvernement parlementaire en Pologne.

— Je vais comme quelqu'un, — nous répondit cet homme remarquable, prématurément disparu, — qui est tous les jours démissionnaire. Tous les matins je suis obligé de courir après l'une ou l'autre partie de ma majorité dont la dispersion est l'état naturel.

En effet, dans cette organisation, contenter un groupe, c'est toujours en mécontenter un autre qui, à son tour, demande des satisfactions et des compensations. Le jeune État polonais n'était pas assez riche pour racheter ainsi tous les jours son existence.

***

Le 12 mai 1926 la situation politique en Pologne, tendue à l'extrême, trouva son dénouement dans la rentrée du maréchal Pilsudski sur la scène.

Le créateur de la Pologne moderne, le chef d'État qui tint dans ses mains, en novembre 1918, la totalité du pouvoir, s'était retiré en 1922, après les élections, par une de ces décisions brusques et imprévues qui lui sont coutumières. Il en donna lui-même les raisons dans son discours du 3 juillet 1923, discours amer, d'un goût si âcre, que l'on éprouve en le lisant aujourd'hui encore, malgré le recul du temps, un sentiment tragique. Le maréchal commence par décrire son retour de Magdebourg. Un homme, vêtu de l'uniforme gris des Légionnaires, débarque à Varsovie, sortant d'une prison allemande. Et voici qu'en quelques jours cet homme, sans efforts, sans violences, sans marchandages, reçoit le pouvoir suprême, devient dictateur. Il gouverne, il légifère, il commande. Normalement cette installation d'une dictature est l'effet, soit d'un acte de violence, soit d'une élection, lorsque les hommes, affolés par une situation difficile, confient leur destin à un seul individu. Ici rien de pareil, ni élection, ni violence.

Et pourtant celui qui exerça cette dictature de bonne volonté, qui couvrit les armes polonaises d'un éclat incomparable, abandonna de son propre mouvement la dignité

suprême en 1922 et quelques mois après — dernier et cruel sacrifice — il quitta l'armée, œuvre maîtresse de sa vie. Pourquoi? Le même discours répond à cette question, en traçant avec une sombre éloquence l'histoire de ce qu'on pourrait appeler le martyre d'un chef. Pour l'expliquer il faudrait toute une étude. Qu'il nous suffise d'indiquer que si la Constitution du 17 mars a été faite contre l'exécutif en général, elle a été dirigée contre Pilsudski en particulier. Le champ était libre, car le maréchal le voulût-il, qu'il eût été dans l'impossibilité d'exercer une influence décisive sur la rédaction de la Constitution. On était en pleine guerre avec la Russie soviétique. Commander les armées, en défendant le sol natal et lutter contre une Assemblée ivre de sa puissance, en livrant bataille sur chaque article de la Constitution, c'étaient là des occupations incompatibles. Tant que dura la guerre, le maréchal sacrifia tout à la conduite des opérations. Ce n'était pas seulement une impossibilité matérielle que d'assumer les deux charges à la fois. Il y eut aussi des raisons d'ordre moral. Pour maintenir l'unité du pays en face de l'ennemi, il fallut éviter tout sujet de discorde, toute lutte avec l'Assemblée constituante. Les adversaires du maréchal en profitèrent largement et, ne pouvant l'éliminer de la scène nationale, ils lui taillèrent une Constitution où il devait se sentir spécialement à l'étroit. En prenant soin d'enlever au chef d'État la disposition des forces armées les auteurs de la Constitution le visaient en premier lieu. Précaution d'ailleurs décisive pour l'empêcher d'accepter une seconde fois la présidence de la République. En effet, la Constitution votée, le maréchal refusa toute candidature à un poste qui avait cessé d'être d'action pour devenir une dignité purement représentative.

Dans ce pays en pleine formation, entouré d'ennemis redoutables et ayant besoin plus que tout autre d'une autorité ferme, continue et respectée, la Constitution du 17 mars établit, par haine du gouvernement personnel de Pilsudski, la *dictature* anonyme d'une assemblée, ou mieux encore des comités directeurs des partis politiques qui dans l'huis clos de leurs salles de réunion, décidaient de la vie ou de la mort des gouvernements. La chute d'un cabinet polonais en

séance publique, après un grand débat, était tout à fait exceptionnelle. La règle, c'était l'exécution dans les réunions secrètes des groupes, à la suite d'un de ces mouvements de bascule dont les groupes paysans avaient la spécialité. On apprenait un beau matin que tel ou tel groupe ayant abandonné la majorité, le gouvernement était démissionnaire, sans qu'il eût pu lutter dans la pleine lumière de la séance publique — c'était inutile, les députés votant solidairement sur les ordres des comités — et sans que l'opinion du pays eût l'occasion d'exercer un contrôle quelconque. Les commandes de l'État se trouvaient entre les mains de gens qui, étant divisés, étaient incapables de les actionner pour le bien du pays. Ils étaient par contre assez forts, grâce à la Constitution qu'ils s'étaient donnée, pour empêcher tout gouvernement de subsister et d'agir. Ce n'est qu'à la lumière de cette constatation que l'on comprend les plaintes amères du maréchal sur la condition misérable de l'homme de gouvernement en Pologne.

Dans une interview donnée à la presse en 1926, le maréchal Pilsudski a déclaré :

« L'essence de la force, c'est la décision prise dans un délai convenable à l'effet de l'action. Je ne puis pas m'imaginer la force autrement. Et je suis d'accord que, d'après les principes démocratiques, le gouvernement doit être responsable pour sa décision. Mais qu'il ait la possibilité de prendre une décision, qu'il ait de quoi être responsable. »

Après trois années de retraite au cours desquelles il n'avait pas ménagé ses avertissements à ses compatriotes, le maréchal Pilsudski rentra dans la capitale à la tête de ses troupes. « Je l'ai fait — a-t-il déclaré dans une interview le 25 octobre — parce qu'à mon avis, la Pologne se trouvait sur le bord même d'un abîme qu'elle ne pouvait éviter et que, pour ma part, je voyais distinctement. »

Les événements qui se sont déroulés dans les journées des 10, 11 et 12 mai 1926 inaugurent une période nouvelle qui dure jusqu'aujourd'hui. Un régime nouveau d'une originalité incontestable, a été créé. Nous allons l'examiner attentivement.

***

Le combat à peine fini, la dictature que l'on voyait poindre à l'horizon se fondit dans l'ancienne légalité. Les encouragements n'avaient pas cependant manqué au maréchal, venant surtout des milieux de gauche, de tirer de sa victoire le maximum d'effet, en abolissant sans délai les anciennes institutions et en octroyant une Constitution nouvelle. N'ayant pas désiré le conflit armé, l'ayant au contraire ajourné jusqu'au dernier instant, le maréchal renoua sans attendre le fil rompu de la légalité constitutionnelle. Mise en mouvement, la procédure déroula tous ses effets. L'ancien président de la République avait résigné son mandat. Conformément à l'article 40 de la Constitution, le président de la Diète, M. Rataj lui fut temporairement substitué. Par décret de ce président intérimaire, l'Assemblée nationale se réunit et à la majorité des suffrages offrit la présidence de la République au maréchal Pilsudski. Le maréchal l'ayant refusée, une nouvelle élection eut lieu, portant à la magistrature suprême la personne respectée du professeur Ignace Moscicki qui, au mois de mai 1933, commença son second septennat. Ainsi, par la décision du vainqueur, l'ordre juridique existant fut intégralement maintenu et l'apparence même de toute organisation dictatoriale fut soigneusement écartée. Un gouvernement fut formé, présidé par un député populiste, le professeur Bartel, et composé de techniciens modérés. Le maréchal s'y était réservé le ministère de la Guerre. Les chambres anciennes continuèrent à siéger et parmi les députés, les membres de l'ancien gouvernement reprirent paisiblement leurs fauteuils.

Tout semblait demeurer en place. En réalité tout était changé. Nous allons voir comment. Si l'on veut reconnaître les traits originaux de cette révolution polonaise de mai 1926, il faut, tout d'abord, la comparer aux autres révolutions qui dans divers pays d'Europe, substituèrent des régimes d'autorité au régime parlementaire.

Le scénario des révolutions antiparlementaires depuis la guerre paraît être fixé irrévocablement. Aussitôt la bataille gagnée, le vainqueur supprime les institutions existantes,

y substitue un ordre nouveau, fondé sur le régime du parti unique. Avec le parlement disparaissent les libertés constitutionnelles. La presse passe sous une forme ou sous une autre entre les mains du gouvernement. Désormais point d'autres journaux que les officiels, nulle vérité hormis celle en honneur dans l'état-major du vainqueur. C'est cela la dictature. Elle est la même à Moscou qu'à Berlin, en dépit de différences secondaires. Par le parti unique, ce régime prend une assurance sur l'avenir. En s'emparant de la jeunesse, en coulant les nouvelles générations dans le même moule, en éliminant toute autre influence éducative que la sienne, le régime dictatorial espère se garantir contre un retour du passé et consolider définitivement les fondations du nouvel État. Entre le passé et l'avenir se glisse une cloison étanche. Tout le mal est d'hier, tout le bien est de demain. Aucun respect pour la tradition, pour le fait ancien. On en efface jusqu'aux moindres vestiges. Il n'est pas dû au hasard l'usage de bouleverser parfois jusqu'au calendrier.

En Pologne tout se passa différemment. C'est peut-être la raison pour laquelle son évolution politique paraît si obscure aux observateurs étrangers. Elle se classe malaisément, échappe aux formules connues. Le vainqueur refuse la magistrature suprême, décline même la présidence du Conseil, se contente d'un seul ministère, celui de la guerre. Le gouvernement, en violation d'un usage déjà traditionnel, se compose, non pas des lieutenants du vainqueur qui, avec lui, ont combattu et vaincu. Non, le premier président du Conseil en Pologne après la révolution du 12 mai, est un député, un professeur, appartenant à un parti paysan du centre gauche, jouissant certes de la confiance du maréchal, mais sans avoir jamais été de ses intimes ni associé depuis longtemps à son activité. Comme ministre des Affaires étrangères, il prend un diplomate universellement estimé, un professionnel qui a gravi tous les échelons de la carrière, M. Zaleski, qui reste sept ans au pouvoir et se démit de ses fonctions de son propre gré. Lui non plus n'est pas un révolutionnaire. Aux finances, nous voyons également un technicien, M. Czechowicz, sans passé politique. Au commerce, M. Kwiatkowski, un ingénieur de grand talent qui a

illustré son nom par la création du port de Gdynia, orgueil de la Pologne nouvelle, passionnément maritime. Inutile de poursuivre cette énumération qui pourrait être longue. Ce sont les hommes politiques, les techniciens, les universitaires qui gouvernent. A côté d'eux la Chambre ancienne, composée en majeure partie de politiciens hostiles à Pilsudski, poursuit sa carrière hasardeuse, reprenant, le premier moment de frayeur passé, son travail de sape contre le gouvernement et le régime.

Qu'est-ce à dire? Que signifie cette situation étrange? A cette question une seule réponse s'impose, paradoxale à première vue et pourtant rigoureusement exacte. *Le maréchal Pilsudski est en Pologne le grand adversaire de la dictature.* « C'est un mauvais régime, avait-il coutume de dire, qui flatte la paresse humaine, en chargeant un homme de toutes les responsabilités et en en déchargeant tous les autres citoyens. » Aussi invraisemblable que cette affirmation puisse paraître aux observateurs distraits des choses polonaises, elle est confirmée et prouvée pour l'observation attentive et raisonnée des actes politiques du maréchal, de sa manière de travailler, de sa façon de faire depuis sa rentrée au pouvoir en mai 1926.

Le maréchal est un chef, mais c'est aussi un éducateur. Chez lui le psychologique prime le juridique. Il ne croit pas que les facultés politiques d'un peuple soient uniquement une affaire de textes. Il croit peu aux constructions purement théoriques. Aussi au lieu d'imposer, dès son arrivée, dans la toute-puissance de son pouvoir personnel, une Constitution nouvelle, œuvre théorique, il laisse tout en état, sauf quelques réformes urgentes : droit de dissolution, décrets-lois en certaines matières, faisant en un mot confiance à la vie, tout en la surveillant de près. Car pour aller au fond des choses, le maréchal n'attache de véritable importance qu'à l'évolution, au progrès psychologique. Certes, la Constitution du 17 mars 1921 était détestable, mais on n'en réparera pas les ravages en octroyant à la nation par voie d'autorité, une constitution nouvelle, imitée de l'étranger, ou sortie toute faite du cerveau d'un théoricien. Il faut éduquer l'opinion, la guérir de ses vices, la former, l'habituer à réagir autre-

ment que jadis devant des phénomènes du même ordre. De quoi le régime parlementaire est-il mort en Pologne? De la faiblesse et de l'avilissement de l'exécutif, disions-nous plus haut. Il faut donc rendre au pouvoir sa dignité éminente, accoutumer la nation à considérer l'exécutif, non pas seulement comme une émanation pure et simple de l'assemblée élective, mais comme un élément indépendant à certains égards, participant de la souveraineté nationale, ayant ses fonctions à remplir, en pleine liberté et sous sa propre responsabilité. D'où l'accent mis par Pilsudski sur l'éminente dignité du Président de la République, représentant véritable de la souveraineté nationale, appelé seul à gouverner par l'entremise d'un gouvernement nommé par lui et par lui révocable. Le Parlement est une assemblée législative. Sa fonction est de légiférer, de contrôler, mais non de gouverner. Pilsudski n'a jamais été hostile au Parlement, à condition que celui-ci se cantonnât dans son rôle législatif. Mais il refusait au Parlement le droit moral de renverser à chaque instant le gouvernement au gré de son humeur ou des intérêts des députés. Aussi, dès 1926, déclencha-t-il cette lutte pour le relèvement de l'exécutif. La Chambre ancienne, reprenant courage, renversait-elle le gouvernement, celui-ci s'inclinait, mais considérant que la formation du cabinet est fonction présidentielle, l'ancienne équipe, sans changement aucun, était renommée et se présentait de nouveau devant les Chambres. Le public, surpris, murmurait. Pourquoi ce jeu de cache-cache? Le maréchal n'a-t-il pas le pouvoir réel et l'appui de l'opinion publique? Pourquoi perd-il son temps avec ce Parlement passablement discrédité? Qu'il renvoie donc les députés et prenne les mesures nécessaires par décret. Tel était l'état véritable de l'opinion publique dans les premières années qui avaient suivi l'installation du régime en 1926. Certes, à cette époque le maréchal, en supprimant le Parlement, n'eût recueilli que des applaudissements. Et cependant, il n'en fit rien, au risque de compliquer sa tâche. On peut, de nos jours, supprimer un Parlement. Mais le garder et l'habituer à se limiter, à faire son travail législatif, sans vouloir à chaque instant s'immiscer dans celui du gouvernement, à plus forte raison de le ren-

verser constamment, c'est une tâche autrement ardue. Les habitudes, bonnes ou mauvaises, se prennent facilement. En Pologne, il n'a fallu que quelques années pour habituer le Parlement à ne pas se gêner à l'égard de l'exécutif, et ce qui est plus grave, à accoutumer l'opinion à cette usurpation et à cet envahissement. La tactique du maréchal dans les premières années du régime tendait à déraciner ces habitudes et à remettre en honneur l'indépendance de l'exécutif.

De cette tendance éducative on discerne d'ailleurs bien d'autres manifestations, dès qu'on regarde les choses de plus près, toutes visant à rehausser la dignité du gouvernement. Citons l'incident de l'ouverture d'une session parlementaire, à l'occasion de laquelle les députés étaient invités à se rendre au Château royal de Varsovie, pour y entendre la lecture du message présidentiel. Cette visite au président en sa belle demeure historique, parut aux députés le comble de l'outrage, la chicane la plus pénible et la plus monstrueuse que le dictateur eût imaginée pour leur mortification. Et les plaintes d'éclater sur la « tyrannie » de Pilsudski... Ce petit fait est significatif. Il manifeste le désir d'éduquer le pays, de bien lui inculquer l'opinion que le Parlement, malgré son importance, n'est pas tout dans l'État, qu'au-dessus de lui il y a la personne suprême du président, lui aussi élu du pays, en qui se concentrent la majesté et la force de la République. Ce déplacement de dignité marque fort bien le changement réel du régime politique. Car la Pologne, sans renier la démocratie proprement dite, a, en fait, cessé d'être une démocratie parlementaire.

Plus on scrute l'histoire de ces dernières années en Pologne, plus on se rend compte du côté expérimental de la méthode gouvernementale de Pilsudski. Il donne l'impulsion et puis laisse faire la vie. Il sait qu'un homme ne peut suffire à tout. Sa mission pour être décisive et durable, n'est pas de faire tout lui-même. C'est impossible. Sa vraie tâche, c'est d'habituer les gens à se gouverner eux-mêmes, d'aider la vie à trouver sa voie. A la lumière de ces principes, la manière d'agir de Pilsudski s'éclaire et s'explique. Il a toujours refusé de s'occuper de l'ensemble des affaires de l'État. Il choisit son travail, selon l'importance et l'urgence de la

tâche à accomplir. La défense nationale d'abord, objet constant de sa sollicitude et de son activité personnelles. Il n'intervient dans les autres domaines que dans les circonstances spéciales, où les destinées de l'État sont en jeu. Ici aussi, sa méthode éducative apparaît nettement. Ayant choisi ses collaborateurs, il les laisse faire, les encourage à agir en toute indépendance et en toute liberté. Il n'aime pas donner des instructions, estimant que les hommes de gouvernement, comme les hommes de guerre, ne se forment que dans l'action autonome, dans l'initiative libre, dans la pratique des responsabilités. C'est ce qu'il appelle « jeter les hommes à l'eau ». Il essaie les hommes, les forme et lorsqu'il les trouve bons à l'usage, il les garde longtemps. Ainsi le maréchal a gouverné pendant près de huit ans, sans s'enchaîner à aucune formule, à aucune doctrine, usant tour à tour de la liberté et de la contrainte — de cette dernière très rarement et contre son gré — laissant à la pratique le soin de dégager la théorie.

On se rend compte maintenant pourquoi la position de Pilsudski dans l'État est malaisée à déterminer avec précision. Simple ministre de la guerre, sa personnalité détermine toute l'activité de l'État. Et pourtant il serait inexact de le désigner sous le nom de dictateur. Il en a virtuellement la puissance, il refuse d'en jouer le rôle. Confiant dans la vertu de la liberté, il laisse faire, encourage l'initiative, mais il demeure le frein. En somme, il est la sentinelle qui veille sur l'État polonais. Il crie : casse-cou! quand les choses lui paraissent aller mal. Il donne des avertissements en termes d'autant plus violents, qu'il a moins envie d'intervenir. Il n'intervient qu'en cas de danger pressant, lorsqu'il entrevoit, comme il le dit lui-même, l'abîme. Alors la sentinelle, l'éducateur s'effacent et le chef apparaît.

Avant de terminer, on nous permettra d'insister encore sur un point particulier, par lequel le régime polonais se distingue des grandes dictatures contemporaines. Il s'agit du parti unique. Commençons par une affirmation : il n'existe pas de parti pilsudskiste en Pologne : nous entendons dire qu'il n'existe point d'organisation hiérarchisée sur le modèle fasciste, assujettie à une doctrine uniforme embrassant l'ensemble de la vie sociale et politique. Quand on examine les

trois variétés principales de l'autoritarisme contemporain : le fascisme, l'hitlérisme et le bolchévisme, on s'aperçoit qu'ils présentent un trait commun. Ces trois régimes possèdent une organisation unique et une doctrine exclusive. Point de place pour une vérité dissidente. Après le désordre parlementaire, un délire d'unité s'est emparé des hommes.

La Pologne se meut sur un plan différent. Le maréchal a combattu les partis politiques polonais avec une vigueur extrême, mais il les a combattus en tant que *cliques* visant à usurper le gouvernement, à substituer à l'activité responsable des organes gouvernementaux les décisions irresponsables des comités plus ou moins occultes.

Cette distinction importante se discerne nettement à l'examen de l'organisation politique créée au Parlement après l'arrivée du maréchal au pouvoir. Ce qu'on appelle improprement le parti pilsudskiste, c'est l'organisation dénommée : « Le Bloc sans parti de collaboration avec le Gouvernement. » Cette dénomination, obscure pour un Français, désigne une sorte de coalition de groupes unis par quelques idées essentielles et séparés par beaucoup d'autres. Le Bloc comprend les représentants de toutes les nuances de la pensée politique, depuis l'extrême droite conservatrice jusqu'aux socialistes et il s'est formé par une agglomération au noyau central de tous les sécessionistes, de tous les « néo » venant des autres partis. Ce qui unit ces hommes dissemblables par leur origine et leurs idées, leur situation et leur fortune, c'est l'idée de la prééminence des intérêts de l'État sur ceux des particuliers et des classes, et la conviction que le maréchal Pilsudski, chef de la Nation, représente une idéologie et une direction indispensables au bien du pays, qu'il est le pilote sûr dont la Pologne a besoin pour traverser dans l'ordre et la sécurité les temps orageux que nous vivons. Réduit à sa plus simple expression le « Bloc de collaboration avec le Gouvernement » est donc une sorte d'Union nationale permanente, acceptant, en cas de divergence de vues, la décision d'un arbitre. Le Bloc n'impose point à ses adhérents un programme uniforme sur toutes les questions sociales, économiques ou politiques. Les diverses nuances de la pensée politique s'y confrontent en toute liberté. Des débats parfois vifs au sein du Bloc se dégage

une opinion moyenne, une ligne générale, conforme, autant que le permet l'incertitude de la pensée humaine, aux intérêts permanents de l'État. Liberté de discussion, unité d'action, c'est ainsi peut-être que l'on pourrait le mieux la définir.

Autant le système du parti unique est en principe incompatible avec la liberté (en U. R. S. S., déclara un jour un communiste en vue, il ne peut y avoir que deux partis, un au pouvoir et l'autre en prison), autant l'organisation polonaise qui vient d'être esquissée la présuppose et la postule. Étant admise et souhaitée, la diversité politique doit avoir ses moyens d'expression, sa tribune, sa presse, aussi bien à l'intérieur du « Bloc de collaboration avec le Gouvernement » qu'en dehors de ses limites. Aussi les journaux polonais, acquis au régime et dociles à ses directives essentielles, ne présentent point cette uniformité, cette grisaille auxquelles nous a accoutumé la presse dans les pays de dictature. La distance est grande entre le journal d'un homme comme M. Mackiewicz, député conservateur et monarchiste, et les publications dirigées par les socialistes appartenant au Bloc, MM. Moraczewski, Jaworowski et les autres. Cette liberté de presse ne s'arrête pas aux frontières du Bloc gouvernemental. Elle existe au même titre pour l'opposition. La « Gazeta Warszawska », organe des nationaux démocrates, le « Robotnik », organe des Socialistes, les deux piliers de l'opposition, continuent à mener campagne contre le Régime, ses institutions et ses hommes, avec vigueur et continuité.

Dans ce domaine, comme dans les autres, on discerne donc la même méthode éducative et le même désir de corriger les abus, en sauvegardant les libertés légitimes et nécessaires.

De ce qui précède il nous semble que l'on peut dégager la conclusion suivante :

La Pologne demeure une démocratie, libérale dans la vraie acceptation du terme, c'est-à-dire respectant et protégeant les libertés essentielles. Mais c'est une démocratie soumise à l'arbitrage d'un chef et d'un éducateur, le maréchal Pilsudski, qui au lieu d'imposer toutes ses solutions, aide la Nation à trouver les siennes.

Rien n'est plus facile que de rédiger un programme et même de le faire accepter, quand on a force et autorité. Mais,

c'est une œuvre vaine dans la perspective du temps. Le vrai problème est d'ordre psychologique, c'est d'amener la démocratie à faire elle-même le difficile apprentissage de l'ordre dans la liberté.

La Diète de Varsovie vient de voter le projet de Constitution, soumis par le « Bloc de collaboration » avec le Gouvernement. Le Sénat en délibérera prochainement. En renforçant considérablement l'autorité du Président, en instituant une Chambre Haute, nommée pour un tiers par le chef de l'État et élue pour les deux tiers par un corps électoral restreint, formant un contrepoids à la Chambre des Députés, issue du suffrage universel, cette Constitution traduit en termes juridiques l'expérience des huit dernières années, que nous avons essayé de décrire. Compromis raisonnable entre l'Autorité et la Liberté, cette nouvelle charte constitutionnelle assure à la Pologne un gouvernement stable et vigoureux.

★ ★ ★

LES
DESTINÉES SENTIMENTALES[1]

LA FEMME DE JEAN BARNERY

Depuis quatre ans, chaque semaine, madame Blachère rendait visite à Nathalie. Vers quatre heures elle sonnait au portail pour annoncer son arrivée, refermait son parapluie ou son ombrelle noire, poussait l'étroite grille et suivait l'allée le long des chênes qui séparent le jardin de la route. La maison, construite jadis par David Barnery, appartenait depuis quarante ans à la famille Larmandie, qui l'avait louée à un colonel, puis à Nathalie. De l'extérieur, avec ses murs couverts de vigne vierge, elle avait l'aspect riant d'un cottage anglais; mais dès le vestibule, un air d'abandon, de désordre, comme une révolte des choses, serraient le cœur.

La compassion de madame Blachère pour Nathalie se mêla d'abord de curiosité pour un ménage dévasté qui n'avait plus de secret; elle voulait aussi offrir à une victime les consolations de sa foi, au moins lui apporter quelques distractions.

Mais rien ne pouvait intéresser Nathalie, ni la détourner d'elle-même. Depuis quatre ans, madame Blachère la retrouvait avec une douleur égale, le visage rigide, le regard un peu trouble et sévère, sans s'expliquer une souffrance si aiguë, imperméable à la vie, et qui échappait aux effets de l'accoutumance, ni les lois de ce corps un peu desséché, d'aspect

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1933, 1er, 15 janvier et 1er février 1934.

frêle et qui supportait sans défaillir une telle intensité de vibration.

D'abord, madame Blachère avait cru à un grand amour désolé, mais elle n'accordait pas ces peines du cœur, d'ordinaire si pudiques, avec tant de véhémences et une continuelle préoccupation de soi. Madame Blachère se reprochait comme un péché son esprit critique, qu'elle tâchait de détourner, comme on baisse les yeux; mais en s'approchant des gens avec bonté, elle ne pouvait se retenir de les voir et de plaindre leurs défauts plus que leurs souffrances. Elle pensa que le désespoir de Nathalie répondait plutôt à une haine fort naturelle pour Jean. Mais les sentiments de Nathalie, touchant son mari, semblaient vagues. Sur ce point, seulement, ses propos changeaient. Enfin, madame Blachère admit l'histoire d'un funeste Pommerel qui aurait causé tous les malheurs. Dans ce récit invariable, ressassé chaque semaine avec un accent bouleversant, elle soupçonna la transposition inavouée d'un sentiment qui lui échappait.

Elle écoutait Nathalie d'un air attentif, compatissant, et un peu prostré. Très vite, elle éprouvait une grande fatigue, qui venait de sa retenue, de la prudence de ses rares paroles, de la fièvre de Nathalie et d'une atmosphère desséchée, comme inhumaine, sans véritable contact entre les êtres. Elle s'efforçait de prolonger sa visite, redoutant de laisser seule une femme qui avait tant de vitalité dans la souffrance. Heureusement, Célestine apportait le thé; une place demeurait pour les objets usuels, les gestes ordinaires. Parfois, suivant la bonne, Aline entrait dans le salon, étrange apparition de vie saine. Elle était grande déjà, mais encore toute potelée, et des bras ronds sortaient de sa robe. Apercevant madame Blachère, l'enfant jetait tout de suite les yeux vers sa mère, comme pour juger de son état, l'observant d'un regard calme et plein de raison; mais quand elle prenait un biscuit et souriait, c'était un bébé. On la sentait étrangère au milieu oppressant; elle évoluait avec ses forces indépendantes, mystérieusement préservée dans ce monde bizarre des grandes personnes, qu'elle savait incorrigibles.

Depuis la mort de son mari, madame Blachère vivait seule, mais pour elle, il n'y avait que Nathalie qui fût vrai-

ment isolée, sans issue sur le dehors, enfermée en soi, étouffée par ce bouillonnement monotone de sa propre personne; quand elle la quittait, c'était toujours avec le remords de partir trop tôt.

Mais Nathalie ne supportait pas longtemps la compagnie des gens les plus dévoués, qui écoutent si mal, qui ne comprennent rien et vous rabaissent toujours. Elle souhaitait d'être seule pour terminer une lettre. Elle avait toujours un mot à écrire pour prévenir une erreur ou expliquer son incessante douleur; un appel à lancer à un inconnu pour l'intéresser à son sort, qui lui semblait à la fois atroce et admirable. Elle souffrait surtout de l'ignominie des humains, incarnée dans la personne de Pommerel. Mais, bannie, solitaire, irréprochable, elle se considérait à jamais comme la femme de Jean Barnery. Les ruses de Pommerel, la faiblesse du mari, la complicité des méchants, échouaient devant ce fait éternel, cette alliance indestructible, dont elle était la sainte gardienne. Jean lui apparaissait sous une forme indécise, symbole de l'époux très répréhensible, un peu chétif, et dont elle sauvait l'âme en maintenant contre les aveugles la pure notion des liens sacrés. Ce sentiment l'eût consolée si seulement elle avait pu persuader les autres de ses souffrances et de sa noblesse.

Mais seul, M. de Larmandie, qui l'admirait, semblait vraiment la comprendre. Il avait aimé dans son enfance; plus tard, la timidité, la bonne éducation et un idéal trop délicat, l'éloignèrent des femmes. Mais la curiosité du cœur humain, la nostalgie des passions qu'il avait fuies et le goût d'en disserter, une sorte de philosophie rêveuse, faite de l'horreur et de la fascination du monde, l'inclinaient sur les affligés, surtout les femmes déçues, un peu excitées, dont le chagrin brûlant est plein d'aveux.

Il rendait visite à Nathalie deux ou trois fois dans l'année, mais restait longtemps; elle racontait sa jeunesse éblouissante, l'amour de Jean, leur bonheur à Barbazac. Elle parlait à M. de Larmandie d'une voix inconsciemment apprêtée, et pourtant, retrouvait alors comme sa vraie nature, des gestes plus libres, un bon cœur, et même de l'esprit; elle disait des choses fines, profondes, émouvantes, et qui semblaient si

justes. En partant, M. de Larmandie lui baisait la main, comme prosterné, avec ses longues moustaches grises, devant l'image des plus beaux sentiments.

Nathalie ne se rappelait que ses succès de jeune fille, le temps de sa domination, le regard émerveillé que Jean fixait sur elle à Beaubatou. Il l'aimait encore, elle n'en doutait pas. Elle aussi aimait un homme dont l'image était fixée dans son cerveau, obsédante, presque intolérable. Ils seraient heureux sans la malfaisance des hommes. Lorsque cette idée lui vient, pendant qu'elle écrit une lettre, elle s'arrête, étouffée; elle ne peut plus écrire. Elle a besoin de parler, de s'expliquer devant un être vivant. Elle pourrait délivrer son esprit, retrouver le calme, si seulement une fois, elle parlait. Tout son mal vient du silence. Le premier venu lui apporterait un soulagement en l'écoutant. Mais on a peur d'entendre la vérité; on l'interrompt avant qu'elle parle; il n'y a jamais personne dans cette maison.

Elle se lève, marche à travers les pièces, ferme violemment les portes en chantant des cantiques, déchire sa lettre, déplace des objets. C'est l'heure où Célestine couche la petite Aline. Sa fille lui est indifférente, trop jeune encore pour comprendre. Plus tard, elle l'instruira. Elle ne craint pas de l'inquiéter par cette rumeur. L'enfant ne saura jamais assez tôt qu'elle habite une maison infernale par la faute des hommes.

Sans prendre garde à ces chants, à ces portes qui battent, à ce piétinement exaspéré à travers le couloir, Célestine brosse doucement les cheveux d'Aline, range les petits vêtements sur une chaise, passe une éponge sur la figure de l'enfant, qui tend l'autre joue avec une grimace, l'air absent, comme étranger à cette toilette; puis sa tête disparaît sous une longue chemise de nuit, dont on cherche toujours les manches en riant.

Renvoyée de plusieurs places à cause de ses bizarreries et de ses emportements, Célestine était attachée à Nathalie par une inconsciente affinité morbide. Dans la maison, Célestine représentait l'ordre, la bonne tenue, le calme. Ses bandeaux lisses sous un bonnet de tulle, en tablier blanc, avec un air digne, elle veillait sur Aline et sermonnait sa maîtresse dont elle subissait tranquillement les violences,

confidente de tragédie, ennoblie par tant de familiarité.

C'est dans le moment où Nathalie a le plus besoin de parler que Célestine s'attarde dans les chambres. Cette fille passive l'exaspère. L'humanité est sourde, quand elle n'est pas cruelle. Alors, l'orage amoncelé depuis des heures, s'abat sur Célestine, qui se réfugie dans la cuisine, pleurant, rajustant ses bandeaux et son tablier; et Nathalie s'enferme à clef dans sa chambre, serrant un flacon d'éther contre ses narines.

Il faut dormir pour reprendre des forces et atteindre le moment où la bonne cause triomphera devant le monde. Elle s'éveillait très tard, et tout de suite réclamait le courrier. Quand on lui remit, un matin, une lettre de M. Pommerel qui annonçait sa visite pour l'après-midi, elle ne fut pas surprise. Le jour attendu était arrivé.

***

M. Pommerel descendit de voiture, poussa la petite grille sans sonner, et avança à pas lents dans l'allée. Les arbres autour de la pelouse avaient grandi depuis le temps de sa jeunesse, mais la maison était pareille sous la vigne vierge. Sur les murs du vestibule subsistait l'étoffe rouge, comme une marque indélébile du passage des Barnery.

Il traversa des pièces froides aux volets clos. Il ne reconnut pas la tapisserie du salon, ni les meubles, ni les objets disposés bizarrement, comme refoulés par une rafale. On n'osait pas s'asseoir. Seule, la cheminée de marbre était restée semblable avec ses tons brillants, et il s'avança pour toucher ce vestige intact, quand Nathalie entra.

Cette femme en noir, très droite, avec des gestes un peu compassés, et qui le regardait sans sourire, le visage frais, mais comme pétrifié, rappelait Nathalie ainsi qu'un masque de cire qui effraie par sa ressemblance.

Elle se tut, interdite devant ce Pommerel vivant, en gilet blanc, sa mèche en désordre et ses favoris bien taillés, sans rapport avec le personnage imaginaire qu'elle poursuivait de ses malédictions; sa gêne inconsciente se traduisit par un air de douceur et une réserve inaccoutumée.

M. Pommerel détourna les yeux et, s'asseyant, il dit avec

bonhomie, comme s'il s'adressait à la petite Nathalie d'autrefois, si gentille dans ses bons moments :

— Vous avez reçu ma lettre... Je vous ai avertie bien tard... Excusez-moi... Je suis de passage à Limoges. Je suis arrivé avant-hier. Jean voudrait... Voilà... Il désire que vous reveniez à Barbazac... Il m'a prié de vous le dire...

D'une voix grave et pourtant éteinte, Nathalie répondit :

— Je suis la femme de Jean Barnery, je ferai ce qu'il voudra. Quand il m'a dit de quitter Barbazac, je suis partie. S'il veut que je revienne, je reviendrai.

— Il voudrait oublier... Il vous pardonne.

— Il me pardonne, — fit-elle d'un air hautain, à mi-voix, mais avec un geste d'emphase. — Il me pardonne quoi?

— Le mot est inexact. Excusez-moi. Je suis seulement chargé de vous demander de sa part si vous consentez à revenir à Barbazac.

— Je suis la femme de Jean Barnery, je lui obéirai toujours.

— Eh bien! je lui écrirai ce soir. J'ai le temps de recevoir sa réponse ici, et nous prendrons ensemble les dispositions nécessaires pour votre déménagement. C'est d'ailleurs facile; la maison est louée aux Larmandie, les meubles leur appartiennent. Vous pourrez revenir avec moi. J'ai promis à Jean de vous accompagner.

— J'emmènerai Célestine.

— Célestine?

— C'est une bonne qui est très dévouée, — dit Nathalie d'une voix douce, à peine distincte. Elle s'occupe d'Aline. Je suis trop fatiguée pour élever une enfant.

M. Pommerel baissa la voix comme s'il s'adressait à une femme exténuée qui ne pouvait supporter un entretien.

— Est-ce la bonne que vous avez eue quelque temps à Barbazac, et qui a été à La Rochelle?

— Oui.

— Vous tenez absolument à la garder?

— Je ne pourrais m'en passer, — fit-elle dans un murmure.

— Je le dirai à Jean. Il faut l'avertir. Il m'a semblé disposé à vous accorder tout ce que vous pourriez demander. Mais il faut le prévenir. Il a chez lui Mélanie, une très brave femme...

— J'exige que Célestine vienne avec moi. Vous n'avez

pas besoin de consulter Jean. Je sais ce que je dois faire.

— Je n'ai pas de très bons renseignements sur cette Célestine, mais vous la connaissez mieux que moi.

— Ce sont des calomnies. Célestine est une femme admirable.

M. Pommerel acquiesça d'un signe de tête. Rien ne l'étonnait dans ce colloque à mi-voix avec un fantôme; il admettait que Nathalie revînt à Barbazac et que Jean le désirât. Le plus étrange, n'était-ce pas d'être assis dans ce salon, près de cette cheminée, à cette place, où il venait voir sa fiancée, et de sentir cet intervalle infini de vie évanouie, entre deux moments presque confondus.

***

Jean décida qu'il n'irait pas à la gare, et même il évitera d'être à la maison à l'arrivée de Nathalie. Justement, le jeudi, il a un cours d'instruction religieuse, l'après-midi; ensuite il va chez Clausy. Il rentrera chez lui à cinq heures; il trouvera Nathalie à la maison, comme si elle n'était jamais partie. Il n'aura pas l'attitude de l'homme généreux qui accorde un pardon ou qui s'accuse. On oubliera un passé compliqué. Il la reverra tout à coup, comme par surprise, en ne pensant à rien.

En déjeunant, il jeta les yeux sur le passage de l'histoire sainte qu'il devait commenter tout à l'heure en interrogeant les enfants. En feuilletant le livre, il oublia que tantôt il reverrait Nathalie. L'exaltation qu'il éprouvait naguère à la pensée d'un sacrifice, qui rendrait le bonheur à sa femme, s'était dissipée au contact de la réalité imminente. Mais il songeait à sa fille avec un sentiment tout nouveau, une impatience qui se découvrait subitement, une tendresse aiguë, vivace.

L'école du jeudi se tenait dans la sacristie. Jean s'asseyait devant une table, le dos à la fenêtre, ou bien se tournait vers la cheminée, le pied tendu vers une bûche fumeuse. Il était un peu intimidé devant les enfants et ne trouvait rien à dire qui fût exactement à leur portée; il les sentait toujours trop vieux ou trop jeunes pour ses leçons.

Il parlait surtout pour André Jaulin, presque caché par le dossier du premier banc. André s'asseyait à une petite distance de Suzanne Bonnet, et, sans bouger, avançait une main le

long du banc, jusqu'à ce qu'il touchât l'étoffe de la robe, tournant la tête de l'autre côté.

Après la prière, André s'élançait vers la Picauderie. Il courait, mais en zigzag, passant d'un côté à l'autre de la route. Dans le salon, M. Bardinet fumait sa pipe à couvercle de métal, assis au piano, et madame Bardinet l'écoutait, sans entendre un tourbillon d'enfants, qui se poursuivaient en hurlant à travers les portes. D'autres enfants, nés à la Picauderie, ou accourus des environs, étaient perchés dans les arbres ou construisaient un théâtre, avec des barriques vides, dans les chais abandonnés. M. Bardinet avait fermé sa distillerie. Le jardin, la maison, les chais appartenaient à la jeunesse. André inventait des jeux exténuants : la guerre, le théâtre, la cuisine sur un four plein de fumée, tout en guettant l'arrivée des petites Fayet. Quand il jouait un drame, devant un auditoire de chaises, un véritable spectateur n'eût pas reconnu Hernani. La pièce existait pour André. Un jour, il s'avisa que c'était là un jeu, une espèce de rêverie, et il abandonna ces plaisirs pour d'autres, qui n'avaient pas l'air d'un jeu.

— Madame est arrivée?... Madame est dans le salon?...

Jean se pencha sur Aline, qui retint la tête de son père, liée dans ses petits bras.

— J'aurais voulu venir plus tôt, — dit-il en se relevant. — Tu me m'as pas attendu longtemps? C'est mon école du jeudi. Et puis, j'ai été obligé de passer chez Clausy. Sa femme est malade. Ne veux-tu pas enlever ton chapeau?

Il parlait sans regarder Nathalie, cependant troublé par la présence si distincte de cette femme debout au milieu du salon, une main appuyée sur le guéridon, avec un étrange chapeau de taffetas noir, abaissé sur les oreilles par des brides et qui rappelait l'uniforme de quelque secte de bienfaisance, comme démenti pourtant par l'irrésistible poussée d'une aigrette touffue.

— Tu veux garder ton chapeau?... Tu as été malade... Le voyage t'a fatiguée... Ne veux-tu pas monter dans ta chambre?

— Quelle chambre? — dit Nathalie.

— J'ai fait préparer la chambre sur le jardin... J'ai pensé que tu serais mieux...

— Et Célestine?

— Elle peut prendre la chambre à côté, avec Aline... Installe-toi comme tu voudras... Je vais prévenir Mélanie...

Il ouvrit la porte du vestibule et de la cuisine, parla avec Mélanie d'une voix forte, retourna dans le salon, emmena Aline dans le jardin, tâchant de surmonter sa gêne par beaucoup de mouvements; mais Nathalie appela sa fille.

Jean monta dans son bureau, où jadis, si souvent, il avait cherché un refuge contre les colères de sa femme; maintenant il fuyait son silence. Il n'avait jamais vraiment imaginé son retour, ni par quels mots on aborde sa femme après une rupture; il s'était fié à l'invention de la parole, à la trouvaille d'un geste, qui effacerait l'absence. Le cœur devait tout aplanir. Disposé à recevoir la Nathalie d'autrefois, bavarde, étourdie, poudrée, toujours prête à rire ou à crier, la souhaitant pitoyable, abattue par l'âge ou la souffrance, il ne s'attendait pas au malaise qu'il éprouva en l'apercevant, n'osant approcher, déconcerté par cette femme immobile, muette, hautaine, bizarrement costumée, qui avait des yeux fixes, un visage inerte, les jolis traits de Nathalie, et qui ne lui ressemblait pas.

Il se dit que de tels changements sont fréquents dans la vie commune, sans que l'on s'en doute. L'absence a supprimé les transitions; sa clarté est trop crue. La maison va renouer autour d'eux les liens brisés, combler l'intervalle, rendre à Nathalie une personnalité familière.

***

Jusqu'ici la maison n'existait pas pour Jean. Maintenant il sait l'heure terrible des repas; il connaît la chambre de Nathalie; il tend l'oreille au bruit d'une porte qui se ferme doucement, aux chuchotements, au silence.

Avec sa bouche serrée, sa robe de laine sombre, Nathalie entrait dans la salle à manger à l'heure du déjeuner ou du dîner et s'asseyait en face de Jean. Elle répondait à ses questions d'un air distrait et soumis, les yeux fixés sur Aline à qui elle enseignait une bonne tenue à table, puis elle remontait dans sa chambre.

— Qu'est-ce que tu as, Nathalie? — dit-il un soir en lui prenant le bras. — Parle-moi. J'ai cru que tu serais contente de revenir. Je me suis trompé... Pourquoi es-tu malheureuse? Est-ce ma faute? Explique-moi.

Assis auprès d'elle sur le canapé du salon, il parlait pour la première fois d'un ton affectueux, et lui toucha la main. Mais il fut gêné par cette caresse, et tout à coup se leva. Il s'était heurté à sa propre résistance.

Les gestes de la tendresse ne sont pas libres, le cœur a sa franchise irrésistible, certaines feintes blessent dans la chair une sorte de conscience morale très obscure et farouche. Mais Jean ne pouvait définir cette aversion instinctive, si tenace, ni comprendre à quoi elle se rapportait. Jadis, il savait quelles particularités du caractère de Nathalie l'irritaient, mais, aujourd'hui, elles avaient disparu et rien ne subsistait de la femme d'autrefois, sinon cette essence mystérieuse de sa personne, qui persistait à travers tous les changements et qu'il ne pouvait souffrir.

— Tu ne veux pas me répondre? — dit-il avec la même douceur, car il était maître de sa voix.

Il voulut justifier le mouvement qui l'avait écarté de Nathalie et se mit à marcher à grands pas dans le salon, comme s'il avait besoin de cet exercice pour parler :

— Tu as tort de ne pas t'expliquer. Il faut se méfier du silence, se forcer à parler. Le silence trompe, les autres d'abord, qui l'interprètent mal, et c'est le commencement d'un imbroglio qui se complique. Dans les premiers âges les hommes ont peut-être su communiquer sans paroles. Cet instinct s'est perdu. Si tu as un reproche à m'adresser, si quelque chose te contrarie ici, dis-le-moi très clairement et je tâcherai de comprendre. Je ne t'ai pas demandé de revenir pour te faire souffrir. Je voudrais que tu sois heureuse. Il faut m'aider. N'est-ce pas, tu me parleras, une autre fois...

Il s'avança vers Nathalie, baissant les yeux, et ainsi que chaque soir dans le vestibule avant de monter à son bureau, il effleura sa joue d'un baiser qu'il sentait comme coupable.

Nathalie ne parlait jamais dans la maison, sauf à mi-voix avec Célestine, mais elle imposait sa volonté. Jean voulait envoyer sa fille à l'école :

— Je connais l'institutrice. Elle est très bien, très calme. Elle aime les enfants et sait les intéresser. Il est bon que les enfants soient élevés en troupe, sous une direction étrangère...

Nathalie écoutait les raisons de Jean avec déférence, en femme qui sait les égards dus à un mari, même déraisonnable, mais elle entendait se charger entièrement de l'instruction d'Aline et la préserver des mauvaises influences.

Jean n'avait guère l'occasion d'approcher Aline. Nathalie ne quittait pas sa fille, tricotant auprès d'elle, à la maison; ou bien, elle l'installait devant le piano tenant les doigts de l'enfant sur les touches froides, dans sa main agitée et chaude; ou encore elle lui apprenait à lire en désignant les mots du bout de son long crochet à tricot, qui remuait sous les secousses de l'impatience. Elles sortaient ensemble, et, à tout propos, Nathalie trouvait le sujet d'un enseignement moral. Le matin, Nathalie apportait un verre d'eau qu'Aline devait boire au lever, et elle le posait sur la table, près du lit de l'enfant, avec un geste d'ennui, un air solennel, comme excédée par des obligations si fastidieuses, et cependant pénétrée de la grandeur de ses devoirs.

Nathalie avait renvoyé Mélanie, mais Jean était bien servi par Célestine, qui semblait connaître ses habitudes et deviner ses désirs. Bien qu'elle fît la cuisine et assurât l'entretien de toute la maison, elle trouvait le temps de ranger son bureau, de lui préparer avec lenteur un café toujours parfait, de déposer à sa porte, sans bruit, des chaussures très brillantes. Ces attentions s'adressaient au mari de Nathalie, au maître de la maison, dont on honorait la présence, mais qui devait se borner à remercier, sans donner un ordre, ni manifester sa volonté.

Lorsque Célestine apportait à Jean son petit déjeuner sur un plateau recouvert d'un napperon brodé, avec une tasse à thé du plus beau service B et C°, des rôties, du miel :

— C'est trop de peine pour moi, Célestine, — disait Jean; — je n'ai pas besoin de pain grillé.

Parfois, il s'informait de Nathalie, et aussitôt le visage de Célestine prenait une expression sévère et un peu égarée, comme si la question était indécente.

— Célestine, vous connaissez madame, pourquoi est-elle si triste?

Elle posa rapidement le plateau sur la table et leva les mains en détournant la tête, suffoquée à la pensée des malheurs de sa maîtresse, dont Jean était cause mais qu'il ne pouvait comprendre.

Le samedi, Nathalie revêtait une robe de drap noir sévèrement ajustée, dont la veste entr'ouverte laissait voir un jersey de laine fermé de boutons de jais. Puis elle mettait son chapeau à brides, des gants noirs et allait rendre visite aux dames Maurisset, qui habitaient une étroite maison aux volets vert sombre, en contre-bas du boulevard Chanzy.

On descend les marches, on ouvre la porte sans frapper, on pénètre dans le couloir, froid en été comme en hiver; au bruit des pas, les deux sœurs lèvent la tête avec déjà un sourire de bienvenue.

Elles passent la journée à causer et à recevoir des visites, assises face à face, les pieds sur une chaufferette, séparées par une table recouverte d'un tapis; chacune occupe une des embrasures de deux fenêtres très basses, dont les rideaux de tulle à gros pois sont toujours relevés. La plus âgée est une vieille fille, toute petite, et si menue, si effacée que l'on remarque seulement ses doigts noueux sur le fond noir de la jupe. Elle est presque aveugle, ravaude à grands points, et, devant elle, sur le tapis de la table, sont piquées des aiguilles toutes enfilées. Elle vit par sa sœur et lui fait écho, commençant les mêmes phrases en même temps et hochant la tête en signe d'approbation.

Madame Maurisset est très vieille aussi, mais elle a gardé sa vitalité, une verdeur paysanne dans une figure ronde où les yeux très vifs ont une expression directe et un peu finaude. Elle est habillée à la mode de sa jeunesse, avec une jupe ample et froncée, ses bandeaux gris très tirés, mais d'où s'échappent des mèches un peu frisées sous la pointe de dentelle de laine, dont les barbes retombent sur ses épaules et encadrent ses joues. Après beaucoup de malheurs, elle trouve sa joie dans tout ce qui vient du dehors, les visites, les confidences, le journal, les méfaits de la République, et tout ce qu'elle saisit par la fenêtre d'un coup d'œil rapide, en brodant, pour le raconter à sa sœur. Les jeunes gens à bicyclette, qui tournent en rond autour de la pelouse de la gare, la scandalisent.

— Sœur, la jeunesse est impossible! On dit que les jeunes filles n'ont même pas de manches à leurs chemises!

Elles connaissent les histoires d'amour, les fiançailles avant tout le monde. Chacun leur apporte les bruits de la ville et aussi ses propres ennuis, assuré de trouver une oreille attentive, un cœur chaud. Sur une chaise de paille, qui attend le visiteur, viennent s'asseoir un moment des paysannes, madame Burgaud-Duperron, madame Hennessy, madame Arthur Pommerel, le docteur Monnereau, avec qui madame Maurisset prend un ton un peu prétentieux, citant François Coppée. Les fiancés leur rendent visite, et, après la cérémonie, ne manquent pas d'aller les embrasser en habit et en robe de mariée. Pour les jeunes filles, il y a des pommes, derrière le rideau de la bibliothèque, ou encore un panier de cerises de leur métairie, que l'on va chercher dans une pièce sombre, près du salon jamais ouvert, tout guindé avec son canapé raide et ses coussins de satin ornés de petits amours.

— Sœur, je crois que j'aperçois madame Barnery qui vient chez nous.

Les dames Maurisset ne recevaient pas de visite plus intéressante et pourtant elle les effrayait. Lorsque Nathalie se tenait assise sur la chaise de paille, très droite, avec la petite traîne de sa jupe noire ramenée en avant autour de ses pieds, des anneaux de métal sous le revers du poignet tintant à chaque mouvement, madame Maurisset, si habile à découvrir les secrets, l'écoutait sans oser la questionner. La vieille fille semblait plus effacée que de coutume, cherchant à voir Nathalie sans attirer son attention. On devinait bien, à ses plaintes, que cette femme était malheureuse par la faute du mari, mais on redoutait de comprendre ces griefs mystérieux, qui concernaient le pasteur.

Après le départ de Nathalie, les deux sœurs se taisaient, chacune craignant de jeter le trouble chez l'autre, par une interprétation téméraire.

***

M. Pommerel dit à Jean :

— J'ai aperçu Nathalie qui se rendait majestueusement chez les dames Maurisset, en tenue de veuve. Elle n'a pas voulu me

reconnaître. Elle avait un drôle de petit chapeau noir, qui veut être modeste, et qu'elle portait avec fierté.... C'est le sentiment de sa sainteté et de tes crimes, qui lui donnait une démarche si noble, et aussi un air de souffrance, plus vrai, je crois, que son accoutrement austère. Il faut te résigner à la voir malheureuse. C'est une forme tenace de la vanité, et qui est entrée chez Nathalie dans un système de pensées qui ne changera plus. Nathalie satisfaite serait anéantie. Mais cela n'est pas à craindre... En somme, je la préfère dans sa nouvelle incarnation, qui, au moins, n'est pas nuisible. Supporte-la avec patience. Tu as ta vie propre, tes devoirs, tes pensées, tes occupations, je ne comprends pas ce qui te tracasse.

— Je n'ai pas rappelé Nathalie, pour vivre à ses côtés en étranger. Je voulais la rendre heureuse. C'était une chimère, je le sais. Vous aviez raison. Mais si je dois rester auprès d'elle en témoin impassible, essayant de m'abstraire, de regarder ailleurs, de penser à autre chose, elle n'avait pas besoin de revenir.

En réalité, Jean n'était pas capable de ce détachement que lui recommandait M. Pommerel. Pour lui-même, il ne demandait aucun bonheur, il acceptait toutes les déceptions, il n'attendait rien de la terre. Seulement, auprès de Nathalie, il n'était pas indifférent. Il ne pouvait la négliger. Elle était sa méditation perpétuelle, un problème, sa rancune obsédante comme l'amour. Il ne cessait d'interpréter son visage et d'épier son silence; les traits qui l'exaspéraient n'étaient jamais assez bien saisis; il ne finissait pas de scruter ce qu'il détestait; chez elle, ce qu'il jugeait sot, prenait un caractère intolérable.

— C'est vrai, j'ai peu de patience. C'est sa fierté qui m'enrage, sa bonne conscience. Elle est la raison, la justice, la charité, la douleur, la piété. Voilà le fond de ses silences butés.

— Je le sais, je viens de te le dire; mais cela m'amuse.

— Et vous trouvez plaisante sa nervosité avec Aline, qui est élevée sous mes yeux, contre mes principes, dans une atmosphère empoisonnée?

— La petite se porte bien. Elle est gaie, vive, paisible. Elle ne semble point pâtir des fautes de l'éducatrice. Mais toi, tu en souffres...

— Je vous disais : sa bonne conscience m'enrage. Le mot

n'est pas exact. Ce qui m'horripile est plutôt son idée des liens indestructibles du mariage, son image de l'éternelle épouse... Une idée qui était la mienne, une idée qui m'était très chère et que je jugeais très importante, je la retrouve, comme une caricature, avec un aspect repoussant, justement chez la femme...

Lorsque Jean causait avec M. Pommerel, il s'apercevait que ses griefs envers Nathalie étaient trop personnels et inexplicables. Il n'y a pas de femmes sans défauts. Les hommes s'accommodent de toutes les femmes, ils aiment des enfants désolants : c'est la famille. Dès qu'un être vous irrite, c'est votre faute. Jean ne reprochait pas à Nathalie ses défauts, mais sa nature, son existence. Jadis, il se plaignait que Nathalie comprît toujours dans un sens bas ses actes et ses pensées : il voyait chez sa femme une image avilie de lui-même. Maintenant, il se demandait s'il n'était pas devenu cet homme mauvais qu'elle prétendait connaître :

— Je serai patient; je supporterai tout. Mais si elle continue à venir au temple, je ne pourrai plus prêcher. Elle le sait. Elle vient exprès. Quand je la vois, assise au premier rang, les yeux fixés sur moi, avec son air de désespoir, de dignité et de réprobation, ma pensée s'embrouille, ma voix s'éteint, j'ai des sentiments abominables. Est-il possible qu'une petite fille que j'ai vue descendre de voiture, que j'ai eu tort de regarder un peu trop longtemps dans un salon de Beaubatou, soit devenue pour moi ce spectre monstrueux, qui me poursuit...

— Tu exagères. Tu n'es pas raisonnable. Tu ne peux pas l'empêcher de venir au temple. Autrefois, j'étais le premier à blâmer ses extravagances. Maintenant, il n'y a rien à dire; elle se tient très bien. On a même oublié ses écarts passés, tant elle est pieuse et dévouée... Tu as été un peu remué par son retour; il faut t'acclimater. Tu vas reprendre ton assiette. Souviens-toi de tes bonnes dispositions, quand tu souhaitais son retour... Tu avais de la compassion pour elle, tu voulais réparer je ne sais quel tort... Cet héroïsme ne me semblait pas indispensable; je l'ai même combattu. Je n'attendais pas, il est vrai, une Nathalie de cette espèce... Aujourd'hui il ne s'agit pas d'héroïsme; il faut du bon sens, une pondération très ordinaire, un léger effort, un peu d'indulgence...

Mais aujourd'hui, Jean connaissait l'étrange puissance des êtres qui déroutent l'esprit. Un scrupule exigeant comme une loi essentielle de l'homme, un sentiment noble et impérieux, avaient disparu sans laisser de trace, rêve de rédemption que la réalité dissipe pour lui substituer ses forces irrésistibles. En suivant sa meilleure pensée, sa plus haute volonté, il s'était précipité dans le bouillonnement primitif des impulsions et de l'intolérance.

***

Souvent, Jean venait s'asseoir dans le bureau de M. Pommerel. Il trouvait son oncle changé. Ses favoris taillés plus courts, plus blancs, l'œil plus pâle, donnaient à sa physionomie un aspect affiné, net, comme rajeuni. Les paroles d'un ami n'éveillaient plus chez lui les mêmes résonances. Sa sensibilité déconcertait. Quand Arthur accepta la situation que son beau-père lui offrait dans la maison Burgaud-Duperron, la défection du fils unique ne parut pas chagriner M. Pommerel. Elle réveilla son ardeur pour une maison destinée à périr et que l'héritier abandonnait. Il travailla davantage, médita des projets de restauration et se remit à voyager. On ne pouvait plus l'intéresser qu'en lui parlant de ses affaires.

— Vous croyez peut-être qu'une sorte d'équilibre de puissance finit par s'établir entre des époux désunis? dit Jean. Non. L'un d'eux cède constamment, et c'est toujours le même. Il craint de se heurter à une résistance, de provoquer une lutte, c'est-à-dire un contact, une intimité odieuse. Un profond éloignement entre époux est presque sans nuage. On a des égards infinis. On connaît les volontés secrètes de l'adversaire, par des perceptions très sûres; on les devance. Je sais que je dois éviter de parler à ma fille. Je vous assure, je ne vois pas de limite à mon effacement... Je vous ai promis de quitter mon poste à la fin de l'année. Nathalie n'acceptera pas que nous partions sur un ordre de vous. Je vous l'avoue, je n'oserai pas le lui demander.

— Je redoutais le retour de Nathalie. J'avais tort. Je te demande, au contraire, de rester.

— Je ne veux pas rester ici...

Jean se leva, regarda par la fenêtre, puis, tirant un fau-

teuil, il se rapprocha de M. Pommerel et dit d'un air grave :

— Je partirai.

— Pour aller où?

— Je ne sais pas...

M. Pommerel détourna la tête, les yeux distraits. Il semblait sourd.

Après un long silence, Jean dit d'une voix forte :

— Êtes-vous content de votre nouveau maître de chais?

— Je suis très satisfait de Guilbon et je ne regrette pas Berthomé. Je n'ai pas voulu créer une marque pour vendre, comme les autres, du cognac de quinze ans, et c'est pourquoi Berthomé m'a quitté. Tant mieux... Je vais acheter un lot que Renaud me propose et je lancerai une marque de grande champagne 1840, en bouteilles. Du cognac pour connaisseurs.

— Combien vendrez-vous la bouteille?

— Ce sera très cher, mais ce sera bon... Je ne veux pas de ces bouteilles truquées, avec leur fausse patine de poussière, qui vient de la verrerie. Comme forme, j'ai choisi la bouteille cognac; elle est élégante, l'épaule n'est pas trop remontée, le col est fin, le verre est très clair... Regarde ce modèle. La couleur naturelle de la vieille eau-de-vie, pâle, à peine fauve, n'est pas dénaturée par le verre...

Il tendit, à Jean, une bouteille qu'il maniait délicatement comme un objet précieux.

— Pour l'étiquette, je m'inspire des caractères des assignats de la révolution... Un cadre noir sur un papier vergé, un peu crème... Sous le nom de la maison et le mot cognac, en vieux vermillon, simplement : 1840. J'avais pensé à une capsule noire. Mais je me demande si je ne me déciderai pas pour un capuchon de cire, vieux rouge. C'est plus fragile, mais c'est distingué, et, à travers le col de la bouteille, on voit le bouchon, avec le millésime.

Il appliqua sur la bouteille, à bonne hauteur, un peu au-dessous de l'épaule, l'étiquette projetée, la maintenant en place avec ses deux pouces; puis il étendit les bras pour juger de l'effet avec un peu de recul.

— Tu m'avais dit que tu pourrais me prêter des capitaux pour un achat d'eau-de-vie. J'ai besoin de cinq cent mille francs. Je peux les demander à mon fils, et de toutes manières je les

trouverai, mais si tu me les prêtes cela m'évitera des démarches. Je ne pourrai pas te rembourser avant quelques années, mais nous fixerons une date, c'est plus correct, disons le 1er janvier 1915. Naturellement, je te servirai les intérêts.

— Cela m'est très facile. Vous ne me servirez pas d'intérêts et vous me rendrez cet argent quand vous voudrez. J'écris tout de suite à B et Cº.

Jean s'assit devant l'ancien bureau d'Arthur.

— Je prends une feuille de votre papier... J'écris à Frédéric, deux mots... Un virement chez Claude-Lafontaine... C'est très simple... Mon cher Frédéric...

Des yeux, il chercha un buvard, et, sans regarder M. Pommerel :

— Avez-vous des nouvelles de Pauline?

— Non... Tu sais qu'elle a trouvé une place...

— Elle va rester à Paris?

— Je ne sais pas.

— Elle ne vous a jamais expliqué ce départ?

— Non. Je ne sais quoi lui a déplu... Elle est un peu fantasque... Et puis, elle a toujours eu l'idée d'aller à Paris, de travailler, de vivre seule.

— Elle ne m'en a jamais parlé.

— En tout cas, elle avait cette idée en arrivant.

— Elle habite sans doute chez sa mère?

— Non. Elle habite seule, dans une chambre. Elle m'a donné son adresse. Sa mère est dans une petite ville près de Paris... Mantes. Elles n'ont jamais vécu ensemble. Elles ne peuvent pas s'entendre. La pauvre femme n'a pas eu de chance. D'abord un mari... Mon frère Lucien était un fou...

— Oui... je sais... Pardon... Il faut que je parte. Je vous ai retenu longtemps, et on m'attend... Je laisse ma lettre sur la table...

Il entendait : « Jean Barnery, si on vous parle de Lucien Pommerel, n'écoutez pas. » Il voyait la petite voiture sur la route et les chiens qui accouraient vers lui. Cette voix, ces images restaient vives, présentes, inaltérables. Il comprit alors, qu'il venait ici pour respirer des souvenirs, traverser cette cour si déserte, si habitée, jeter les yeux vers les fenêtres.

Il s'éloigna rapidement, tourna dans la première rue qu'il

rencontra, comme pour dépister un ennemi, fuir un endroit interdit. Il se forçait à penser à M. Pommerel.

Il va perdre le reste de sa fortune dans cette entreprise qui ne peut réussir aujourd'hui. Mais il est fidèle à sa direction, à son goût de la qualité, qu'il veut imposer à ses dépens. Si âgé, si près de la mort, n'est-ce pas une pitié de regarder une étiquette avec tant d'amour, et de songer à ces détails?... Mais qui sait la valeur d'une puérile activité et le sens des choses vaines? La sérénité de M. Pommerel, ses mérites, sa véritable grandeur tiennent à des habitudes, à des gestes très stricts, et qui semblent futiles.

« Je suis voué à la contemplation, et les plus misérables tourments m'accaparent. Sans attache au sol, sans base naturelle, sans futilité, l'âme est trop exposée aux oscillations et au désordre. Une femme détestée peut me hanter, me jeter au plus haut, au plus bas de moi-même, m'inspirer l'enthousiasme du sacrifice, et puis me remplir de haine. Quand je veux la sauver, elle me perd... »

Si l'homme emmêlé aux créatures est si faible qu'il tombe quand il veut progresser, ne doit-il pas se détourner de la terre et se réserver à l'amour surhumain, à une communion purement spirituelle, qui englobe l'humanité inoffensive? Jean rejetait ce recours comme égoïste, impie et trop facile. On ne s'élève pas vers Dieu avec un cœur rebuté, en déserteur qui fuit les créatures par un raccourci dans le vide; on le trouve par l'attachement aux êtres, dans les relations avec les choses, au bout des chemins de la terre et de l'apprentissage humain.

Jean inventait une religion pour compenser les croyances dont il se détachait. Il sentait sa faute très ancienne, pareille à un péché contre la vie, une erreur de direction.

Terrassé par des forces physiques, il ne pourrait plus jamais monter en chaire et parler en présence de Nathalie. Il aimerait mieux fuir sur cette route... Mais il rentrera chez lui. Dans le silence, on peut continuer froidement une vie de mensonge. Ce n'est pas difficile.

***

On pouvait prévoir le résultat des élections. Depuis vingt ans, Cuneo d'Ornano était élu. Cependant Arthur Pommerel

se présentait, et on apercevait sa belle victoria sous les arbres d'un village. Sa femme restait dans la voiture et souriait aux paysans. Arthur serrait des mains, offrait à boire, mais refusait de parler. A chaque élection, des républicains faisaient venir de Paris un candidat inconnu. Cette année, c'était M. Laroche, ancien gouverneur de Madagascar, qui représentait l'opinion avancée. Quelque temps, un idéal confus bouillonnait dans les êtres; des antipathies, des principes se heurtaient, sans doute pareils à travers les âges, mais qui se manifestent par des noms et des signes différents, suivant l'époque. On inscrivait des injures au charbon sur les murs, on déchirait les affiches. Et puis Cuneo d'Ornano était élu, disparaissait de la contrée, et chacun restait aux prises avec l'ennemi commun et permanent : l'État, l'agent du fisc et de la régie, qu'on dupe avec fierté.

Habillés de leurs vêtements les plus frais, des gens revenaient de l'église, allaient au marché, ou se rendaient à la mairie. Got, déjà ivre, offrait des bulletins de vote ou en parsemait la rue. Jean prit un papier des mains d'un inconnu, le plia et entra dans la mairie. En sortant, il aperçut le notaire Fayet, qui descendait la rue, frôlant les maisons, la tête un peu penchée sur le côté, l'air recueilli derrière son lorgnon, et ne voyant personne.

Jean lui toucha le bras et dit :

— Pouvez-vous me recevoir demain matin? J'ai un renseignement à vous demander.

— Demain matin, je ne suis pas libre. Demain soir si vous voulez.

— Ce serait tard... trop tard...

— Eh bien, tout de suite.

— Je n'oserais pas vous déranger aujourd'hui pour une question professionnelle. J'ai besoin de vous parler longtemps...

— Cela ne me dérange pas... nous serons tranquilles... Il n'y a personne chez moi.

Fayet tira une clef de sa poche, ouvrit la porte et fit entrer Jean dans son cabinet.

— Cher monsieur, j'ai besoin d'un conseil. Je voudrais faire une donation à ma femme. Vous connaissez la maison Barnery et Cie de Limoges. C'est une société en commandite,

dont tous les titres appartiennent à quelques personnes de la famille. Mon oncle Robert Barnery est gérant. J'ai hérité de mon père, qui a été co-gérant, la moitié de ces titres. Ils ne sont pas très nombreux parce que le capital n'a pas été augmenté depuis l'origine, plus exactement depuis l'époque où la société actuelle a été constituée, en grande partie avec des capitaux de ma mère; mais ils représentent une valeur importante, la moitié de la maison... Je voudrais donner ces titres à ma femme.

— Vous songez sans doute à vos héritiers. Mais un testament aurait le même effet. Puisqu'il s'agit de titres nominatifs, les frais ne seront pas moindres.

— Non. Je désire donner ces titres à ma femme maintenant. Je veux qu'ils soient transférés à son nom. J'ai pour cela une raison... Une raison... morale... importante.

Jean avait commencé à parler d'une voix dégagée; son ton devint hésitant, comme méditatif.

— Je suis amené, pour être compris, à vous faire une confidence... et, en somme, cela vaut mieux... puisque j'aurai besoin de votre aide bientôt... Mais je vous demanderai le secret pendant quelques jours. Je regretterais que mon oncle Pommerel soit informé de ces événements, par vous. Je tiens à l'avertir personnellement et je lui écrirai plus tard... J'ai l'intention de divorcer.

M. Fayet passa la main sur sa barbe. La tête toujours un peu inclinée, comme tirée vers une épaule par le fil d'or qui pendait de son lorgnon et qui lui donnait un air triste, il témoignait son intérêt, son amitié, son estime, par une expression très attentive.

— Naturellement, vous avez des motifs, dit-il avec douceur.

— Je veux divorcer. C'est indispensable. Je vous dirai que je renonce aussi à mes fonctions de pasteur... Voilà deux tentatives de ma jeunesse, qui se sont un peu contrariées, et qui, finalement, ont échoué.

— Madame Barnery y consent...

— Je ne sais pas. Quand on est marié depuis dix ans à une femme qu'on a connue très jeune, vraiment, on ne sait plus du tout ce qu'elle pense. Il m'est impossible d'imaginer comment elle acceptera cette décision. Je ne peux rien prévoir... Mais

je lui écrirai... Je lui expliquerai... Elle peut me comprendre.

— Cela ne suffit pas. Vous lui reprochez des torts. Avez-vous des preuves? Il faut penser à la loi.

— Je ne lui reproche rien. Je prends sur moi tous les torts. C'est pourquoi je lui donne ma fortune.

M. Fayet avança légèrement son fauteuil et tendit l'oreille. La voix de Jean était distincte, mais assourdie, comme lointaine. Son visage, tout à coup inerte, ne transmettait plus cette variété de signes qui éclairaient la parole et rapproche les êtres. Un air de souffrance absorbait en lui toute vie.

— Si votre femme refuse, si elle ne se prête pas à un arrangement, vous n'obtiendrez pas le divorce. Il y a des femmes très butées sur ce point.

— Je vous disais que je n'imaginais pas ce que penserait ma femme. Il est vrai que tout ce que je sais d'elle ne me permet pas de prévoir le lendemain. Tout de même, une espèce de schéma, peut-être illusoire, que l'on a de ses proches, me fait penser qu'elle acceptera. C'est une femme qui a de la noblesse. Elle peut conserver une attitude déraisonnable, mais ce sera une attitude intérieure... par exemple une idée fixe de grandeur... Elle ne s'obstinera pas contre ma volonté, avec un esprit mesquin, sur un détail de procédure, quand elle connaîtra mes raisons... Elle acceptera le fait, comme étranger à elle et imposé par moi... Je le sens... J'en suis sûr. Je lui dirai de venir vous voir. Je voudrais qu'elle prenne Landry comme avocat... Vous vous occuperez de ses intérêts avec Landry. Ce sont les intérêts de ma femme que je vous confie. Mais, avant de partir, je veux que cette donation soit faite... En tout cas fixée dans son principe. Mais vous n'en parlerez pas à ma femme tout de suite...

— Et l'enfant?

— Elle gardera l'enfant. Je lui abandonne l'enfant et toute ma fortune.

— Vous quittez le domicile conjugal. C'est un motif suffisant contre vous... Mais permettez, maintenant, à l'ami, un avis sincère. Vous renoncez à votre état de pasteur. Vous êtes jeune encore, et vous ne pouvez prévoir quelle situation vous est réservée dans l'avenir... Vous ignorez l'avenir, l'homme que vous serez dans dix ans, dans vingt ans... sa

volonté... ses besoins. Méfiez-vous des actes irréparables qui engagent un avenir inconnu. Je comprends que vous désiriez assurer une large aisance à madame Barnery, mais je vous en prie, ne lui donnez pas toute votre fortune.

— Monsieur Fayet, j'ai résolu de divorcer... Je partirai demain ou après-demain... Cet acte, dont je prends l'initiative, que je crois bon, nécessaire, que je veux accomplir, m'est très pénible. Je vous le dis, croyez-moi, il m'écrase. Je ne sais si je le surmonterai un jour, si je l'admettrai jamais, si j'y survivrai. C'est une étrange contradiction... Eh bien! l'unique soulagement que j'éprouve, le seul remède que je vois à cette angoisse, à cette espèce de mort qui est en moi (songez que je cesse d'être pasteur et que je divorce en même temps) je le trouve dans ce don matériel, non pas généreux, considérable, mais total. Et je pense aussi que pour Nathalie ce sera une compensation, non pas d'être plus ou moins riche, mais de se dire que si elle n'est plus la femme de Jean Barnery, elle est au moins la principale actionnaire de la maison B et C°. Autant que je puisse la connaître, je me figure que cette idée ne lui sera pas indifférente. Et puis, je veux que toute ma fortune revienne à ma fille. C'est une condition à ma donation. Elle doit en recevoir la moitié à sa majorité; le reste, plus tard. Je veux qu'elle sache, quand elle sera grande, qu'aujourd'hui j'ai eu cette pensée pour elle... Cela aussi importe pour moi. Voyez-vous, tout ce qui peut me réconforter en ce moment, il faut me l'accorder... Je vous dirai aussi comment j'envisage l'installation de Nathalie à Paris, où elle a des sœurs. Je vais à Paris maintenant, parce que Paris me semble très loin. Mais je n'y resterai pas... Je vous écrirai. Ne croyez pas que je parte sans ressources. Je n'ai rien prélevé sur mes dividendes depuis dix ans; il me reste quelque chose. Cela suffit pour la vie que je mènerai. Je vous enverrai d'ailleurs de l'argent pour Nathalie... Voulez-vous que nous reprenions tout cela en détail et avec plus de méthode... Mais, d'abord, je vous demanderai un verre d'eau... Excusez-moi. J'ai très soif...

JACQUES CHARDONNE

Pauline, suite des *Destinées sentimentales*, paraîtra dans la *Revue de Paris* au cours de l'année.

LES FEMMES A SAINTE-HÉLÈNE

Les mémorialistes français se sont montrés très discrets sur le rôle joué par les femmes à Sainte-Hélène, et les auteurs anglais ont pudiquement témoigné d'une discrétion plus grande encore. Et cependant, à lire entre les lignes, on a le sentiment de l'importance de l'élément féminin, non pas sur l'Empereur lui-même, mais pour son entourage, qu'il s'agisse de la vie à Longwood, des rapports quotidiens des exilés entre eux, de leurs relations avec les habitants de l'île, ou de cette « folie d'amour » qui, au dire de Frédéric Masson, « dans ce climat, sous cette latitude, emportait les êtres ».

Aussi, ne paraît-il pas inutile de se demander quelles femmes habitèrent l'île au temps de la Captivité, y séjournèrent ou y passèrent.

MADAME BERTRAND

Dans la suite de l'Empereur, deux dames avaient accompagné l'Empereur : madame Bertrand et madame de Montholon.

La première, née Fanny Dillon, était la fille du général Arthur Dillon, mort sur l'échafaud de la Terreur. Tant du côté de son père que de celui de sa mère, elle était fort bien apparentée. En outre, si les Dillon occupaient en Angleterre une grande situation, elle avait par sa mère du sang créole dans les veines, du sang même de Joséphine.

En 1808, après l'abandon de divers projets pour elle, quand il fut question de la marier à Bertrand, alors général de divi-

sion et aide de camp de l'Empereur, Napoléon et Joséphine durent faire pression pour qu'elle acceptât ce mari, de trop petite naissance, trouvait-elle, et auquel, par la suite, elle voua le plus tendre attachement. Si elle suivit sans difficulté sa fortune, à Paris d'abord, puis, en 1811, dans le gouvernement des provinces illyriennes, de nouveau à Paris et même à l'île d'Elbe, où il exerça les fonctions de grand maréchal du Palais, elle s'affola quand, au moment de l'embarquement de l'Empereur, il fut décidé que Bertrand accompagnerait son maître en exil. Impulsive, capricieuse, dominatrice, habituée à voir tout le monde lui céder, à commencer par son mari, elle perdit la tête lorsque Bertrand refusa de rester en France. A bord même du *Bellérophon*, elle se précipita chez l'Empereur, le supplia de ne pas emmener Bertrand. Après l'échec de cette tentative, de plus en plus affolée, elle voulut se jeter à la mer ou du moins en fit le geste. Déjà le haut de son corps penchait à moitié hors de la fenêtre de sa cabine, quand son mari la saisit à bras-le-corps : « Lâche-la! Lâche-la! » criait en riant Rovigo, qui, du pont, assistait à cette scène et se vengeait ainsi des calomnies répétées jadis par madame Bertrand au sujet de son rôle dans l'affaire du duc d'Enghien.

Elle se calma, sur la promesse de Bertrand de revenir en France au bout d'un an, et se consola enfin à la pensée de ne se séparer ni de ce mari, qu'elle adorait, ni de ses trois enfants, encore bien jeunes, pour lesquels elle était la plus tendre des mères et qui devaient être du voyage.

Elle était alors une femme des plus séduisantes. Jolie, blonde, grande, souple, avec une physionomie des plus agréables, un petit pied, de beaux cheveux, elle portait admirablement la toilette. Elle avait ce charme que rien ne remplace et qui assurait son succès dans les réunions mondaines, où mieux que personne elle tenait son rang. Son attachement connu pour son mari ainsi que ses sentiments maternels la mettaient à l'abri des médisances, qui naissaient si aisément dans les milieux où les charges occupées par ce mari lui avaient donné la première place. Malgré certains moments de vivacité, où, disait l'Empereur, « le bout de l'oreille créole passait », elle était très facile à vivre. D'ailleurs, elle aimait à plaire : ses visiteurs le constataient vite et subissaient sa séduction.

A la fois femme d'intérieur, épouse passionnée, mère parfaite et mondaine accomplie cependant, elle était délicieuse. Sa présence devait constituer pour l'Empereur un adoucissement aux amertumes de l'exil.

Quand l'Empereur s'installa à Longwood, il ne fut pas possible d'y loger les Bertrand : ils s'établirent à deux kilomètres de là, à Hut's Gate, maison assez misérable, en bordure du Bol de Punch du Diable, au-dessus de ce qui devait être plus tard la vallée du Tombeau. Presque devant la porte, un petit poste, commandé par un officier, contrôlait la circulation : nul ne pouvait se rendre à Longwood sans passer par le carrefour formé à cet endroit par la route de Jamestown et le chemin qui contourne le pic de Diane.

Les Bertrand habitèrent cette masure jusqu'au 20 octobre 1816, époque à laquelle ils s'installèrent dans un petit cottage, assez gentil, construit pour eux, à proximité de Longwood. Tant qu'ils occupèrent Hut's Gate, si Bertrand, appelé par son service, venait à Longwood presque chaque jour et y prenait parfois un repas, madame Bertrand ne s'y présentait guère à dîner que le dimanche. En revanche, elle recevait souvent la visite de l'Empereur, qui, soit à cheval, soit en voiture, réglait volontiers ses promenades de manière à la saluer au passage. De même, une fois établie dans son nouveau logis, quand elle n'allait pas elle-même à Longwood, elle le voyait souvent entrer chez elle. Rien de plus naturel que le plaisir éprouvé par l'Empereur dans la société de cette personne, qui avait fréquenté la cour impériale au temps de sa splendeur et avec laquelle il pouvait évoquer tant de souvenirs communs, à commencer par celui de Joséphine.

Beaucoup d'autres personnes se présentaient chez elle. Elle parlait parfaitement anglais et avait une tendance à apprécier tout ce qui venait d'Angleterre, gens ou objets. Pendant les premiers mois, les officiers du 53e régiment, à l'exemple de leur colonel, George Bingham, et de lady Bingham, avec qui elle se lia très vite, venaient soit seuls, soit en compagnie de leurs femmes, tous attirés par ce milieu nouveau pour eux. A l'arrivée d'Hudson Lowe, en avril 1816, les choses changèrent. Le méfiant gouverneur s'offusqua de ces visites, et l'officier de garde au poste voisin eut l'ordre de pren-

dre les noms des visiteurs, ce qui suffit pour les écarter.

Par la suite cependant, elle reçut beaucoup dans sa nouvelle maison. Personnages des deux sexes habitant Sainte-Hélène, voyageurs de passage, beaucoup venaient à elle dans l'espoir d'être reçus par l'Empereur ou d'entendre au moins parler de lui. Nombreuses aussi étaient les femmes d'officiers, logées tout à proximité, au camp de Deadwood, qui entraient chez elle, toujours certaines d'y recevoir un accueil charmant.

Une violente altercation de Bertrand avec le lieutenant-colonel Lyster modifia cet état de choses. L'Empereur, sachant que ce Lyster, dont Hudson Lowe voulait imposer la présence à Longwood, comme officier d'ordonnance, avait servi dans un régiment composé de déserteurs corses et n'appartenait plus à l'armée active, fit écrire par Bertrand à Hudson Lowe une lettre si violente que Lyster en demanda raison à Bertrand. Ce dernier, à son tour, se mit à la disposition de Lowe, chef hiérarchique du lieutenant-colonel. Finalement, Lowe adressa des excuses, retira Lyster de Longwood, mais mit madame Bertrand en une sorte de quarantaine pour les officiers et leurs femmes. Par ce procédé, il espérait achever de la dégoûter de son séjour dans l'île et la décider à s'en éloigner avec son mari.

Madame Bertrand, en effet, ne dissimulait pas assez son aversion pour Sainte-Hélène. Sans doute, sa santé laissait à désirer. Elle avait eu surtout plusieurs grossesses, dont une seule se termina bien, le 17 janvier 1817, par la naissance du petit Arthur, « le premier Français, dit-elle, en présentant le marmot à l'Empereur, qui fût entré dans l'île sans la permission des Anglais ». Ses accidents successifs, avant et après, mirent plusieurs fois sa vie en danger. Elle en demeurait affaiblie, sortait peu, passait des journées au lit, regrettait le monde, ne trouvait de consolation qu'auprès de ses enfants, qui, vifs, intelligents, remuants, se montraient pleins de vie et d'audace. Prise d'un ennui mortel, elle aspirait à retourner en France et essayait de déterminer son mari à demander à partir. Honnête homme, loyal serviteur, Bertrand luttait de son mieux contre ces insinuations, mais on sait combien est déprimante pour un homme, si haut que soit placé son cœur, cette influence journalière de la femme qu'il aime. C'est la

goutte d'eau qui creuse la pierre. Pour ne pas briser, il avait l'air de céder, puis, de semaine en semaine, de mois en mois, il reculait l'échéance à laquelle son idée du devoir ne lui permettait pas de consentir.

L'Empereur eut, bien entendu, connaissance de cette lutte. Peu à peu, ses visites à madame Bertrand s'espacèrent, et elle vint elle-même moins souvent le voir à Longwood. Pendant les derniers mois, une sorte de rupture tacite se produisit. Tout à fait pendant les derniers jours seulement, à la veille de la mort, elle fut admise auprès du lit dans lequel agonisait l'Empereur. Après avoir apporté à certains moments un adoucissement à ses tourments, finalement sa présence n'évoqua plus pour le martyr que l'idée d'une désillusion nouvelle.

MADAME DE MONTHOLON

Il en fut de même de madame de Montholon.

Albine de Vassal, née en 1780, avait épousé en premières noces un des deux frères Roger, pendant que sa sœur épousait le second. Malgré la naissance d'un enfant, le ménage marcha mal et, sur la demande du mari, une séparation eut lieu en 1809. A ce moment, la jeune femme ne connaissait pas encore Montholon. Leur liaison fut postérieure. Ils convinrent alors de s'épouser dès que le divorce serait prononcé : il le fut le 26 mai 1812 et le mariage se célébra le 2 juillet 1812. La même année naissait, quelque peu prématurément, le jeune Tristan de Montholon. L'Empereur, mécontent de cette union, destitua Montholon des fonctions de chambellan qu'il exerçait alors. Plus tard, il lui rendit sa faveur.

Contrairement à madame Bertrand, madame de Montholon poussa son mari à accompagner l'Empereur à Sainte-Hélène et se joignit à lui très volontiers. Très intelligemment, elle voyait certainement dans cet acte de dévouement le bienfait moral et peut-être matériel qui en rejaillirait sur le ménage. « Qu'elle fût coquette, dit Frédéric Masson, qui n'a pas pour elle et surtout pour son mari une indulgence spéciale, qu'elle fût coquette, intrigante, habile, experte en louanges et toujours prête; qu'elle fût décidée à faire place nette et à écarter quiconque contrarierait les ambitions de son ménage, c'est ce

que l'on voit dès le premier jour; mais qu'elle joigne à ces défauts une remarquable endurance, le mépris de ses aises, une admirable exactitude, une égalité d'humeur qui lui permet de recevoir, sans broncher, les rebuffades et de faire presque toujours bonne mine, c'est ce qu'on ne saurait contester, et pour jouer son jeu cela lui donne bien des atouts. »

Elle avait laissé en France son fils aîné, Édouard Roger, issu du premier mariage, et le dernier, Charles, qui, né en 1814, paraissait trop jeune pour affronter ce voyage. Elle s'était contentée d'emmener Tristan, alors âgé de trois ans. Pendant son séjour à Sainte-Hélène, elle devait avoir deux filles, Napoléone, en 1816, et Joséphine, en 1818.

A Longwood, le ménage s'installa d'abord dans la pièce qui servit plus tard de bibliothèque, puis dans une annexe que l'on construisit hâtivement et qui laissait fort à désirer : la toiture, notamment, en carton goudronné, se craquela si bien, sous la morsure du soleil, que bientôt, les jours de pluie — et ils étaient fréquents —, on fut obligé de déplacer les lits pour fuir l'inondation!

Pendant les premiers temps surtout, le mari et la femme prenaient leurs repas matin et soir dans la salle à manger commune, en compagnie de Gourgaud, de Las Cases et son fils, et de l'Empereur, quand celui-ci ne restait pas dans sa chambre. Par la suite, il arriva assez fréquemment aux Montholon de déjeuner ou de dîner chez eux.

Presque chaque jour, sauf lorsqu'il était souffrant ou préférait ne pas quitter son intérieur, l'Empereur voyait madame de Montholon, soit chez elle, soit au salon, au jardin ou pendant la promenade en voiture. Souvent il jouait avec elle aux échecs ou aux cartes. Elle se montrait toujours d'une humeur parfaite, se maîtrlsant admirablement pour ne pas laisser voir, comme madame Bertrand, l'ennui profond dont souffraient tous les exilés. Elle recevait des visites assez fréquentes, moins cependant que madame Bertrand, ce qui s'explique par la connaissance parfaite qu'avait la seconde de la langue anglaise. De temps à autre une promenade jusqu'à Jamestown lui permettait de procéder à ces achats de robes, d'étoffes, de rubans, de colifichets, sans lesquels une femme, une jolie femme surtout, ne saurait vivre.

Madame de Montholon, elle aussi, voulait fuir Sainte-Hélène! Sans afficher comme madame Bertrand son immense désir de s'éloigner, elle préparait son départ, en se disant atteinte d'une maladie de foie qui la forçait à prendre les eaux en Europe, en parlant d'affaires à régler en France, où l'attendaient deux de ses enfants et où sa mère venait de mourir. L'Empereur, au courant de ce projet, le combattait, dans la crainte que Montholon ne partît avec elle. Déjà il avait vu s'éloigner Las Cases et Gourgaud, il sentait l'influence exercée par madame Bertrand sur son mari, il entrevoyait le jour où il resterait seul avec ses domestiques! Il fit la part du feu et finit par consentir à son départ, cherchant seulement à empêcher Montholon de l'accompagner. « En Europe, lui disait-il, vous retrouverez un mari. — Sire, lui répondait-elle, une femme trouve facilement un amant, mais non pas un mari. »

Finalement, le 1er juillet 1819, elle quitta Longwood avec ses enfants. L'Empereur souffrit certainement de ce départ. « Votre femme, dit-il un jour mélancoliquement à Montholon en sentant sa fin approcher, semait des fleurs sur ma tombe. Depuis son départ, il n'y croît plus que des ronces. »

Il n'avait pas tort de redouter un abandon général. A peine en Europe, madame de Montholon s'efforça de trouver quelqu'un qui voulût bien venir à Sainte-Hélène prendre la place de son mari. Lui, comme Bertrand, voulait rester, cherchait à gagner du temps. Parfois, dans les lettres débordantes de tendresse qu'il écrivait à sa femme après son départ, il semblait admettre la possibilité de la rejoindre, quand un autre l'aurait relevé. Puis madame de Montholon parlait de revenir à Sainte-Hélène après quelques mois d'absence...

La mort mit fin à ces combinaisons, à ces projets d'abandon et donna aux personnes qui restèrent, parfois malgré elles, jusqu'à la fin, l'auréole de la fidélité.

LES DAMES ANGLAISES

Une jeune fille, subitement mise en lumière dès le lendemain du débarquement, ne devait pas non plus rester dans l'île pendant toute la captivité, mais elle, du moins, n'y était retenue par aucun devoir vis-à-vis de l'Empereur.

C'était cette charmante Betzy Balcombe, sur laquelle il a été beaucoup écrit, à commencer par elle-même, qui, sous son nom de femme, Mrs. Abell, nous a laissé des *Souvenirs*, aussi véridiques que peuvent l'être les souvenirs d'une gamine de quinze ans, écrits cinquante ans plus tard. Plusieurs versions en existent en français.

Elle habitait, on s'en souvient, la petite propriété des Briars, dans un site enchanteur, à deux kilomètres de Jamestown, en contre-bas de la route de Longwood. L'Empereur, dès son arrivée dans l'île, s'y établit dans un petit pavillon isolé, pour attendre que fût prête la maison qu'on lui destinait sur le plateau. Le propriétaire vivait dans la maison principale, avec sa femme, ses deux fils en bas âge et ses deux filles, Jane, âgée de seize ans, et Betzy, un peu plus jeune.

Primesautière, vive, intelligente, assez mal élevée, après avoir éprouvé une frayeur atroce au nom seul de Napoléon, l'ogre des enfants pas sages, Betzy se familiarisa si bien qu'elle scandalisa les compagnons de l'Empereur par la liberté de ses plaisanteries. Lui s'en amusa, comme s'amuse un grand-père des fantaisies de sa petite-fille, d'autant plus rempli d'indulgence pour ses espièglerie qu'elles le changeaient des rigueurs du protocole, sévèrement exigées pour toute autre personne.

Après l'avoir vue continuellement dans l'intimité pendant les six semaines qu'il passa aux Briars, il reçut sa visite à Longwood, où elle venait assez fréquemment avec sa mère et sa sœur. Elles allaient ordinairement d'abord chez madame Bertrand, d'où l'Empereur, prévenu de leur présence, les invitait ou non à se rendre chez lui, suivant ses dispositions physiques ou morales. S'il les conviait à dîner, pour ne pas avoir à circuler de nuit, elles couchaient ce soir-là chez le grand maréchal.

Les deux sœurs, spécialement Betzy, se montraient très gaies, riaient, plaisantaient, jouaient parfois à colin-maillard ou à quelque autre jeu. « Il vous faudrait une femme comme Betzy », disait Bertrand à Gourgaud, toujours à l'affût d'une conquête introuvable. A un autre moment, on taquinait Betzy sur son mariage avec l'adjudant-général Read ou avec le major Ferzen. Elle était la première à en rire et se livrait à mille folies qui déridaient l'Empereur.

A la fin de mars 1818, son père résilia ses fonctions de fournisseur et la famille quitta Sainte-Hélène. Ce départ, ajouté à d'autres, retirait une distraction à l'Empereur, augmentait sa solitude.

On sait que, mariée, établie à Londres, elle devait, vingt-huit ans plus tard, en 1846, recevoir le neveu de l'Empereur, le futur Napoléon III, quand, évadé de Ham, il se réfugia en Angleterre. Elle y mourut en 1874.

Si l'Empereur ne toléra de personne les familiarités qui l'amusaient de la part de Betzy, il reçut, surtout pendant les premiers mois de la captivité, d'assez nombreuses visites de dames anglaises, qu'elles demeurassent dans l'île ou qu'elles y fussent de passage. Bien qu'il n'eût jamais beaucoup recherché autrefois la conversation des femmes, il se laissait aller maintenant plus volontiers à causer avec celles qui venaient le voir. Il les recevait avec une courtoisie extrême, assez souvent, il faut bien le dire, dans l'espoir qu'une fois de retour en Angleterre elles répéteraient ses propos. Par ce moyen, il comptait saisir l'opinion publique des détails qu'il voulait divulguer sur sa situation, sur la vie à laquelle il était réduit, sur les restrictions surtout qu'on lui imposait. Il établissait sa propre légende.

Ces visites avaient lieu au salon ou parfois au jardin. Assez fréquemment aussi elles se terminaient par une promenade en voiture. L'Empereur invitait la visiteuse à prendre place dans sa calèche, seule avec lui ou en compagnie de mesdames Bertrand ou de Montholon, et l'on se lançait à plein train sur les mauvais chemins, cent fois parcourus, des environs de Longwood, souvent à la grande frayeur de l'invitée, qui ne comprenait pas que les piqueurs pussent maintenir cette allure sur des routes exécrables, bordées de précipices vertigineux. Bien entendu, comme il ne pouvait pas sortir des limites assignées, il ne rendait jamais aucune de ces visites.

La première des dames qu'il vit ainsi fut madame Skelton. Femme du gouverneur en second, elle habitait Longwood pendant l'été, avant l'arrivée de l'Empereur. Quand l'amiral Cockburn, chargé provisoirement d'assurer la garde de l'illustre exilé, jeta son dévolu sur cette maison pour l'y loger, le ménage l'abandonna de bonne grâce, sans récriminer. Dès

le lendemain de son débarquement, l'Empereur était venu de Jamestown examiner sa future habitation. Il avait longuement causé avec madame Skelton, qui, élevée en France, parlait bien français. Dans la suite et jusqu'à leur départ pour l'Angleterre, le colonel et madame Skelton vinrent voir l'Empereur, qui les retenait parfois à dîner. Le 31 décembre 1815, par exemple, l'Empereur les invita à passer avec lui la dernière soirée de l'année. Ils arrivèrent, comme d'habitude, à cheval. Avant le dîner, madame Skelton alla faire sa toilette chez madame de Montholon, « qu'elle étonna par sa pudeur », nous dit Gourgaud.

Lors de sa visite de départ, le 11 mai 1816, l'Empereur lui remit, comme souvenir, une charmante tasse de porcelaine de Sèvres.

Même cadeau, le 20 juin 1817, à lady Malcolm, quand elle vint lui faire ses adieux avant de quitter Sainte-Hélène. Son mari, l'amiral Pulteney Malcolm, avait, un an auparavant, succédé à l'amiral Cockburn dans le commandement de l'escadre. « Petite, bossue et richement laide », au dire de Stürmer, déjà un peu sur le retour, elle essayait, par l'originalité de sa toilette, de « réparer des ans l'irréparable outrage » et n'arrivait qu'à provoquer le sourire. Au fond, c'était une excellente femme : on riait de ses travers sans nier ses qualités très sérieuses.

Elle venait à Longwood, soit chez madame Bertrand, soit directement chez l'Empereur, qui semblait éprouver d'autant plus de plaisir à causer avec elle qu'elle parlait couramment l'italien. Son admiration pour l'Empereur était sans bornes. Aussi « l'accueil qu'elle en reçut acheva-t-il de lui tourner la tête », prétend Stürmer. Parfois, au cours de ses visites, elle jouait aux échecs avec lui. Ils étaient à peu près de même force, ce qui ne veut pas dire qu'ils fussent forts ni l'un ni l'autre. Elle a laissé, sur son séjour à Sainte-Hélène, un journal qui ne manque pas d'intérêt.

De même, depuis qu'elle était arrivée à Sainte-Hélène, au mois d'avril 1816, l'Empereur recevait lady Bingham, dont il voyait auparavant souvent le mari, d'abord colonel du 53e régiment, établi à Deadwood, puis général commandant le camp. Il le tenait en grande estime et accueillait le ménage avec plaisir.

Lady Bingham n'était « ni laide ni jolie, ni spirituelle ni sotte ». Très élégante, recherchée dans sa toilette, elle aimait à recevoir. Sa maison était fort bien tenue. Elle montait beaucoup à cheval. Sa monture habituelle, très calme, avait le pied très sûr. Aussi s'amusait-elle à étonner son entourage par sa hardiesse dans des passages très accidentés.

Le 14 juillet 1817, Bingham conduisit à l'Empereur le corps des officiers du 53e régiment, qui quittait Sainte-Hélène. Après avoir adressé quelques mots à chacun d'entre eux, Napoléon, se tournant vers Bingham, lui dit : « Vous êtes triste du départ de ce régiment. Depuis combien de temps servez-vous avec lui? — Depuis treize ans. — Il faut pour vous consoler faire un petit Bingham à Milady. » Le général devint fort rouge.

Pendant les premiers mois de son séjour, l'Empereur reçut avec plaisir la visite des Wilks, qu'il invita plusieurs fois à dîner. Le mari avait été gouverneur de l'île, jusqu'à ce que la compagnie des Indes en abandonnât l'administration au gouvernement anglais, pour le temps de la captivité. S'il était lui-même un savant distingué, si sa femme, fort aimable, passait pour la meilleure danseuse de l'île, leur fille Laure était remarquable par sa grâce, son élégance, son instruction. Elle parlait bien français et servait d'interprète à son père. Son charme agit vivement sur l'inflammable Gourgaud, qui, non content de la voir à Longwood, allait lui rendre visite à Plantation House et regrettait amèrement de ne pas pouvoir l'épouser comme la plupart des femmes, d'ailleurs, qu'il rencontrait.

Ces visites, quelques autres encore, constituaient pour l'Empereur d'agréables distractions. Peu à peu, malheureusement, elles cessèrent. N'oublions pas, en effet, que les Wilks quittèrent Sainte-Hélène au mois d'avril 1816; les Skelton, le mois suivant; lady Malcolm, en juillet 1817; Betzy, en avril 1818; lady Bingham, en mai 1819; et enfin madame de Montholon au mois de juillet 1819. De toutes ces dames, restait donc madame Bertrand, qui n'aspirait qu'au départ, l'Empereur le savait!

Une autre personne, qui, elle, ne quitta pas l'île, aurait bien voulu fréquenter l'Empereur : les rapports entre ce

dernier et son mari l'empêchèrent de franchir le seuil de Longwood. C'était lady Lowe.

Mariée en premières noces au colonel William Johnson, elle était veuve et venait d'épouser Hudson Lowe quand celui-ci partit pour Sainte-Hélène. Bien qu'approchant de la quarantaine, elle était d'apparence plus jeune. Si le corps laissait un peu à désirer, le visage était charmant; « les yeux, spirituels et rieurs; les cheveux, d'un brun lustré, opulents »; « joli cou, beaux bras, peau fine et blanche »; elle était aussi plaisante que son mari était désagréable, ce qui faisait répondre par Warden à l'Empereur l'interrogeant sur Hudson Lowe : « J'aime mieux Lady Lowe. » Selon Montchenu, elle n'avait pas de jolies jambes, puisqu'elle ne les montrait pas. « Gaie, disait d'elle Stürmer, un peu coquette et commère par excellence. »

Très élégante dans ses toilettes très soignées, recevant à merveille, elle mettait ses invités à leur aise, qu'elle les reçût dans ses salons de Plantation House ou qu'elle organisât pour les distraire des parties en plein air, des cavalcades, des pique-niques, des excursions dans l'île aux aspects si variés. Elle était, a-t-on dit, « la reine de l'île : reine par la séduction qu'elle exerçait, reine aussi et davantage par la crainte qu'inspirait son mari ».

Elle vint à Longwood, mais pas chez l'Empereur, à qui elle n'osa jamais demander une audience, malgré l'envie qu'elle en éprouvait. C'était le 5 décembre 1816. Elle relevait de couches et profita de cette occasion pour rendre sa première visite à mesdames de Montholon et Bertrand. Les Français, avec le consentement de l'Empereur, la voyaient de temps en temps, à Jamestown, à Plantation House même.

L'Empereur semble ne l'avoir aperçue qu'une fois, sans lui parler d'ailleurs. Ce fut en 1820, à une époque où les limites imposées pour les promenades avaient été étendues à presque toute l'île. Il s'était dirigé du côté de ce merveilleux site de Sandy Bay, quand il la rencontra. Il la trouva fort jolie et exprima même le regret de ne pas la connaître.

Il reçut un jour une de ses filles.

Elle en avait deux de son premier mariage. L'aînée, Suzanne Johnson, était une ravissante personne, dont la beauté la

grâce, le charme, tournèrent littéralement la tête à la moitié des officiers de la garnison. A tous ces soupirants, la jeune fille préféra un homme qui n'était ni jeune ni beau, Balmain, le commissaire envoyé par le tsar à Sainte-Hélène et qui en devint follement amoureux. Le mariage eut lieu en 1820. Les débuts causèrent de cruels mécomptes à l'infortuné diplomate, qui, au dire des mauvaises langues, aurait, dès le premier soir, trouvé close la porte de la chambre nuptiale.

Quelques jours auparavant, cette jeune personne était venue se promener seule, à cheval, suivie d'un groom, aux environs de Longwood. Ayant aperçu Montholon, elle lui demanda de lui montrer les jardins nouvellement créés, dont on disait merveille. Persuadé que l'Empereur était chez lui, qu'on ne risquait pas de le déranger, Montholon invita Suzanne à mettre pied à terre et lui offrit le bras. Tout à coup, au détour d'une allée, les deux promeneurs se trouvèrent en présence de l'Empereur, assis sur un banc de gazon. La jolie Suzanne devint rouge d'émotion, d'embarras, de joie en même temps. Très aimable, l'Empereur se leva, lui adressa la parole, lui montra lui-même les travaux de jardinage, fit apporter un plateau de ces sucreries que confectionnait si bien le maître d'hôtel Pierron. Après une conversation au cours de laquelle il ne fit aucune allusion au beau-père de la charmante visiteuse, il cueillit lui-même une rose et la pria de l'accepter, « en souvenir de ce qu'il appela son pèlerinage ».

Sans prétendre les citer toutes, on peut indiquer quelques-unes des autres dames anglaises qui, habitant l'île, eurent l'honneur d'être présentées à l'Empereur.

Et d'abord la « belle, bonne et douce » madame Hodson, ainsi que l'appelait Las Cases, chez laquelle l'Empereur alla une fois — le 20 novembre 1815 —, pendant qu'il habitait les Briars. Puis miss Doveton, dont le père possédait Mont-Plaisant, à Sandy Bay. L'Empereur alla chez elle au commencement et vers la fin de la Captivité, et la reçut à dîner. Une voisine de Longwood, miss Mason, auprès de la demeure de laquelle on passait fréquemment lors des promenades à cheval. Elle était elle-même excellente écuyère. Pendant longtemps on a raconté à Sainte-Hélène les prouesses excentriques auxquelles elle se livrait sur une vache harnachée comme un

cheval. Citons aussi madame Blackenay, dont le mari fut pendant un certain temps détaché à Longwood comme officier d'ordonnance. C'était un brave homme, mais quelque peu porté sur la boisson. La femme elle-même se mettait parfois au diapason, et il lui arriva un jour de se présenter à Longwood en état d'ébriété. Une vieille dame, madame Péri, aurait bien voulu, malgré ses quatre-vingt-deux ans, venir jusqu'à l'Empereur. Il ne semble pas qu'elle ait mis ce projet à exécution.

A ces dames, à quelques autres qui habitaient Sainte-Hélène, on peut ajouter celles qu'au cours d'un voyage, une escale amena dans l'île. Quelques-unes furent présentées à l'Empereur. D'autres n'eurent pas cette faveur. Plusieurs se contentèrent d'une visite à mesdames de Montholon et Bertrand, ou demandèrent au médecin O'Meara, logé dans les bâtiments de Longwood, de les recevoir, toutes avec l'espoir, qui se réalisa parfois, d'apercevoir l'illustre captif.

AUTRES PERSONNES HABITANT L'ILE

Au mois de juin 1816, quel ne fut pas l'étonnement de M. de Las Cases d'apprendre le débarquement à Sainte-Hélène d'une personne qu'il avait connue à Paris dans les derniers temps de l'Empire! Elle s'appelait alors Hermance Deboulet et était la fille d'un très brave homme, qui utilisait les loisirs laissés par ses fonctions d'employé au ministère de la guerre en donnant au jeune Las Cases des leçons d'écriture et de latin. Madame de Las Cases s'était intéressée à la jeune Hermance, l'avait reçue, l'avait présentée dans différentes maisons, avec l'espoir de lui trouver une place de gouvernante, puis, dans le grand désarroi de la chute de l'Empire, l'avait perdue de vue. Hermance arrivait maintenant sous le titre de baronne de Stürmer, ayant, en 1814, à l'insu de ses protecteurs, épousé un jeune diplomate autrichien, très épris d'elle. Ce diplomate venait d'être envoyé à Sainte-Hélène, comme commissaire de l'empereur d'Autriche, avec la mission, partagée par Balmain, au nom de la Russie, et par M. de Montchenu, au nom de la France, de s'assurer constamment de la présence de l'impérial prisonnier dans l'île.

M. de Las Cases ne mit pas en doute que madame de Stürmer lui apportait de France des nouvelles de madame de Las Cases. N'ayant rien reçu au bout de huit jours, il lui envoya son domestique, après l'avoir bien stylé. Madame de Stürmer répondit ne pas savoir de quoi on voulait lui parler. « Que vous connaissez peu le cœur humain! répondit l'Empereur à Las Cases qui se plaignait de cette ingratitude. Son père a été précepteur de votre fils, ou quelque chose de semblable; votre femme l'a protégée dans sa nullité et elle est devenue baronne allemande! Mais, mon cher, vous êtes celui qu'elle redoute le plus ici, qui la gêne davantage. Elle n'aura même pas vu votre femme à Paris. »

Elle refusa de venir chez madame Bertrand et semble n'avoir fréquenté quelques-uns des compagnons de l'Empereur que quand le hasard la mit en leur présence. Elle avait pris de l'embonpoint, était devenue, selon Ali, « une petite boulotte », tout en restant « assez gentille ». Un peu avant son départ de Sainte-Hélène, qui eut lieu le 11 juillet 1818, elle vendit différents objets, « entre autres une assez belle parure en turquoises, que l'Empereur fit acheter et qu'il donna à mademoiselle Napoléone de Montholon », alors âgée d'environ deux ans.

A la fin de juin 1817, l'amiral Plampin remplaça l'amiral Malcolm dans le commandement de l'escadre. « Rougeaud, velu, trapu », il était sans distinction, approchait de la soixantaine et détestait l'Empereur, par qui, à l'inverse de son prédécesseur, il ne fut, pendant les trois ans qu'il passa à Sainte-Hélène, reçu qu'une fois, le lendemain de son arrivée. On sut bientôt qu'il avait amené d'Angleterre une jeune beauté et qu'il l'avait installée avec lui, aux Briars, dans la pièce unique du pavillon habité par l'Empereur au début. Ce fut un beau scandale. En pleine église, le dimanche, à Jamestown, le pasteur Boys fulmina contre le débauché. Lady Lowe et son prude entourage affectèrent des airs de dégoût. On parlait d'expulser cette « créature », de provoquer le rappel de l'amiral.

Sous cette menace, Plampin eut avec le puissant gouverneur une entrevue, à la suite de laquelle le clergé reçut ordre de cesser ses objurgations, et l'entourage de Lady Lowe de changer le sujet de ses conversations. En remerciement de ce

voile jeté sur sa conduite, l'amiral se mit entièrement à la dévotion d'Hudson Lowe, épousa toute ses haines, et, loin de servir, comme Malcolm, de contrepoids dans les tracasseries envers les Français, les aggrava plutôt, en interdisant, par exemple, aux officiers de marine d'aller à Longwood ou de communiquer avec les exilés sans son autorisation, en supprimant désormais les présentations en corps à l'Empereur. On peut donc dire que la présence de sa jeune maîtresse à Sainte-Hélène exerça sur la Captivité une fâcheuse influence.

Quelques frais visages de jeunes filles apparaissent dans les récits des témoins. Si l'Empereur les vit parfois, il en entendit plus souvent parler par ses compagnons, au retour d'une promenade aux environs ou à Jamestown.

Et tout d'abord la « Nymphe de la vallée », cette charmante Marianne Robinson, jolie petite paysanne, de seize à dix-sept ans, qui demeurait avec ses parents dans une des rares maisons de la vallée fréquemment traversée à cheval, pendant les premiers temps, par l'Empereur et ses compagnons, au sud de Longwood. On échangeait avec elle quelques mots au passage, la jeune fille rougissait, et, dans les longues heures de loisir, on parlait ensuite d'elle, à Longwood. La disette, dans laquelle on se trouvait sur cet article à Sainte-Hélène et dont quelques-uns souffraient plus que les autres, amplifiait sans doute ses charmes, car, disait l'Empereur, « nos villages de France grouillent de paysannes plus jolies qu'elle », ce qui n'empêchera pas, ajouta-t-il, en apprenant qu'elle se mariait et qu'elle quittait l'île, qu'« à Londres elle sera courue quand on saura que je l'ai connue[1] ».

Une autre jeune fille, miss Kneips, fut surnommée Bouton de Rose, en raison de la fraîcheur de son teint. Amie intime de la fille de Porteus, cet habitant de Jamestown dans la maison duquel l'Empereur passa la nuit qui suivit son débarquement, elle fut invitée un jour à déjeuner à Longwood, avec sa sœur, nommée Mareya, sa mère et les Porteus. On avait si bien vanté ses charmes que madame de Montholon fut persuadée que l'on amenait ainsi à l'Empereur une future maîtresse. Elle la cajola, la prit sous le bras, lui fit mille

1. M. Albéric Cahuet a pris Marianne Robinson comme héroïne de son roman *Sainte-Hélène, petite île....*

amitiés. Mais après le repas, tandis que, pour leur offrir une distraction, Gourgaud accompagnait les visiteuses dans une promenade en calèche, l'Empereur, qui avait les oreilles rebattues de la beauté de la demoiselle, la déclara loin d'être aussi jolie que madame Walewska. Cette simple remarque suffit pour modifier l'attitude de madame de Montholon à son égard au retour de la promenade.

Comme la « Nymphe », « Bouton de Rose » se maria, en 1820, et quitta l'île. Il semble, du reste, que s'en éloigner fût l'objectif des jeunes filles de Sainte-Hélène, même pour celles qui y étaient nées. Les mariages se bâclaient rapidement entre ces jeunes personnes, souvent fort jolies, et les inflammables voyageurs, marins ou passagers, qu'une relâche amenait pour quelque temps sur ce roc chauffé par le soleil des tropiques. Pas de longues assiduités. On était vite fiancé. On se rencontrait à Jamestown, à quelque réunion, aux courses organisées par les officiers, spécialement au camp de Deadwood, à deux pas de Longwood. Assez nombreux aussi étaient les bals donnés par le gouverneur, par l'amiral, par tel ou tel personnage, par la garnison, et dans lesquels la population blanche semblait être invitée sans grande distinction entre les classes sociales. En plus des personnes déjà citées, on voyait dans ces réunions les femmes de divers officiers ou fonctionnaires, des jeunes femmes ou des jeunes filles dont les noms sont venus jusqu'à nous, comme cette Ketty, amie de miss Mason, les demoiselles Kay, dont le cottage était tout près de ce qui devait être la vallée du Tombeau. Voici miss Jenny, une amie des Balcombe, qui venait chez les Bertrand; mademoiselle Fernandez, reçue par l'Empereur le 24 mai 1816; miss Beale, dont Gors, l'officier d'ordonnance de l'ineffable Montchenu était amoureux; mademoiselle Beaumont, une connaissance aussi des Bertrand...

Le 4 décembre 1817, eut lieu à Longwood une visite sur laquelle on devait jaser par la suite. Ce jour-là, arriva seule, sur un des chevaux du gouverneur, une jeune et jolie personne, mademoiselle Vincent, femme de chambre de lady Lowe, venue soi-disant pour prendre des nouvelles du petit Arthur Bertrand. Les domestiques français, ravis de cette gracieuse apparition, se mirent galamment à sa disposition. Ali surtout

se montra très empressé. Comme elle témoignait une grande curiosité de voir la maison, ils la promenèrent dans les pièces où l'on savait que ne se trouvait pas l'Empreur, alors en conversation dans le salon avec un de ses compagnons. Ce n'était pas suffisant : elle voulait apercevoir l'Empereur. Ali, de plus en plus galant, l'introduisit dans la salle à manger et lui fit signe de regarder par le trou de la serrure de la porte communiquant avec le salon. Longuement, sans bruit, la jeune fille regarda l'Empereur, qui, suivant son habitude, allait et venait. Elle se retira, enchantée.

L'Empereur apprit la chose le soir même. Tout en disant qu'il aurait reçu la jeune fille si on la lui avait présentée, il exprima à Ali son mécontentement, et on parla de placer une portière pour éviter à l'avenir pareille indiscrétion.

La nouvelle de cette visite se répandit dans l'île, provoquant naturellement des commentaires. Quelque temps après, mademoiselle Vincent quitta Sainte-Hélène. Le bruit courut alors qu'elle était enceinte. Le gouverneur, prétendit-on, lui témoigna de grands égards, et l'adjudant-général Thomas Read l'aurait conduite lui-même à bord du navire qui l'emportait. On formula diverses conjectures sur les causes de cette visite à Longwood : on ne manqua pas de mettre, à voix basse, l'Empereur en jeu.

C'est qu'à Sainte-Hélène, comme partout ailleurs, il y avait des papotages, des commérages. Ce n'était pas nouveau. Dans un code ancien, en vigueur un demi-siècle auparavant, nous lisons, en effet :

« Attendu que plusieurs femmes oisives et bavardes, qui font métier de courir de maison en maison, inventent et répandent des rapports faux et scandaleux sur les bons habitants de l'île et sèment ainsi la discorde et la mésintelligence parmi les voisins et souvent même entre les maris et leurs femmes..., nous ordonnons que toute femme qui, à l'avenir, sera convaincue d'avoir médit, d'avoir répandu des bruits calomnieux, de s'être querellée et enivrée, ou de quelque autre vice notoire, sera punie par être plongée dans l'eau ou fouettée, ou enfin par telle autre peine que le gouverneur et le conseil jugeront que son crime aura méritée. »

Les femmes, sans doute, étaient devenues plus discrètes

ou le code était tombé en désuétude, car nous ne le voyons pas appliquer pendant la Captivité. Au mois d'octobre 1816, cependant, le tribunal condamna à deux cent cinquante livres sterling d'amende madame Young Husband, pour avoir médit publiquement de la vertu de madame Néal. Cette dernière, voisine de Longwood, y venait de temps en temps. Dans ses promenades à cheval, l'Empereur passait parfois devant sa maison et faisait demander de ses nouvelles. Quant à madame Young Husband, elle descendait de Cromwell. Laide, prétentieuse, elle éprouvait le besoin de faire parler d'elle, écrivait à tort et à travers. Son mari, capitaine de grenadiers, dut conserver de Sainte-Hélène un bien mauvais souvenir : pendant son séjour dans l'île, il perdit un cheval de soixante-dix louis, vit brûler sa maison avec tous ses effets, faillit avoir un duel à cause de sa femme et finalement fut obligé, toujours à cause d'elle, de payer cette forte amende.

UN VENT D'AMOUR

Nombre de jeunes filles et de jeunes femmes de race blanche étaient fraîches et jolies, comme il arrive souvent chez les Anglaises. Quant aux indigènes, Stürmer les déclarait, un peu péremptoirement, « sottes et laides ». Un voyageur, au contraire, les trouvait grandes et robustes, ce qui était bien nécessaire, ajoutait-il, pour pouvoir porter le fardeau de la poitrine abondante dont les avait pourvues la nature. Une particularité l'avait frappé : le grand nombre de celles qui étaient enceintes. Étaient-elles d'une vertu farouche? Elles semblent avoir montré plus d'éclectisme dans les caprices que de rigidité dans les mœurs, à en juger par la race actuelle, résultat d'un croisement de nègres avec des éléments de toutes les couleurs. N'oublions pas, en outre, que l'esclavage sévissait encore à Sainte-Hélène.

De son côté, Gourgaud avait découvert de jolies mulâtresses au service de la vieille madame Péri. Peut-être trouvait-il là un dérivatif à ses déboires : « Les femmes blanches, disait-il en effet, sont assez jolies; elles ont les mœurs, le langage et l'habillement anglais, mais il y a tant de rocs et de

rochers dans cette île que je crains qu'il n'y en ait jusque dans le cœur de ces belles. »

Cependant, « un vent d'amour » soufflait sur Sainte-Hélène, spécialement, semble-t-il, autour de Longwood.

Si Las Cases, approchant de la cinquantaine, était de sens rassis, si Montholon et Bertrand, mariés l'un et l'autre, avaient leurs femmes avec eux, Gourgaud, le polonais Piontkowski, plus tard le médicastre Antommarchi nous apparaissent plus ou moins en quête de pâture. Marchand, tout jeune, la plus belle figure de Sainte-Hélène — nous parlons au moral —, n'échappa pas à la contagion. Sur les registres de l'église Saint-James, à Jamestown, nous voyons inscrite, à la date du 3 juin 1817, la naissance de James-Octave, fils illégitime de Louis Marchand et d'Henriette Visey. Cette dernière, fille d'un soldat, appelée parfois Esther, avait été pendant quelque temps au service de madame de Montholon. En 1821, elle eut un autre fils, illégitime aussi, dont l'acte de naissance n'indique pas le père. Son nom reparut une troisième fois sur ce livre, en 1838, quand on enregistra sa mort : elle avait alors trente-sept ans.

Au mois de juin 1816, le cuisinier de l'Empereur, Lepage, s'étant blessé au pouce, Hudson Lowe envoya, pour le remplacer, une personne de sa propre maison, une Belge, Catherine Sablon, appelée Finette par les uns, Jeannette par les autres. Avant même de lui avoir dit un mot, Lepage déclara vouloir l'épouser. Son confident, le maître d'hôtel Cipriani, lui conseilla de savoir tout d'abord si elle n'était pas déjà pourvue d'un mari ou même d'un amant. « Pour ce qui est de ce dernier, s'écria le bouillant cuisinier, peu m'importe qu'elle en ait eu plusieurs. » Puis, se précipitant vers elle, le bras en écharpe : « Madame, lui demanda-t-il, êtes-vous mariée? — Non, Monsieur. — Alors, si cela vous convient, je vous épouserai immédiatement. — Attendons au moins deux ou trois jours », répondit-elle. Et le mariage eut lieu.

Ce fut en 1819 surtout que cette folie matrimoniale sévit avec le plus d'intensité.

Madame de Montholon avait quitté Longwood le 1er juillet, laissant à sa femme de chambre, Joséphine Schoutter, tout un lot de robes, dont celle-ci tira de treize à quinze cents francs,

qui devaient arrondir sa dot. Huit jours après, en effet, elle épousait Noverraz, le fidèle chasseur de l'Empereur. Le mariage fut célébré dans le salon de madame de Montholon, et le soir un grand dîner amena une réconciliation générale entre les domestiques dont, les jours précédents, plusieurs semblaient vouloir se dévorer.

Trois semaines plus tard, Montholon écrivait à sa femme : « La manie du mariage gagne Marchand; Ali, Archambaud sont comme des fous. Ils frappent à toutes les portes et mettent tout en œuvre pour arriver à leur but. » Et la semaine suivante, le « fougueux Archambaud » menait à l'autel la « pudique Mary », femme de chambre au service des Bertrand.

Un peu plus tard, Saint-Denis, dit le mameluck Ali, obtint à son tour de l'Empereur l'autorisation d'épouser une fort jolie personne, Betzy Hall, arrivée d'Angleterre au commencement de 1819, pour servir de gouvernante aux enfants de madame Bertrand. Depuis quelques jours, avaient débarqué les deux prêtres Buonavita et Vignali, envoyés par le cardinal Fesch. Ali s'entendit avec le premier et le mariage fut célébré, sans bruit ni apparat, dans la chambre même de l'abbé. Les deux époux étaient catholiques. Cette cérémonie, semble-t-il, aurait dû leur suffire. Néanmoins, Ali, estimant que sa femme était anglaise, qu'ils habitaient un pays protestant, tint à ce que le mariage fût béni par un pasteur. En conséquence, le surlendemain, ils se rendirent tous les deux à cheval à une chapelle anglicane, à côté de Plantation House. Le pasteur Vernon procéda à une cérémonie des plus simples, après quoi les deux mariés, suivis de Noverraz et de sa femme, de Pierron, d'un autre encore, remontèrent à cheval. Pendant le reste de la journée, la noce se promena de cottage en cottage.

L'EMPEREUR

L'Empereur a-t-il été touché par ce « vent d'amour »? Parmi toutes ces femmes, a-t-il eu des maîtresses à Sainte-Hélène?

Deux personnes ont vécu dans son intimité, mesdames Bertrand et de Montholon. Si sur la première il n'a jamais été rien dit — et il ne pouvait être rien dit —, quelques auteurs

ont risqué des insinuations en ce qui concerne la seconde. Simples insinuations, simples suppositions, car aucun témoignage n'autorise une conclusion formelle.

Une phrase de Gourgaud pourrait constituer une accusation. Le 26 janvier 1818, « à une heure, écrit-il, dans son *Journal*, madame de Montholon accouche d'une fille, qui naît avec une coiffe. Elle désirait un garçon, *probablement pour avoir un Napoléon dans sa famille* ». Cette « rosserie » ne s'explique-t-elle pas par l'intention de madame de Montholon, si elle avait un fils, de l'appeler « Napoléon », comme elle avait appelé « Napoléone » la fille déjà mise au monde à Sainte-Hélène? On a insinué — car encore une fois en pareille matière on ne procède que par insinuation — que cette petite « Napoléone[1] » était la fille de l'Empereur. Il suffit de considérer la date de sa naissance — 18 juin 1816 — pour constater qu'elle fut conçue pendant la traversée, sur le *Northumberland*, à une époque et dans des conditions où tout permet d'affirmer que, même s'il y eut plus tard des rapports plus intimes entre l'Empereur et madame de Montholon, il est infiniment probable qu'ils n'existaient pas alors. Quant à la petite Joséphine, née, on vient de le voir, au début de 1818, elle ressemblait, dit Ali, beaucoup à Montholon. Elle devait mourir l'année suivante, le 30 septembre, à Bruxelles, très peu de jours après le retour de sa mère en Europe.

Dans l'état actuel des documents parvenus jusqu'à nous, rien ne permet d'affirmer l'existence d'une liaison entre l'Empereur et madame de Montholon.

Il paraît de même impossible de préciser que l'Empereur ait eu à Sainte-Hélène une aventure, fût-elle passagère. Si, à ce point de vue, l'élément féminin semble avoir joué un rôle assez considérable sur son entourage, composé de gens jeunes — à l'exception de Las Cases — et célibataires — sauf Bertrand et Montholon —, pour qui la solitude, l'oisiveté, le manque de distractions aggravaient les dangers d'un climat énervant, il n'en fut pas de même pour lui. Dans sa quarante-septième année au moment de son arrivée, sentant bientôt sa santé ébranlée par les conditions dans lesquelles il

1. Napoléone de Montholon devait être en premières noces madame du Couédic, en secondes madame de La Peyrouse.

vivait, puis par les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, supportant surtout le poids de l'existence la plus extraordinaire qu'un homme eût jamais connue, absorbé dans le souvenir de son passé prestigieux, soumis à de véritables tortures morales, l'Empereur était peu accessible aux influences féminines. Au temps de sa toute-puissance, il leur avait échappé. Maintenant, les femmes qui évoluaient autour de lui, dames, jeunes filles, Françaises, Anglaises, habitantes de l'île ou voyageuses de passage, pouvaient lui procurer quelques distractions, amener une diversion à ses pensées, à ses chagrins, lui apporter de faibles consolations : elles ne furent pas une occupation, ni même une préoccupation.

Sauf le médecin O'Meara, les Anglais n'ont eu connaissance de la vie à Longwood que par l'extérieur, par ouï-dire. Ceux qui ont pu savoir, ses amis et ses serviteurs, à qui il était difficile de rien cacher, en raison de la promiscuité où ils vivaient avec lui dans cette bicoque, se sont montrés, sur ce sujet, d'une discrétion qui ne laisse place à aucun soupçon. Les *Mémoires* qui n'ont pas encore vu le jour, ceux de Bertrand, ceux de Marchand surtout, soulèveront-ils un coin du voile qui recouvre encore tant de mystères de la Captivité? Il est peu probable que, sur ce point particulier, ils apportent une lumière quelconque. Leurs auteurs aimaient et respectaient trop leur maître pour avoir révélé ce qui n'était pas leur secret.

ERNEST D'HAUTERIVE

MES MISSIONS EN BELGIQUE[1]

15 octobre 1914. — Je trouve l'état-major belge très inquiet : des renseignements probablement exagérés arrivés pendant la nuit, laissent supposer que toutes les forces allemandes libérées par la reddition d'Anvers sont devant l'armée belge; d'autre part tous les comptes rendus des commandants de division insistent sur la fatigue extrême des troupes, sur leur capacité de résistance qui diminue d'heure en heure, sur leur besoin absolu de repos. Mon collègue anglais — le colonel Bridges, ancien attaché militaire à Bruxelles à qui je communique les renseignements reçus par le deuxième bureau belge — les croit exagérés. Le colonel Bridges représentait le type accompli de l'officier anglais, distingué, élégant, bien tenu, bien habillé; — son optimisme était proverbial. Il disait sans réticence tout ce qu'il pensait alors même qu'il savait ne pas devoir rencontrer chez son interlocuteur une parfaite communauté d'idées. Mais sa franchise était si grande, si naturelle son attitude, que l'on ne pouvait songer à lui en vouloir d'une opinion toujours nettement exprimée. Il avait auprès de lui le prince de Teck, grand seigneur anglais, frère de S. M. la reine d'Angleterre, qui devait plus tard établir la liaison entre la cour d'Angleterre et la modeste villa de la Panne.

Au cours de la matinée, conformément aux dispositions arrêtées hier par l'état-major belge, nous quittons Nieuport-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.

Bains et nous nous installons à Furnes qui devient le G. Q. G. de l'armée belge. Le G. Q . G. fonctionne dans les bâtiments de l'hôtel de ville, tandis que la mission française reçoit comme cantonnement deux immeubles où sont installés nos bureaux, notre popote, nos services. Nous procédions à cette besogne matérielle assez ingrate quand on me signale l'arrivée de M. Augagneur, ministre de la Marine, venu jusqu'à Furnes pour se rendre compte, au nom du gouvernement, de la situation exacte des Belges : je lui expose en détail ce que je sais de l'armée belge, de son état, des intentions du commandement. Tout me laisse croire que M. Augagneur ne se rend pas compte des souffrances de nos amis belges et qu'il se fait certaines illusions sur leur puissance actuelle.

Il me demande de l'accompagner chez le roi, et à son retour je sens que l'entretien qu'il vient d'avoir avec Sa Majesté n'a pas modifié son impression.

Dans la journée le roi me fait demander pour me mettre au courant des ordres qu'il vient de donner : Sa Majesté appelle l'attention des commandants de division sur la nécessité de défendre à tout prix les derniers lambeaux du territoire national. La ligne de l'Yser fortement organisée se prête bien à cette opération défensive : c'est sur cette ligne que l'armée a reçu l'ordre de tenir. Le roi considérera comme traître à la Patrie celui qui prononcera le mot de retraite sans en avoir reçu l'ordre. Néanmoins en raison de l'état de fatigue et de faiblesse où l'armée se trouve, le roi craint qu'elle ne soit pas en état de résister longtemps à une attaque puissante. Sa Majesté estime qu'il est de son devoir d'aviser le général Joffre et le gouvernement français de cette éventualité.

Pendant que le roi expose si naturellement la situation tragique de son armée, sa simplicité fait ressortir davantage, s'il en est besoin, la noblesse de son attitude et l'élévation de son caractère. Sa patrie est maintenant presque complètement envahie. Il n'a plus aucun lien avec Bruxelles. Son gouvernement est au Havre; son ministre de la Guerre à Dunkerque; ses jeunes soldats à Cherbourg et son armée qui a déjà supporté tant de pertes, exténuée mais non démoralisée, séparée jusqu'ici de tous ses alliés, défend avec la dernière

énergie le petit lopin de terre qui constitue encore la Belgique.

Devant ce drame — dont il est actuellement impossible de prévoir la solution, il est *seul, complètement seul*, avec la reine, en face de ses responsabilités. L'un et l'autre ont pour se soutenir leur ardent patriotisme et le profond sentiment du devoir qu'ils ont à remplir vis-à-vis de leur peuple. Quel exemple et quelle leçon!

Dans la soirée je rends compte des événements de la journée au général Joffre, au général Foch. Ce dernier me confirme une communication qu'il m'a fait tenir dans la journée par mon officier de liaison. Il espère que l'attaque qu'il projette le lendemain avec les forces franco-britanniques le long de la Lys, — en direction de Lille, détournera les Allemands du front belge et le décongestionnera. Il demande aux Belges de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de tenir à tout prix la ligne de l'Yser.

Le général Foch m'annonce sa visite à Furnes pour le lendemain.

Je ne saurais terminer le récit de cette journée sans rappeler brièvement quelques détails de l'installation du roi et de la reine à la Panne. Les bureaux de l'état-major belge fonctionnaient à Furnes. Mais le couple royal habitait une modeste villa située au bord de la mer dans le bourg de la Panne : la maison très exiguë était réservée au roi et à la reine : au rez-de-chaussée se trouvaient le salon, la salle à manger où les souverains ont bien voulu me convier à plusieurs reprises et qui ne leur permettait guère de recevoir. Les officiers de la maison du roi habitaient une villa contiguë à celle des souverains. Le roi montait à cheval, visitait ses troupes, voyait ses généraux, travaillait avec son état-major; la reine avait pour principale occupation de s'occuper des blessés. Aujourd'hui il est permis d'affirmer que la gravité et l'austérité avec lesquelles le roi et la reine des Belges ont rempli leur mission ont été pour beaucoup dans les sentiments de respect, de dévouement et d'admiration qui leur ont été voués par le peuple belge et je puis ajouter par la France entière.

16 octobre. — Au milieu de la nuit arrive à Furnes un de mes agents de liaison auprès du général Foch — le capitaine

Laurens. Il me précise les directives données par le général pour la manœuvre en cours et me confirme que l'armée britannique prendra l'offensive aujourd'hui de façon à dégager le front de l'armée belge. Le général Foch me fait répéter par le capitaine Laurens qu'il demande à l'armée belge de « tenir » — pour éviter tout débordement par la gauche : je l'attends aujourd'hui à Furnes.

Entre temps nous apprenons qu'un radio a été intercepté émanant du G. Q. G. allemand et prescrivant que le « mouvement de retraite ne devait se faire que de nuit ». Nous cherchons, — sans d'ailleurs le comprendre, — à quel mouvement de retraite fait allusion le radio ainsi capté. Les Allemands vont-ils se retirer devant nous? Ce serait inespéré. Envoient-ils des troupes sur le front oriental. Mystère!

A onze heures le général Foch arrive avec deux officiers, le capitaine Desticker et le lieutenant Tardieu. Le premier de ces officiers, mort à Paris quelques années après la guerre, a servi le maréchal Foch jusqu'à son dernier jour avec tout son dévouement et sa belle intelligence. Quant au lieutenant Tardieu — dont il est superflu de rappeler ici la carrière, — il avait débuté au G. Q. G. auprès du général Joffre dans l'emploi le plus modeste : celui d'interprète de réserve. Puis le jour où le général Foch était passé à Romilly, allant prendre son commandement dans le nord, il avait offert au lieutenant Tardieu de l'emmener avec lui; le lieutenant Tardieu avait accepté.

Dès son arrivée, je conduis le général Foch au G. Q. G. belge : après les premières présentations, le général expose au général Wielmans et à ses officiers sa théorie sur la défensive avec la rudesse expressive qui nous était familière, mais qui surprenait les étrangers. « Enterrez-vous, répète le général. C'est la seule manière d'échapper aux vues, d'éviter les pertes. » Évidemment tous sont d'accord sur le fond de la question, mais après un silence qui paraît long, le général Wielmans prend la parole et expose que cette théorie si juste sur un terrain normal est presque irréalisable en Belgique parce que l'eau est à fleur de terre et qu'elle apparaît aussitôt que l'on creuse un trou de quelques centimètres. Devant cette objection, dont les opérations qui se sont déroulées dans les

Flandres pendant les quatre années de guerre ont confirmé l'exactitude, le général Foch reconnaît volontiers que la conduite à tenir est difficile, mais qu'il est à la guerre des circonstances où il ne faut pas hésiter à prescrire les mesures les plus radicales, telle par exemple celle d'entrer dans l'eau pour éviter un tir de barrage. Les officiers belges écoutent le général Foch avec beaucoup de déférence; ils n'en pensent pas moins que le commandant français du groupe des armées du nord ne s'est pas encore suffisamment rendu compte des conditions particulières dans lesquelles l'armée belge a combattu et des épreuves qu'elle a subies jusqu'ici.

Le général Foch accepte de venir déjeuner à notre popote. Après le déjeuner, je l'accompagne au G. Q. G. belge où le roi l'a convoqué. Au moment où le général va entrer chez le roi, je lui fais signe que je vais me retirer : « Non, restez, me dit le général en me retenant par le bras, ne me quittez pas. »

La salle où pénètre le général Foch est une salle d'école — sans aucun ornement. Le roi est debout, seul. — Il tend la main au général et lui adresse quelques paroles de bienvenue : puis il renouvelle l'exposé de la situation, tel que je l'ai déjà entendu hier. Il insiste sur l'ordre formel qu'il a donné de tenir sur la ligne de l'Yser : mais il exprime de nouveau ses craintes sur la capacité de résistance de son armée si elle se trouve aux prises avec une forte attaque allemande : or, d'après les renseignements parvenus au G. Q. G. belge et aux deuxièmes bureaux français ou anglais, on sait que les Allemands rassemblent des forces devant le front belge et qu'ils se préparent à passer à l'attaque : il est donc nécessaire de renforcer l'armée belge avec des troupes alliées.

Le général écoute avec une grande attention l'exposé très documenté que vient de faire le roi. A son tour il fait un tableau net et précis des opérations en cours. Il ne dispose d'aucune troupe hors les deux divisions territoriales, placées sous le commandement du général Bidon, et les corps de cavalerie : il n'a auprès de lui aucune division active : dans ces conditions il ne voit pas la possibilité d'envoyer aujourd'hui un renfort à l'armée belge. Mais dès que la crise des transports sera atténuée, dès que l'armée britannique aura terminé ses mou-

vements vers le nord, le général Joffre fera tous ses efforts pour diriger quelques bonnes divisions sur le nord. Après quelques phrases de remerciements et de compliments pour la belle résistance de l'armée belge, — le général Foch s'exprime ainsi : « Les nations qui veulent vivre sont les nations qui veulent se défendre. Au moment où nous partons à la conquête de la Belgique, on ne comprendrait pas que l'armée belge ne figurât pas à côté de nous. Moi — Soldat de la République — je puis affirmer à Votre Majesté que notre cause est sainte et juste et que la Providence nous donnera la victoire. »

En prononçant ces paroles le général Foch est visiblement très ému. Le roi silencieux ne prononce pas une parole et serre avec effusion les deux mains du général.

Le général Foch prend congé du roi et je reste seul près de Sa Majesté qui ne cache pas l'émotion qu'elle vient d'éprouver : « Comme je suis heureux d'avoir entendu un officier général français parler ainsi », me dit le roi en me congédiant.

Dans la soirée, après le départ du général Foch, le roi renouvelle les ordres précédemment donnés; il prescrit que : « Une troupe chargée d'un point d'appui, d'une lisière ou d'une tranchée ne peut sous aucun prétexte abandonner son poste de combat. Ni les pertes subies, ni la menace de l'enveloppement, ni la quantité de forces opposées ne peuvent autoriser, ni justifier un mouvement de repli. »

Le soir, je pars pour le G. Q. G. en automobile afin de faire au général en chef mon compte rendu verbal : je voyage toute la nuit; j'arrive le lendemain matin à Romilly.

17 octobre. — Pendant la journée que je passe au G. Q. G., je suis reçu par le général Joffre. Après la victoire de la Marne, nous avons cru peut-être trop facilement que les armées allemandes battues allaient poursuivre leur mouvement de retraite jusqu'au delà de nos frontières. Mais leur arrêt sur l'Aisne, la nouvelle manœuvre qu'il nous a fallu entreprendre pour déborder leur aile droite — enfin la situation confuse dans le nord rendue tous les jours plus critique par la chute d'Anvers et la retraite de l'armée belge sont autant de preuves que la guerre est loin d'être ter-

minée. Le général Joffre est anxieux du sort de l'armée belge : il me demande des détails sur l'organisation de la ligne de l'Yser, m'interroge longuement sur la capacité de résistance des troupes : toute la sûreté des opérations dans le nord repose sur la solidité de l'aile gauche. Si les Allemands parviennent à enfoncer les Belges et par suite à déborder la gauche des forces alliées, tout le plan de manœuvre s'écroule.

Pour donner à l'aile gauche la solidité qui lui est indispensable, le général en chef envisage une organisation nouvelle du commandement dans le nord. Les forces mises à la disposition du général Foch comprennent actuellement un groupe de divisions territoriales (87e et 89e divisions territoriales), toute la cavalerie (corps de cavalerie de Mitry et Conneau) et la place de Dunkerque; elles seront, selon toute vraisemblance, renforcées ultérieurement d'éléments nouveaux; toutes ces forces prélevées sur les parties du front moins sensibles constitueront un groupement de forces françaises entre les Belges et les Anglais : la 42e division (général Grossetti) bientôt mise à la disposition du général Foch et transportée dans la région du nord appartiendra également à ce groupement : elle aura la mission d'assurer la couverture de l'aile gauche belge.

Cette organisation, dont je dois m'entretenir avec le général Foch à mon passage à Cassel, donnera naissance dans quelques jours à la 8e armée. Je profite de mon séjour au G. Q. G. pour régler avec le général Linder, chef d'état-major du directeur de l'arrière, toutes les questions relatives à l'organisation de la base belge de Calais.

Dans la soirée je repars pour Furnes.

18 octobre. — Après un voyage de nuit terrible, sous des torrents d'eau, je passe à Doullens pour conférer avec le général Foch. Jamais son optimisme n'a été plus affirmé, jamais il n'a autant donné l'impression du grand chef qui veut et qui obtiendra la victoire. C'est à l'école d'un tel homme que se forme le caractère et que se développent toutes les forces de l'âme. Le général Foch entre dans les vues du commandant en chef : il a déjà réfléchi à l'organisation dans

le nord; pour la mettre sur pied il faut un chef; il a choisi le général d'Urbal.

Celui qui sera demain le commandant de la 8e armée a commencé la guerre comme commandant la brigade de dragons de la quatrième division de cavalerie (Sedan) : sa haute valeur militaire, sa culture étendue, lui ont fait rapidement franchir les derniers échelons de la hiérarchie; commandant la septième division de cavalerie, puis le 33e corps, il vient de donner dans les combats autour de Lens la preuve de son énergie; il aura sous ses ordres deux corps de cavalerie. Il est plus qualifié que quiconque pour exercer ce beau commandement.

Le général Foch attend l'arrivée prochaine de la quarante-deuxième division dont il demande le débarquement dans la région de Dunkerque-Furnes : il aura dans quelques jours le 9e corps et c'est ainsi que peu à peu il arrive à organiser la résistance dans le nord. L'armée anglaise aura bientôt tout un C. A., le 1er, en réserve derrière le front. La 8e armée française nouvellement créée se constitue entre l'armée britannique et l'armée belge : l'armée belge tient la ligne de l'Yser en arrière de laquelle elle reçoit ses renforts et organise ses réserves. C'est là que pour la première fois s'organise la coopération interalliée et il est permis d'affirmer que pendant cette dure bataille des Flandres, c'est le général Foch qui est l'âme de la résistance.

Je rentre à Furnes dans la soirée. Déjà je sens que la température est meilleure. Nos camarades belges se rendent compte que désormais ils ne sont plus isolés. Les officiers de la mission française ont reçu l'ordre de se répandre partout, de causer avec nos amis belges. Évidemment, ils n'amènent pas avec eux de nombreux bataillons, mais pourtant grâce à eux, grâce à l'accueil qu'ils reçoivent dans les unités belges, peu à peu la confiance renaît.

19 octobre. — Les questions concernant le ravitaillement de l'armée belge sont à l'ordre du jour : elles sont d'ailleurs singulièrement complexes. L'intendant Laurent dont l'esprit clair sait apporter une solution à toutes les difficultés vient travailler avec moi dans la matinée et nous réglons ensemble l'organisation de la base belge de Calais.

Après déjeuner je réussis à m'échapper du bureau et je vais me présenter à un certain nombre d'officiers généraux belges dont je suis heureux de faire la connaissance : le commandant Génie m'accompagne au P. C. du général Dossin et du général Bertrand tous deux commandant une division d'armée. Le premier de ces officiers généraux a la réputation d'être un des meilleurs chefs que possède l'armée belge : il expose avec clarté la situation de sa division sur l'Yser, les travaux qu'il a entrepris pour organiser sa position, en particulier l'utilisation de la ligne du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. — Quelle résistance ses troupes pourront-elles offrir à l'attaque allemande que l'on envisage comme prochaine? — En effet les renseignements parvenus précisent que les Allemands préparent un sérieux effort contre la ligne de l'Yser. Ils viennent de créer quatre nouveaux C. A. de la série 22, 23, 24, 25 et, d'après les prisonniers et les déserteurs, ils auraient en voie de rassemblement, dans la région, le 3e corps de réserve, la 4e division d'ersatz, la 44e et peut-être la 43e division.

Sur le front belge, de Nieuport à Dixmude, trois divisions d'armée sont en ligne.

Pendant que les bataillons de premier échelon sans cesse en butte aux projectiles de l'artillerie allemande livrent une série de petits combats pour empêcher l'ennemi de franchir l'Yser, les gros des divisions travaillent à l'organisation de la position et améliorent les communications. La ligne du canal entre Dixmude et Ypres est tenue tout d'abord par deux divisions belges : bientôt ces deux divisions seront relevées par des troupes françaises et constitueront une réserve mobile à la disposition du commandement belge.

Dans la matinée les Allemands prononcent une assez sérieuse attaque le long de la côte sur Lombartzyde : les Belges ripostent par une contre-attaque partant de la région de Dixmude dans le flanc gauche des Allemands : elle est composée des fusiliers-marins, de quelques bataillons de la 5e division d'armée et des éléments disponibles de la division de cavalerie; mais comme on le verra plus loin cette contre-attaque n'aboutit qu'à un résultat insignifiant.

De notre côté la journée a été assez calme. Les divisions territoriales du général Bidon n'ont pas bougé : mais les

divisions de cavalerie du général de Mitry, 4e, 5e, 6e, 7e ont dû reculer devant une forte attaque venant de la direction de Roulers. Elles entraînent le recul des troupes belges qui se sont portées de Dixmude dans le flanc gauche des Allemands. La manifestation offensive à laquelle l'armée belge vient de riposter est-elle le prélude d'une opération plus importante qui serait déclenchée au cours des journées qui vont suivre? Ceci est le secret de demain.

20 octobre. — Dans la matinée je suis avisé de l'arrivée de la 42e division : c'est avec une joie non contenue que je porte cette bonne nouvelle à l'état-major belge. — Enfin nous allons apporter à nos amis un appui infiniment plus efficace que nos pauvres paroles. La 42e division est une des plus belles unités de l'armée. Au début de la guerre elle faisait partie du 6e corps et avec ce C. A. elle a pris part aux opérations autour de Verdun; récemment elle vient de s'illustrer aux Marais de Saint-Gond sous les ordres du général Foch : c'est cette belle unité, qui, transportée de la gauche à la droite, a assuré le succès de la manœuvre montée par le commandant de la 9e armée; son chef est Grossetti dont la réputation de bravoure n'est plus à faire.

Dès son arrivée, je vais à Dunkerque prendre contact avec lui : je le mets au courant de la situation, tant du point de vue moral, que du point de vue des opérations. Évidemment après les dures journées de combat auxquelles a pris part la 42e division depuis le début de septembre, le général Grossetti espérait un secteur calme afin de permettre à ses troupes de se reconstituer : au lieu de cela il va se trouver dès son débarquement devant une des situations les plus graves qu'il soit donné à un chef de résoudre. Mais Grossetti n'est pas homme à se laisser intimider par les difficultés. Il sent avec quelle anxiété est escomptée l'arrivée de sa division : Il est prêt à s'employer.

Aussitôt qu'elle est débarquée, il donne l'ordre à la 1re brigade de cantonner entre Adinkerke-Coxyde et Furnes et j'obtiens que le soir même il poussera un bataillon sur Furnes, le 16e bataillon de chasseurs. A l'heure où doit arriver ce bataillon je suis sur la place pour l'attendre avec tous les

officiers de la mission française. Tout à coup résonne dans la nuit le clairon des chasseurs. Ce sont eux! Tout l'état-major belge est sur la place : toute la ville est dans la rue. Ces hommes aux traits tirés par la fatigue ne marchent pas, ils courent; ils passent comme un tourbillon au milieu de toute cette population qui les acclame : spectacle magnifique et réconfortant. A partir de cet instant la Belgique ne se sent plus isolée : elle a vu enfin les soldats de France qui viennent chez elle défendre son sol comme ils ont défendu le sol de leur patrie; désormais l'âme belge et l'âme française sont unies pour la lutte commune.

Au cours de la journée les attaques allemandes se renouvellent sur tout le front : petites attaques d'infanterie appuyée par une forte canonnade. A Dixmude et à Nieuport les troupes belges sont particulièrement pressées : elles commencent par perdre quelque peu de terrain, puis, grâce à des contre-attaques locales, elles regagnent ce qui a été perdu. Partout elles se sont bien comportées. Partout nous avons l'impression que les Belges se sont ressaisis, que la confiance est revenue, qu'ils sont prêts à se défendre jusqu'au bout.

A l'extrême gauche quelques bâtiments anglais auxquels sont venus se joindre quatre petites unités de notre flotte ont ouvert le feu sur les batteries allemandes installées le long de la côte entre Ostende et Nieuport : on a repéré dans cette région quelques canons lourds allemands installés sur les courts de tennis en ciment. Peut-être ces courts étaient-ils prévus depuis longtemps pour l'usage qui en est fait aujourd'hui.

21 octobre. — Je consacre une partie de la matinée à travailler avec l'intendant Laurent à l'organisation des arrières, question complexe dans laquelle il faut avoir pénétré pour en apprécier la difficulté.

Après le déjeuner j'ai la visite de M. Klobukowski[1]. M. Klobukowski s'est employé à faire accorder l'hospitalité française au Havre, à Calais, à Cherbourg à nos alliés chassés de leur patrie.

A seize heures le général Joffre arrive à Furnes : il est

1. M. Klobukowski, qui représenta la France auprès du Gouvernement belge de 1911 à 1918, a publié ses *Souvenirs de Belgique* dans les livraisons des 1er et 15 septembre 1927 de la *Revue de Paris*.

accompagné du général Grossetti, du général Plantey, de plusieurs officiers d'état-major. Je le conduis au G. Q. G. belge et il est aussitôt reçu par le roi. L'entretien est particulièrement cordial. Le commandant en chef exprime au souverain sa grande satisfaction de voir enfin l'armée belge soudée aux armées alliées. Désormais elle n'est plus isolée et le commandement belge peut être assuré que tout sera mis en œuvre pour que la collaboration la plus étroite règne sur le front franco-anglo-belge.

Le roi paraît réconforté par cette entrevue qui marque un pas de plus dans la voie de l'union franco-belge. Nous sortions de l'hôtel de ville où a eu lieu l'entretien du roi et du général en chef lorsque se produit un incident que je rapporte en empruntant le récit qu'en a fait le général Joffre dans ses souvenirs : il concerne le 16e bataillon de chasseurs dont j'ai déjà eu l'occasion de parler hier.

« La veille, la glorieuse 42e division commandée par cet admirable soldat qu'était le général Grossetti était arrivée à Dunkerque et avait poussé à Furnes le 16e bataillon de chasseurs. L'arrivée de cette belle troupe alerte et disciplinée dans la ville, à la nuit tombante, avait produit sur les Belges une impression très réconfortante. En sortant de l'hôtel de ville avec le roi, comme je viens de le dire, le colonel Brécard m'apprit que le 16e bataillon de chasseurs était réuni à proximité par une inspection. Je lui fis aussitôt donner l'ordre de défiler devant Sa Majesté. Ce fut un magnifique spectacle que le passage de cette troupe splendide, aguerrie par trois mois de campagne : il semblait que les chasseurs devinant mes intentions tenaient à montrer au roi des Belges la résolution et l'ardeur dont la France entière était animée. Les Belges qui ne manifestent d'ordinaire pas bruyamment leurs sentiments laissèrent éclater leur enthousiasme et le roi Albert me parut soudain tout réchauffé par cette scène dont je ressens aujourd'hui la poignante émotion. »

Sur le front, le bombardement est intense toute la journée. Les attaques d'infanterie se succèdent sans arrêter : à Dixmude les Allemands pénètrent avec quelques éléments dans la tête de pont : ils en sont chassés le soir par des contre-attaques.

Au sud de Dixmude la situation ne s'est guère modifiée

depuis hier. Le corps de cavalerie du général de Mitry a dû reculer comme hier devant la progression des troupes allemandes : trois de ses divisions ont franchi le canal et en défendent les passages; une seule division est restée sur la rive nord pour conserver le contact et limiter l'avance des Allemands.

La division de cavalerie belge tient maintenant une partie du front, ce qui a permis au commandant belge de récupérer quelques bataillons. En effet devant les attaques des Allemands qui depuis deux jours se renouvellent d'une façon continue, les Belges ont dû engager toutes leurs réserves, soit pour renforcer les divisions en ligne, soit pour relever les unités fatiguées. Ils escomptent pour demain l'entrée en ligne de la 42e division. Aussi éprouvent-ils une véritable déception quand après avoir longtemps conféré avec le général Grossetti, je viens annoncer au général Wielmans que demain la 42e division ne sera en état d'agir qu'avec son artillerie : elle pourra peut-être engager quelques bataillons — trois peut-être. — C'est tout ce qu'il lui sera possible de faire. Quant à entreprendre une action d'ensemble avec toute la division, il n'y faut pas compter. Je défends de mon mieux la décision prise par le général Grossetti, dont j'ai déjà pu apprécier la bonne volonté et le robuste bon sens. Mais, — et ceci ne me surprend guère, — je ne réussis pas à persuader l'état-major belge qu'il est préférable d'attendre vingt-quatre heures afin de donner à la division Grossetti quelques heures de repos avant de lui demander un nouvel effort. A la guerre, chacun voit toujours sa propre situation et la considère comme la plus digne d'intérêt : on ne voit pas la misère des autres.

Dans la soirée, je vais comme tous les soirs, au G. Q. G. belge pour y connaître les événements de la journée. Le général Wielmans insiste encore sur la situation pénible de ses troupes et me remet la note ci-dessous dont le contenu doit être communiqué au général Foch et au général Joffre.

« La situation exposée dans le bulletin de ce jour est très grave : toutes nos réserves sont engagées. Cette nuit ou demain la ligne de l'Yser peut être forcée soit à Dixmude, soit vers Saint-Georges et Schorbacke. Il est de toute urgence que notre ligne soit appuyée à droite et que des troupes de renfort soient prêtes à rétablir la situation là où il serait nécessaire.

Nos troupes sont soumises depuis quatre jours à un bombardement ininterrompu, et à de violentes attaques sur un front de vingt-trois kilomètres —, alors que nous ne disposons que de cinquante mille fusils environ (y compris les fusiliers-marins).

« Le rassemblement de la division française au nord de la ligne Furnes-Nieuport ne nous est d'aucun secours et l'armée ne peut répondre de conserver la ligne de l'Yser. »

22 octobre. — La nomination du général d'Urbal comme commandant de détachement d'armée de Belgique est officielle. Le général appelé dès hier à ce commandement nouveau arrive à Furnes dans la matinée. Je le conduis d'abord à l'état-major belge, puis chez le roi qui le reçoit aussitôt. Il fait une belle impression : sa haute stature, son élégance, sa courtoisie unies à sa haute valeur militaire, le classent d'emblée parmi les plus brillants. Il a reçu du général Foch l'ordre de préparer une action offensive avec toutes les troupes dont il dispose, de façon à dégager le front de l'armée belge : il expose son projet qui consiste à prendre l'offensive à gauche le long de la mer de Nieuport sur Lombartzyde avec la 42e division, à droite avec les divisions territoriales du général Bidon et le 9e corps dont une division sera prête à entrer en ligne dès demain : il demande aux Belges de participer à cette action d'ensemble en se portant en avant sur tout leur front. Cette opération offensive doit avoir lieu au plus tôt, demain si possible.

Après le départ du général d'Urbal dont le Q. G. fonctionne à Rousbrugge, je pars avec un de mes officiers pour voir sur le front la 1re division d'armée et son chef le général Bex. A peine suis-je arrivé au P. C. qu'une formidable canonnade éclate sur Pervyse et Schoorbach : les projectiles éclatent de toutes parts et, comme aucun abri n'existe, on se contente de contempler les éclatements avec une certaine curiosité et de voir les maisons s'effondrer les unes après les autres : toutes s'écroulent comme des châteaux de cartes. A un moment donné la canonnade fait trêve : ce sont maintenant la fusillade et les mitrailleuses que l'on entend. Il faut avoir connu l'angoisse éprouvée au son de ce « tic-tac » dramatique pour comprendre

le silence qui règne dans un pareil moment. Chacun regarde son voisin et essaie de pénétrer sa pensée. Personne n'ose exprimer une idée. Que se passe-t-il là-bas sur la première ligne?

Nous échangeons quelques propos avec le général Bex et ses officiers d'état-major quand un officier arrive porteur de renseignements graves : les Allemands ont attaqué la boucle de l'Yser; quelques éléments légers se sont infiltrés et ont réussi à franchir la rivière. Si on ne réussit pas à les arrêter, le front belge va être rompu : l'armée sera coupée en deux : c'est le désastre. Le même renseignement nous arrive par l'arrière venant du G. Q. G. L'état-major belge me sachant au P. C. du général Bex me prie d'intervenir auprès du général Grossetti pour réclamer l'appui de sa division dans le plus bref délai.

J'envoie aussitôt à la 42e division le commandant Génie, puis derrière lui le capitaine de Verges et je rentre immédiatement à Furnes afin d'être à la source des nouvelles.

Là j'apprends que quelques bataillons de la 1re division ont fait une contre-attaque qui a réussi et que les Allemands sont rejetés sur la rive droite de l'Yser : une heure après, nouveau renseignement. La contre-attaque a été bousculée en arrivant près de l'Yser; tout est de nouveau perdu! Dans la soirée enfin dernier renseignement, la boucle de l'Yser est en partie reprise. Que penser de tout ceci?

La situation est d'autant plus préoccupante que j'apprends par le commandant Génie envoyé auprès du général Grossetti que ce dernier est résolu à ne pas bouger sans un ordre du général d'Urbal : de plus l'état-major belge insiste auprès de moi pour que j'obtienne du général d'Urbal que l'attaque de la 42e division prévue à gauche le long de la côte de Nieuport sur Lombartzyde se produise au centre de la ligne, de façon à repousser complètement les Allemands sur la rive droite de l'Yser. J'envoie à Rousbrugge comme négociateur le capitaine de Lapérouse. Cet officier ne parvient pas à ébranler le général d'Urbal qui, conformément aux ordres du général Foch, maintient ferme la décision prise concernant la 42e division : demain cette division attaquera le long de la côte.

Lapérouse me prévient de son échec par téléphone et j'en avise immédiatement l'état-major belge, qui, je n'en suis pas surpris, accueille fraîchement ma communication.

Dans la journée j'avais reçu une nouvelle qui avait jeté un peu de clarté sur notre sombre horizon. Le commandant de la place de Dunkerque m'avait fait prévenir qu'il m'envoyait vingt-quatre canons de 120 L. avec le personnel et les munitions nécessaires pour être mis à la disposition des Belges. C'était un beau renfort d'artillerie prélevé sur l'armement de la place et qui devrait être précieux pour les troupes belges très pauvres en artillerie, particulièrement en artillerie lourde.

Dans la soirée l'état-major du général Foch — instruit peut-être par celui de Chantilly — me fait savoir que d'après les renseignements reçus c'est un détachement du 3e corps de réserve allemand qui a franchi l'Yser, que ce détachement ne comprend que quelques compagnies et des mitrailleuses. Ce renseignement a pu être vrai pendant quelques instants : il est maintenant périmé. Nous savons maintenant que les Allemands sont en force et qu'ils tiennent la boucle de l'Yser.

23 octobre. — La nuit du 22 au 23 n'amène aucun changement. Les Allemands qui sont dans la boucle n'ont pas bougé : on sait qu'ils n'ont pas progressé, c'est déjà quelque chose. Toutefois le G. Q. G. belge ne cache pas son anxiété.

Dans la matinée le général d'Urbal vient à Furnes, il est reçu par le général Wielmans et par le roi. Il expose avec sa clarté accoutumée la manœuvre offensive conçue par le général Foch et qui consiste à porter :

La gauche (42e division) de Nieuport sur Ghistelles.

Le centre (fusiliers-marins) sur Thourout.

La droite (17e division du 9e corps et 2e division de cavalerie) sur Roulers.

Le général d'Urbal demande à l'armée belge de participer à cette opération et de prendre l'offensive sur tout le front. Mais je me rends compte que le général parle devant un mur : les Belges sont dans un tel état d'épuisement qu'il est impossible de songer à leur demander autre chose qu'une résistance passive : le silence qui règne dans la salle après l'exposé

du général d'Urbal est significatif. Aujourd'hui l'armée belge ne pourra certainement concourir à aucun mouvement offensif.

Dans la matinée la 42e division se porte en avant : mais à peine a-t-elle franchi l'Yser qu'elle est arrêtée devant Lombartzyde. Au centre les fusiliers-marins et à droite la 17e division n'avancent guère.

Dans la journée les affaires se gâtent, particulièrement devant le centre de l'armée belge : les Allemands tout en maintenant l'occupation de la boucle de l'Yser se portent à l'attaque, enlevant le pont de Tervaete, et continuent à progresser : les Belges cèdent à Schoorbackke et à Steyvenkenskerke; leur ligne recule et va bientôt atteindre Pervyse : la situation s'aggrave de minute en minute. Dans la journée, vers quinze heures, le général Wielmans me fait annoncer sa visite : il me prie d'aviser le général Foch et le commandant en chef que l'armée belge est arrivée à la dernière limite de ses efforts, que demain elle ne sera plus capable d'aucune résistance si elle n'est pas soutenue : en conséquence il demande avec la plus vive insistance que la 42e division soit employée au centre face à la boucle de Tervaete : si les ordres ne sont pas donnés à cette division dans la soirée, une catastrophe est à redouter pour le lendemain; et il est à craindre que, par suite de l'extrême épuisement des troupes, une déroute se produise au centre belge.

A dix-huit heures nouvelle demande du général Wielmans qui me prie de venir lui parler et qui me remet la note ci-dessous.

« A dix-sept heures cinquante, le G. Q. G. belge a appris que la 1re division d'armée a cédé devant la boucle de Tervaete, que la droite de la 4e division d'armée a également cédé du terrain.

« Tous les efforts sont faits pour reporter la ligne en avant ou pour limiter le recul.

« Par suite de l'état d'épuisement des troupes et du manque de réserves, il est à craindre qu'une attaque exécutée cette nuit ou demain matin n'augmente la trouée et n'enfonce complètement le centre belge.

« Si cette éventualité se produit, une retraite est à envisager. »

Au cours de cet entretien tragique, le général Wielmansme

fait ressortir qu'il n'a plus une seule réserve, qu'il ne peut plus faire de relèves et que si le centre belge cède, c'est la situation de toute la 42e division qui est compromise, ce sont les fusiliers-marins qui sont perdus!

Je me rends bien compte du drame qui se joue devant moi. Les Belges sont arrivés à la dernière limite de leur effort. Je vais tenter une dernière démarche auprès du général d'Urbal.

A vingt heures j'envoie à Rousbrugge mon second, le commandant Génie, au courant comme moi de la situation dramatique des Belges, et qui saura plaider leur cause auprès du général d'Urbal.

Il part avec la mission de lui exposer cette situation avec toute sa netteté et toute sa gravité : au moment où il se met en route, de nouveaux renseignements arrivés font connaître que les troupes allemandes sont très fatiguées et que la situation dans la boucle de l'Yser ne s'est pas aggravée. Je fais donc ressortir au commandant Génie que si demain la 42e division intervient dans la boucle elle pourra peut-être remporter un grand succès. D'ailleurs je ne doute pas que le commandant de la 8e armée, aussi désireux que nous de secourir nos amis si malheureux, prendra les dispositions nécessaires. Sera-t-il encore temps?

A vingt-deux heures le commandant Génie revient de Rousbrugge. Il a obtenu gain de cause, en grande partie tout au moins. Le général d'Urbal a décidé que, en raison de l'intérêt capital que présente le maintien de la ligne de l'Yser, la 42e division maintiendra sur place une brigade, celle qui a attaqué Lombartzyde. Le reste de la division, soit une brigade et la plus grande partie de l'artillerie, utilisera la nuit pour se porter dans la région de Tervaete : demain au petit jour, ces forces appuyées par toute l'artillerie disponible attaqueront de concert avec les troupes belges et s'efforceront de rejeter les Allemands au delà de l'Yser.

Je transmets la décision prise par le général d'Urbal au G. Q. G. belge qui ne cache pas sa satisfaction. Au milieu de la nuit le commandant de la 8e armée m'envoie une lettre qu'il adresse au général Wielmans pour l'aviser des nouvelles dispositions prises — et la copie de ses ordres au général Grossetti. Ces documents confirment les renseignements rap-

portés par le commandant Génie et amènent une certaine détente dans l'état d'esprit du G. Q. G. belge. La nuit se passe à transmettre et à surveiller l'exécution des ordres donnés par la 8e armée. Je tiens à m'assurer que demain les troupes de la 42e division seront en place pour attaquer sur la boucle de Tervaete.

24 octobre. — Pendant la matinée, le général Grossetti organise son attaque qui doit partir des abords de Pervyse et prendre comme objectif la boucle de l'Yser.

Mais pendant ce temps les troupes belges soumises à un bombardement ininterrompu de tous les calibres, harcelées par des attaques d'infanterie incessantes, épuisées par une lutte qui dure depuis plus de huit jours cèdent à peu près partout. Le front est près de craquer de toutes parts. A la 1re, à la 2e, à la 4e division d'armée, les bataillons de premier échelon évacuent l'Yser. Le G. Q. G. belge n'a plus de réserves : la catastrophe paraît impossible à éviter.

A quatorze heures et demi le général Wielmans m'adresse une note destinée à mettre le haut commandement français au courant de la situation toujours plus dramatique. Il termine en disant : « Toutes les réserves belges sont engagées; les troupes luttant depuis sept jours sans pouvoir être relevées régulièrement sont à bout de forces. Si la contre-attaque française ne réussit pas, le G. Q. G. ne peut certifier résister à une poussée allemande.

« Les seuls renforts, tant pour la brigade française que pour l'armée belge, ne peuvent être fournis que par les troupes françaises et anglaises. »

Au cours de la journée, les troupes de la 42e division obtiennent les résultats ci-après. La 84e brigade (général Deville) maintenue devant Lombartzyde cherche par des attaques locales à progresser : elle ne réussit pas à dépasser les lisières du village; mais elle parvient à conserver l'intégrité de son front.

La 83e brigade attaque sur Stuyvenkenskerke que les bataillons belges de la 4e division d'armée ont évacué le matin : elle progresse lentement et réussit le soir à s'emparer du village : elle ne pousse pas au delà. A sa droite l'amiral Ronarch attaque avec quelques bataillons de sa brigade de fusiliers-marins de façon à couvrir la droite de la 42e division.

Au cours de cette opération ces bataillons renforcés de quelques bataillons belges de la 5e division d'armée passent sous les ordres du général commandant cette division : ils ne réussissent pas à progresser et ne pouvant plus avancer, sont obligés de s'arrêter entre Stuyvenkenskerke et Dixmude.

Pendant que se livrent ces combats dont je ne connais les péripéties que dans la soirée, le général Foch arrive à Furnes : installé dans mon bureau, il m'interroge ainsi que le général Grossetti sur ce que nous savons, sur ce que nous pensons des événements en cours. J'expose la situation pénible de l'armée belge et le désir du G. Q. G. de voir la 42e division tout entière employée au centre sur Tervaete, mais le général Foch me signifie avec force et vivacité qu'il entend maintenir son projet d'attaque le long de la côte, et que rien ne lui fera modifier sa manœuvre. Le général Grossetti qui attendait les ordres définitifs du général Foch donne ses instructions en conséquence; puis nous nous transportons à l'hôtel de ville où nous nous rencontrons avec le général Wielmans et le général Hanotaux, chef de la maison militaire du roi. Le général Hanotaux rappelle au général Foch de la part du roi tout ce que nous savons de la misère des troupes belges, des efforts qu'elles ont poursuivis, des souffrances qu'elles ont endurées, etc. Le général Foch réplique par un fort beau discours sur la résistance : il fait appel au patriotisme du chef et des troupes et insiste encore sur l'obligation de « tenir » à tout prix sur l'Yser.

Mais j'ai l'impression que les magnifiques paroles du général ne trouvent pas d'écho. Les Belges préféreraient quelques bons bataillons de renfort. Le général Foch est alors reçu par le roi, qui ne cache pas au commandant des armées du nord sa crainte de voir bientôt la situation déjà tragique de son armée s'aggraver encore. Et en effet dans la soirée, les nouvelles reçues du front deviennent si mauvaises que le général d'Urbal se voit dans la nécessité de renoncer pour le moment tout au moins à l'offensive prescrite par le général Foch. Il prescrit que la 42e division sera employée tout entière à renforcer le front belge à hauteur de la boucle de Tervaete et qu'elle ne maintiendra devant Lombartzyde que l'effectif strictement nécessaire pour assurer l'intégrité du front. Le commandant

de la 8e armée prescrit au général Grossetti de rétablir à tout prix la ligne de l'Yser. Ce même ordre est rappelé encore une fois par le G. Q. G. belge qui ne s'en tient pas là, et estime nécessaire de prévoir un repli toujours possible. Il envisage la possibilité d'occuper, en arrière, la ligne du chemin de fer Nieuport-Dixmude et plus en arrière encore le canal de Loo.

Cette journée a été fertile en incidents dramatiques; le recul des troupes belges, l'attaque de la 42e division, la visite du général Foch, l'incertitude du lendemain, tout cela sous le bruit infernal d'une canonnade incessante qui, à la distance où nous sommes, ressemble à un roulement de tambour ininterrompu, a tendu les nerfs et les esprits à l'excès. Au fond de moi, j'éprouve une certaine satisfaction d'avoir à constater ce soir que l'engagement de toute la 42e division sur la boucle de l'Yser que j'ai tant souhaité, tant demandé, finit par se réaliser. Mais ne sera-t-il pas trop tard? Toute la question est là.

Je passe la nuit près de mon téléphone, le cœur lourd et plein d'angoisse.

25 octobre. — La journée s'annonce comme devant être sérieuse. En effet, pendant tout le cours de la nuit et pendant la matinée, le bombardement continue effroyable. A gauche aux abords de Nieuport, au centre en avant de Pervyse, à droite dans la tête de pont de Dixmude les troupes belges et françaises plus ou moins mélangées tiennent encore : mais la pluie qui ne cesse de tomber rend leur situation très pénible. Dans cette humidité persistante, transis, mouillés jusqu'aux os, sans abri, les fantassins belges sont épuisés; leur résistance diminue d'heure en heure. Heureusement les Allemands ne sont guère mieux partagés; leurs pertes sont considérables; déprimés par les souffrances physiques, par les ravitaillements insuffisants, par le terrain détrempé, par les tirs de l'artillerie française et belge qui riposte maintenant sans arrêt aux tirs de l'artillerie allemande, ils poussent çà et là de petites attaques locales, mais n'entreprennent aucune offensive de grande envergure.

A la gauche, le général Deville qui ne dispose que de quelques bataillons français ou belges actifs ou territoriaux, mélangés, subit entre Lombartzyde et Saint-Georges un rude

assaut qui l'oblige à reculer jusqu'aux abords de Nieuport.

Au centre la situation dans la boucle est toujours précaire : mais sur ce terrain, la présence du général Grossetti qui voit tout, qui anime tout, maintient la ligne qui passe maintenant entre l'Yser et la voie ferrée; ses bataillons s'organisent face à Steyvenkenskerke. A droite, l'amiral Ronarch me téléphone qu'il tient toujours solidement Dixmude; mais, d'après les renseignements qui lui sont fournis par ses éléments au contact il redoute pour cette nuit une forte attaque allemande sur la tête de pont. Au cours de la journée il reçoit en renfort deux bataillons de tirailleurs sénégalais. Évidemment c'est un appoint qui n'est pas à dédaigner, surtout parce que ces bataillons lui permettront de relever et de mettre en réserve des bataillons fatigués. Mais il ne faut pas se leurrer de vaines espérances. Les Sénégalais souffrent déjà du froid; l'humidité leur est néfaste; de plus ils n'aiment guère le canon et au combat dans la tranchée, ils préfèrent infiniment la lutte en terrain libre et le combat corps à corps qui convient à leur tempérament guerrier.

Dans la journée je vais à Rousbrugge voir le général d'Urbal; à Cassel voir le général Foch. Je rentre en passant à l'état-major du général de Mitry. J'apprends que les renforts continuent à arriver dans la région d'Ypres : le 9e corps a commencé son mouvement ce matin; la 31e division du 16e corps qui aura terminé ce soir ses débarquements entamera le sien demain pour atteindre le front Staden-Cortemark.

Le G. Q. G. français transporte dans le nord seize régiments de cavalerie de corps qui vont être donnés aux divisions de cavalerie et permettront ainsi de mettre au repos les régiments usés et fatigués par plusieurs jours de combats continus. Je sens que cet effort considérable va porter ses fruits et que dans quelques jours, quelques heures peut-être, notre situation s'améliorera : nous sommes encore sur une corde raide, mais nous arrivons au bout de nos misères et je rentre à Furnes très réconforté.

Hélas! ma joie devait être de courte durée. Pendant mon absence le général Wielmans m'avait adressé la note ci-dessous :

« La situation de la brigade Meiser (brigade belge qui tenait Dixmude avec celle de l'amiral Ronarch) est intenable. Un

bataillon a soixante-douze heures de tranchée, deux autres en ont quarante-huit. Cette nuit il y eut quinze assauts : le bombardement est continuel et extrêmement violent. Les chefs ne répondent de rien; les hommes sont arrivés à l'extrême limite de la résistance physique et morale; le front à défendre est énorme : deux mille cinq cents mètres et le commandant de la brigade de fusiliers-marins ne veut pas intervenir dans la relève : si la brigade Meiser n'est pas relevée, la tête de pont devra être abandonnée. L'armée belge n'a plus de réserve disponible. »

A dix-huit heures nouvelle note du général Wielmans qui me donne le chiffre des pertes subies par l'armée belge depuis qu'elle est sur l'Yser; près de dix mille hommes tués, blessés ou disparus. Le chef d'état-major belge me fait prier de venir lui parler dès mon retour pour une communication urgente.

En effet, au cours de la journée le G. Q. G. belge a appris que sur l'ordre du général Foch le gouverneur de Dunkerque avait donné l'ordre de tendre les inondations autour de la place de façon à mettre le camp retranché à l'abri d'une attaque allemande. Cette prescription va avoir pour conséquence de mettre sous l'eau tous les arrières de l'armée belge : les troupes de deuxième ligne qui occupent des cantonnements de repos dans la région à l'ouest de la ligne Furnes-Rousbrugge vont se trouver dans l'obligation de chercher des abris plus en arrière et ne seront plus en état de renforcer la position de résistance si elle est attaquée : la deuxième ligne de défense prévue sur le canal de Loo ne pourra plus être occupée.

Le général Wielmans me fait ressortir les inconvénients et la gravité des ordres donnés. Je me rends aussitôt à ses raisons et le prie d'en référer directement au ministre de la Guerre, M. de Broqueville, pendant que de mon côté je saisirai le général Foch. Nos protestations sont entendues et au milieu de la nuit je suis avisé par l'état-major de Cassel que le général Foch a donné l'ordre d'arrêter toutes inondations. L'alerte a été chaude; fort heureusement tout est rentré dans le calme, sauf le canon qui gronde toute la nuit.

GÉNÉRAL BRÉCARD

(*A suivre.*)

LA SITUATION POLITIQUE

La session parlementaire de 1934 s'est ouverte sous le signe de l'Escroquerie de Bayonne. Entre la qualification de « banal fait divers », un peu légèrement avancée par M. Chautemps, alors encore Président du Conseil, et le dramatique développement de ce scandale, il y avait un juste milieu. Malheureusement, nous ne semblons plus vivre au temps de la mesure.

Les historiens, quand ils étudieront, avec le recul du temps, les événements que nous vivons, seront sans doute étonnés du nombre incroyable de fautes commises par le Gouvernement et par les Assemblées dans cette crise de régime.

En soi, l'aventure de l'escroc Stavisky n'aurait rien eu d'exceptionnel si, d'une part, elle ne se fût exercée aux dépens de caisses publiques ou d'organisations financières étroitement contrôlées par l'État, et si, d'autre part, elle ne s'était prolongée dans le temps et, par là même, amplifiée, grâce à la complaisance, ou, à tout le moins, à la carence des administrations publiques.

Rapidement résumée, l'escroquerie s'est, en effet, développée ainsi : collusion entre un directeur de Crédit municipal et l'escroc; opération portant d'abord sur des bijoux surévalués; puis, afin de procurer au Crédit municipal lui-même des ressources autres que ses ressources normales, émission et placement de Bons de ces établissements publics, qui, sans être affectés d'une garantie de l'État, appartien-

nent à cette catégorie spéciale de valeurs qui semblent, par le contrôle de l'État auquel elles sont sujettes, présenter une sécurité presque absolue.

Que sont, en effet, les crédits municipaux réorganisés depuis la guerre? Pas autre chose que les vieux monts de piété prévus à l'origine pour faire exclusivement du prêt sur gage au profit d'une clientèle de pauvres gens.

La fréquentation des salles de jeu avait rapidement enseigné à Stavisky que des opérations pouvaient être engagées sur les bijoux de cette clientèle un peu spéciale. Le prêt sur bijou rentre évidemment dans la catégorie des prêts sur gage des crédits municipaux et il suffisait, dès lors, de s'assurer qu'un appréciateur complice surestimerait les bijoux présentés par l'escroc et sous-estimerait, au contraire, ceux présentés par des particuliers pour pouvoir bénéficier ainsi d'une première et substantielle avance d'argent. Cela conduisait évidemment à s'assurer la complicité du directeur du Crédit municipal. Cette deuxième complicité permettait d'ailleurs d'étendre rapidement le champ de l'escroquerie. Pourquoi limiter les avances du Crédit municipal à des gages réels?

Au lieu de vrais bijoux, l'on gageait les avances sur de la verroterie. Restait cependant à assurer le financement de ces opérations. Comme de modestes crédits municipaux de province pouvaient seuls permettre ces collusions frauduleuses avec leur directeur et leur appréciateur, il ne fallait pas songer que les ressources locales pussent suffire pour doter ces crédits municipaux des fonds nécessaires à financer l'escroquerie toujours croissante! C'est alors qu'intervinrent la création et la négociation de bons auprès de certains organismes. Ces bons se trouvant classés dans la catégorie des valeurs pourvues, comme on l'a dit, d'une présomption de garantie, pouvaient être acquis par des caisses publiques ou contrôlées par l'État. Dans cette catégorie, le placement était plus facilement réalisable.

Les compagnies d'assurance privées ne peuvent, en effet, au terme du contrôle qui leur est imposé par l'État, placer une partie de leurs ressources qu'en valeurs donnant une garantie spéciale de sécurité. Il en est de même des caisses des assurances sociales.

Précisément, les bons des crédits municipaux étaient inscrits dans la liste des valeurs pouvant être souscrites par ces caisses. Il suffisait donc d'acquérir, à ce moment, quelque complicité ou même quelques facilités chez les administrateurs ou directeurs des compagnies d'assurances ou des caisses d'assurances sociales, pour négocier les bons du Crédit municipal de Bayonne. Outre, en effet, que ces bons inscrits sur la liste des valeurs autorisées offraient un taux d'intérêt très attrayant, la garantie implicite de la ville et le double contrôle administratif et financier exercé par l'État sur les crédits municipaux faisaient rentrer ces bons dans la catégorie des meilleurs placements.

Il est en outre permis de penser qu'une substantielle commission de placement était réservée aux administrateurs et ristournée à certaines personnalités — (l'enquête l'établira). — La seule difficulté consistait à masquer l'augmentation constante des opérations frauduleuses du crédit municipal de Bayonne et c'est là, semble-t-il, qu'ont dû intervenir des protections mystérieuses et condamnables. Dans quelle mesure les compagnies d'assurances et les caisses privées ont-elles été incitées à accroître leurs investissements en bons de Bayonne par des interventions ministérielles? Dans quelle mesure ces interventions, arrivant au moment même où le monopole des assurances était discuté, n'ont-elles pas été considérées par les compagnies d'assurances privées comme la contre-partie d'un renoncement au monopole, cela restera sans doute un mystère difficile à éclaircir! On a beaucoup dit que d'importantes contributions électorales avaient balancé des engagements pris à l'égard du monopole des assurances. Cela a, d'autre part, été nié par les chefs responsables du parti auquel on attribuait cette opération. En toute autre circonstance, un tel démenti eût suffi à rassurer l'opinion, mais la complaisance étrange des administrations publiques diverses dont le rôle eût été de contrôler et de démasquer les agissements de l'escroc font que l'opinion garde, malgré tout, une incertitude inquiète à cet égard.

Ainsi, chose curieuse, et qui rend bien sceptique sur une protection légale de l'épargne, l'escroquerie des bons de Bayonne s'est, en fait, développée non pas malgré, mais à

cause du contrôle de l'État, d'une part sur le Crédit municipal de Bayonne et, d'autre part, sur les compagnies d'assurances privées et les caisses d'assurances sociales! La démonstration se trouve ainsi parfaite que l'intervention de l'État, loin d'apporter une garantie à l'épargne, constitue un danger nouveau pour celle-ci!

Ne peut-on pas soutenir, en effet, que le contrôle de l'État a conféré aux bons de Bayonne une fausse sécurité qui dispensait les prêteurs d'un contrôle plus minutieux des ressources réelles de leur emprunteur? Ne peut-on pas dire aussi que le contrôle de l'État sur les placements des compagnies d'assurances privées et des caisses d'assurances sociales libérait les administrateurs et les directeurs de celles-ci du souci de veiller plus attentivement à la valeur réelle de leurs investissements?

Trois contrôles superposés et s'exerçant à la fois sur le prêteur et sur l'emprunteur loin d'arrêter l'escroquerie l'ont ainsi aidée à se développer; c'est là le fait capital et c'est une des premières raisons de l'émotion du public.

Celui-ci s'est tellement habitué à l'ingérence de l'État qu'il n'a pu admettre une défaillance du contrôle pour des raisons techniques et qu'il l'a aussitôt attribuée à des raisons politiques!

L'opinion qui veut croire encore à l'excellence de la bureaucratie a préféré admettre cette corruption plutôt que sa défaillance. C'était une rude atteinte portée à la confiance que les citoyens doivent conserver dans la probité des administrations publiques.

Une atteinte plus grave résulte de la publication des circonstances qui avaient accompagné l'escroquerie. On sut que Stavisky était connu comme un escroc, par la police, bien avant ces opérations avec le Crédit municipal de Bayonne. L'on sut que, déjà poursuivi devant le tribunal correctionnel, son affaire avait traîné pendant des années, lui permettant ainsi de continuer le cours de ses regrettables exploits! L'apathie de la justice, les contradictions de la police apparurent ainsi en pleine lumière et firent perdre complètement, à l'opinion, une confiance nécessaire dans l'intégrité et l'activité de ces deux institutions sur lesquelles repose la sécurité publique!

Les Français sont avant tout épris de justice. C'est leur passion maîtresse. Ils ne comprennent pas qu'elle puisse être défaillante et ils s'insurgent contre ces défaillances. La police est sans doute considérée avec un peu plus de scepticisme; encore faut-il que la mesure soit sauvegardée dans la turpitude!

En l'occurrence, elle a été largement dépassée. Déjà quelques scandales antérieurs avaient attiré l'attention sur d'étranges pratiques en honneur à la Sûreté générale! L'étouffement de certaines affaires comme l'assassinat crapuleux de Dufrenne en particulier, avait alerté l'opinion. Le récit des complaisances accordées à Stavisky, la révélation qu'il était un employé de la Sûreté, stupéfièrent. Mais, peut-être tout cela eût-il encore passé, si, même après la découverte irréfutable de l'escroquerie, d'étranges collusions de la police et de l'escroc n'avaient été révélées! Quand l'enquête est ordonnée sur l'affaire de Bayonne, les fonctionnaires désignés pour la faire se trouvent être, comme par hasard, des commensaux et des obligés de Stavisky!

Après que l'escroquerie a été découverte, des jours et des jours passent avant que Stavisky soit inquiété. La surveillance exercée sur l'escroc est si relâchée qu'il s'enfuit et demeure introuvable pendant une semaine. Quand on le retrouve, il est mort! Il ne révélera donc aucun des secrets qu'il semble seul posséder!

Lorsqu'un semblable concours de circonstances est réuni, l'opinion n'admet plus des faits, peut-être réels, mais invraisemblables. Pas un Français sur mille n'a accepté, en effet, l'hypothèse du suicide volontaire de Stavisky!

Du côté de la justice, après sa longue et inexplicable carence relative à des escroqueries antérieures, le malaise des inculpations limitées, des perquisitions retardées, de l'instruction frappe et indigne tous ceux qui savent avec quelle sévérité et quelle dureté la justice agit parfois à l'égard des humbles pour des petits délits! Enfin, l'intervention constante du gouvernement dans le cours de la justice trouble tous ceux qui croient encore à la séparation des pouvoirs! Même si l'on n'avait rien voulu dissimuler ou étouffer, toute cette affaire n'en prenait pas moins un caractère scandaleux! Le

public croit qu'on a voulu lui cacher la vérité et mettre à l'abri des coupables haut placés!

Ainsi s'est donc créée, dans la dernière semaine de décembre et dans la première quinzaine de janvier, une atmosphère qui empoisonne la vie publique.

Sans doute les passions politiques y ont aidé; et, après tout, il est bien certain que la lutte des partis exploite tout ce qui peut l'aider! Les partis de gauche auraient tort de s'en plaindre après la campagne cynique qu'ils menèrent dans la précédente législature autour de l'affaire Oustric ou de l'affaire de l'Aéro-Postale! La différence saute aux yeux d'erreurs sans doute regrettables commises par des financiers trahis dans leurs spéculations par la malchance, mais qui n'en avaient pas moins investis des capitaux importants dans des entreprises qui laissaient un actif considérable, et d'une escroquerie pure et simple dont il est encore impossible de savoir à l'heure actuelle où a passé le profit!

L'erreur politique capitale du gouvernement de M. Chautemps fut d'essayer de minimiser l'affaire Stavisky. Au lieu de dissimuler les compromissions, il eût fallu les rechercher avec rigueur et les châtier de même.

C'est une tradition constante du Parlement que, lorsqu'un scandale éclate où se trouve mêlé quelqu'un de ses membres, une commission d'enquête soit nommée. On n'a pas dit, certes, que, dans le passé, les commissions d'enquête parlementaires aient eu une grande autorité; ni celle de Panama, ni celle du Million des Chartreux, ni celle des Fonds électoraux, ni celle de l'affaire Oustric n'ont donné de substantiels résultats; mais l'on ne peut guère faire grief à la collectivité parlementaire de chercher à se défendre contre l'opinion, parfois d'ailleurs injuste pour elle, en érigeant ces juridictions, sans doute exceptionnelles, mais qui ont la même valeur que les chambres de discipline pour les corps constitués.

Qu'un gouvernement croyant défendre des intérêts de parti s'oppose d'abord à ces commissions d'enquête, il est rare qu'il ne soit pas emporté peu après le scandale. Cela est encore plus inévitable lorsque des hommes s'y trouvent mêlés qui appartiennent eux-mêmes au gouvernement.

La nervosité du public s'accroît, la température des assemblées s'élève, les passions politiques s'emparent de tout ce qu'elles peuvent exploiter et il arrive souvent que des innocents soient injustement soupçonnés ou accusés, mais quand la fièvre de l'abcès monte, il faut créer tous les moyens de le débrider. Pour n'avoir pas su le faire, le cabinet de M. Chautemps qui avait pourtant traversé avec succès des heures difficiles, fut emporté par la vague populaire; et, cela malgré l'appui constant d'une majorité politique qui lui resta fidèle jusqu'au bout.

Une situation politique entièrement nouvelle apparaissait au lendemain de la chute du cabinet Chautemps. D'abord, l'intervention décisive de l'opinion publique devait conduire à rechercher, dans la formation du nouveau gouvernement, une solution qui ne donnait pas satisfaction seulement aux Assemblées, mais à l'opinion même.

Or, c'est un fait que les élections de 1932 avaient certainement dépassé l'opinion moyenne. En outre, la gestion des affaires publiques, depuis juin 1932, avait incontestablement creusé un fossé qui s'élargissait tous les jours entre le gouvernement et le Parlement d'une part, et l'opinion de l'autre. Le chômage grandissant, la crise économique aggravée, le marasme des affaires, le mauvais état des finances, les inquiétudes pour la solidité de la monnaie, l'impossibilité d'établir l'équilibre budgétaire, les alarmes pour la paix extérieure, tout cela réuni créait une déception profonde dans les masses et l'éloignait de ces gouvernements incapables mais interchangeables, renversés par leurs propres troupes et toujours renaissant dans une formule politique d'étroite dépendance à l'égard du parti radical-socialiste et d'un pouvoir occulte : la franc-maçonnerie.

Il semblait d'autant plus inexplicable que la politique française fût livrée à l'intérieur et à l'extérieur à des expédients parlementaires. Les questions les plus importantes pour l'avenir du pays apparaissaient n'être résolues qu'en fonction de la recherche d'une majorité parlementaire toujours incertaine.

A cette cause de désaffection venait s'ajouter brutale-

ment une crise morale grave. L'impuissance de la majorité politique issue des élections de 1932 pouvait sembler due non pas seulement à la fragilité de l'alliance entre un parti de gouvernement : les radicaux socialistes, et un parti de révolution : les socialistes, mais, chose plus grave, semblait pouvoir être attribuée à une sorte de relâchement des mœurs politiques qui avaient brisé le ressort de tous les mécanismes dont dépendent la sécurité et la probité des pouvoirs publics!

Ce malaise allait grandir très rapidement. Il devait être décuplé à la formation du cabinet Daladier lorsque, par une erreur incroyable, M. Daladier, loin d'assurer aux partis d'opposition dans son gouvernement une part qui les aurait associés directement et sans contestation possible à la recherche des responsabilités dans l'affaire de Bayonne et à l'application des sanctions indispensables pour rassurer l'opinion, constitua, une fois de plus, un cabinet presque exactement calqué sur la formule politique des précédents. Sans doute, M. Pietri était ministre des Finances et M. Fabry, ministre de la Guerre, mais ni l'un ni l'autre de ces ministres ne pouvait exercer un contrôle quelconque sur l'épuration nécessaire des mœurs politiques et la répression des culpabilités personnelles. Encore fut-il commis là une erreur capitale. Quand des défaillances sont survenues dans l'exécution d'un service, il faut que le chef en porte la responsabilité, même s'il n'y est pas directement impliqué. C'est la grandeur du commandement et la contre-partie de l'autorité que la sanction s'applique impitoyable au chef comme il bénéficie, par contre, des avantages du succès! C'est un autre principe que la sanction doit être totale. Pour avoir transgressé ces deux principes, le cabinet Daladier devait non seulement se discréditer, mais provoquer une furieuse réaction de l'opinion.

Des sanctions ont été, en effet, soi-disant prises, mais elles ne l'étaient pas à l'égard de ceux que l'opinion publique, par un instinct sûr, considérait comme les vrais responsables, ou bien elles étaient prises sous une forme étrange où la mutation et la compensation remplaçaient les révocations attendues.

Bien mieux, il semblait que ces mesures, au lieu d'avoir été prises en fonction des réalités, les étaient pour ménager des opérations politiques! Ce fut le cas pour M. Chiappe dont

M. Daladier et M. Frot, ministre de l'Intérieur, déclaraient qu'ils n'avaient rien à lui reprocher dans le même temps qu'ils le chassaient en fait de la préfecture de police pour s'acquérir les bonnes grâces des partis socialiste et néo-socialiste.

La passion de la justice créé l'horreur de l'injustice!

La foule inquiète et nerveuse devait réagir avec force contre des contradictions si apparentes, contre une faiblesse lamentable du pouvoir exécutif, devant des combinaisons politiques, et ce fut alors une nouvelle erreur que de sous-estimer les réactions de l'opinion parisienne.

Le jour même de l'émeute sanglante du 6 février, M. Daladier, à la Chambre, ironisait sur ces manifestations de pseudo combattants où la plus grande part de ceux qui manifestaient étaient nés, selon lui, après 1900.

Quel sens, cependant, donner à cette mobilisation spontanée de la foule à Paris? La population parisienne passe auprès de beaucoup de politiciens pour être nationaliste et réactionnaire; cependant, si certains quartiers élisent des députés de droite, ou des députés modérés, il n'est pas niable que de nombreux quartiers sont représentés par des socialistes, voire même par des communistes et, la plus grande partie de la banlieue a mérité le nom de ceinture rouge!

M. Frot, ministre de l'Intérieur, qui appartenait encore au parti socialiste unifié, il y a peu de temps, et qui fut élu en cette qualité aux élections de 1932, comptait évidemment sur les éléments mobilisés par le *Populaire* et par la Confédération Générale du Travail pour balancer la manifestation des Anciens Combattants et des Croix de Feu; mais, là encore, il s'est trompé et il a trompé son président du Conseil!

L'ouvrier parisien qui souffre cruellement du chômage, qui voit l'usine où il travaille maintenir difficilement son activité, a pris le dégoût du parlementarisme tel qu'il est pratiqué aujourd'hui! M. Daladier et M. Frot auraient dû réfléchir que Mussolini et Hitler n'ont pas été soutenus par les éléments traditionnels de la droite. Le mouvement qui a entraîné la foule à assiéger la Chambre était un mouvement où les éléments de gauche la plus extrémiste rejoignaient ceux de la droite la plus extrémiste! Après la victoire, les deux tendances

se seraient sans doute affrontées, mais elles étaient unies dans l'action contre le régime qui ne lui offre plus, depuis l'affaire Stavisky, même l'apparence de la moralité, et qui avait été impuissant à lui éviter les angoisses de la crise industrielle et du chômage.

Rien n'était plus dangereux, devant une pareille coalition fondée sur la sentimentalité profonde du Français moyen que de chercher à la réduire par la force. — C'est cependant ce que le gouvernement Daladier tenta de faire avec une rare imprudence!

Des mouvements de troupe bientôt connus avaient exaspéré les esprits. On n'intimide pas le peuple de Paris par la concentration, dans la cour de la manufacture de Sèvres, d'escadrons de spahis soudanais! — Une autre erreur fut de remplacer en grande partie la police par la garde mobile. Entre la police parisienne et la population (et il faut bien le dire, grâce aux efforts intelligents de M. Chiappe) s'était créé un *modus vivendi* plein de tact où chacun mettait du sien. Ainsi les conflits étaient-il beaucoup plus facilement évités. La garde mobile voulut résoudre le conflit par la force. Dès lors, les collisions devaient devenir sanglantes. Elles le furent bien plus par une nouvelle faute du ministre de l'Intérieur.

Le droit de manifester en cortège est considéré, dans les démocraties modernes, comme une des formes de la liberté. Les défilés et les meetings sont une des traditions dominicales de l'Angleterre, par exemple. Chez nous-mêmes, il avait toujours été considéré qu'une manifestation était permise jusqu'au moment où elle n'avait pas été prohibée par un arrêté du préfet de police ou encore jusqu'au moment où elle troublait manifestement l'ordre public. Le 6 février, aucun arrêté n'avait été pris interdisant la manifestation et le cortège. Les anciens combattants, qui avaient annoncé leur intention de défiler, étaient donc fondés à penser qu'ils ne violaient aucune disposition réglementaire.

Des ordres avaient été donnés aussi bien par les chefs des Croix de Feu que par ceux de l'Union Nationale des Combattants de « n'emporter aucune arme ».

Rien n'empêchait donc de canaliser la manifestation, de lui laisser exprimer sa résolution d'un changement dans la direc-

tion des affaires publiques en France, sans que pour cela des collisions intervinssent entre les forces publiques et les manifestants. Il semble vraiment que d'aucuns aient pensé que quelques bagarres ne nuiraient pas à leur réputation et aideraient leur politique! C'était un calcul absurde et criminel.

La bagarre ne tardait pas, en effet, à devenir émeute et les armes imprudemment laissées entre les mains de la garde mobile partirent toutes seules sans même que les sommations légales aient jamais été faites à la foule!

Ainsi le peuple de Paris eut l'impression qu'on l'avait attiré dans un véritable guet-apens préparé par des politiciens sans scrupule. Au soir de l'émeute, des morts et des blessés suscitaient les cris de vengeance du peuple tout entier. Le conflit qui avait été déchaîné par l'autorité gouvernementale entre la Ville de Paris et le gouvernement, lorsque malgré la volonté des élus parisiens les deux préfets avaient été relevés de leurs fonctions, devenait la bataille entre la population parisienne, la Chambre et son gouvernement.

Succession d'heures tragiques — (et il s'en fallut de peu que l'émeute tournât le lendemain à l'insurrection). — Toute la nuit le gouvernement résista à une démission qui constituait la seule solution à l'effrayant drame qui menaçait.

L'action personnelle du Président de la République, dont on doit louer, dans la circonstance, la calme fermeté, réussit à éviter qu'une nouvelle journée révolutionnaire plus grave que celle de la veille ensanglantât encore les places et les avenues de Paris! Lorsque la démission de M. Daladier fut connue, ce fut déjà un apaisement. Lorsqu'on apprit que M. Gaston Doumergue, pressé par tous les chefs de partis d'accepter la mission de former un cabinet d'union nationale, ne s'y refusait point, ce fut une deuxième détente; mais il ne faut point s'y tromper, le désaccord reste profond entre le peuple et le Parlement. Celui-ci, pour n'avoir pas su se réformer en temps utile, concentre toute l'impopularité qui naît fatalement des angoisses et des déceptions de l'heure présente.

Si le parlementarisme renouvelant ses fautes veut reprendre son action destructrice de l'État, s'obstine à résoudre les problèmes qui lui sont posés non pas selon l'intérêt général, mais

au profit des intérêts de partis, la lutte reprendra de nouveau entre la rue et le Palais-Bourbon!

Que le gouvernement ne se fasse point illusion. Par deux fois déjà, la rue lui a imposé sa volonté. Elle continuera de l'imposer et cela n'est d'ailleurs pas sans danger.

Certains s'avisent aujourd'hui qu'il y a quelque péril pour les institutions à donner ainsi à l'action directe le goût d'exercer sa force! Il est bien temps de s'en inquiéter lorsque, par ses fautes, on l'a rendue inévitable.

Aujourd'hui, le Parlement doit trouver en lui-même le remède à ce dangereux glissement de nos institutions.

La défense de la République qu'on a invoquée totalement à tort, ne consistera jamais à faire tirer sur les anciens combattants! Sommes-nous donc déjà si loin de la guerre où les Français s'unissaient pour la défense de la Patrie, qu'ils s'entretuent aujourd'hui?

Quand la crise menace sous quelque forme que ce soit, il n'y a pas d'autre remède que l'union. Mais il n'y a pas d'union possible lorsque le gouvernement est entre les mains d'hommes de partis et que la vie de la Nation est ainsi suspendue à cause des passions électorales!

Il fut un temps où une nouvelle Chambre élue prenait à cœur d'oublier, dans le mois même qui suivait son entrée en fonction, les luttes de la veille. Il fut un temps où les gouvernements se flattaient d'incarner la France et où les ministres tenaient à honneur de ne point participer aux querelles partisanes qu'ils avaient dépouillées en devenant les grands commis de l'État. Pour avoir perdu cette tradition, nous connaissons aujourd'hui les pires désordres.

Si les circonstances dramatiques qui viennent de s'écouler ne suffisent pas pour faire entendre raison aux fureurs partisanes, seule la dissolution et de nouvelles élections pourront nous donner une chance de sauver le régime plus menacé encore de jour en jour par ses propres tares que par la contagion de l'exemple fasciste ou hitlérien!

L'union républicaine et nationale est moins nécessaire encore pour résoudre la crise morale que traverse le régime que pour assurer le destin encore incertain de notre restauration économique et financière. Ce n'est pas trahir un secret

ni nuire au crédit public que révéler l'extrême précarité de la Trésorerie.

Le produit du dernier emprunt est presque entièrement absorbé. Si le nouveau gouvernement n'inspirait pas confiance et qu'il ne pût rétablir le crédit de l'État, c'en serait fait de la monnaie!

De graves dangers menacent en outre la paix.

L'inquiétude autrichienne ne saurait se prolonger longtemps. Les problèmes du désarmement de Genève et du réarmement de l'Allemagne arrivent aussi à ce point critique d'où dépend ou la guerre ou la paix.

Notre économie nationale, enfin, craque de toutes parts. Faute d'avoir choisi entre la déflation générale des prix ou l'inflation, la situation s'est considérablement aggravée depuis deux ans. Nous avons espéré, subissant les derniers la crise mondiale, que la reprise générale des affaires nous éviterait l'austère pénitence et le difficile redressement que tous les peuples ont dû faire après une période d'excessive facilité!

La tâche de demain est donc terriblement lourde pour ceux qui l'assumeront. Ils ne pourront l'entreprendre avec une chance de succès que dans l'apaisement des passions, dans la confiance réciproque de tous ces éléments divers qui forment la Nation elle-même, que dans l'union totale des volontés et des esprits, que dans le dur sacrifice des intérêts particuliers au salut de la Patrie.

PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN,
Ancien Ministre.

L'EXPOSITION D'ART BRITANNIQUE DE LONDRES

L'Angleterre, après avoir donné l'hospitalité aux arts de la Flandre, de la Hollande, de la Perse et de la France, a estimé le moment venu de montrer aux visiteurs qu'attirent ces grandes expositions de Burlington House, l'art de leur propre pays. La Royal Academy a donc organisé cette année une exposition d'art britannique; récemment inaugurée, elle durera jusqu'au milieu de mars. Elle vaut le voyage : l'occasion est unique de prendre une vue d'ensemble des artistes d'Outre-Manche « de l'an mil environ, dit le catalogue, jusqu'en 1860 ». On y trouve, auprès des tableaux, quelques sculptures, des objets d'art, du mobilier, des manuscrits, des dessins et des spécimens importants de trois branches de l'art où les Anglais estiment justement qu'ils ont excellé : la broderie, la miniature et l'aquarelle. Ensemble magnifique.

La sculpture y est rare, car la disposition des salles ne permet pas de la mettre en valeur et d'ailleurs, après le XIVe siècle, ce n'est pas dans la statuaire que nos voisins ont en général excellé. Quel que soit le mérite des bustes du XVIIe et du XVIIIe siècles, les morceaux qui attirent surtout l'attention sont ceux du moyen âge qui figurent dans la salle octogone au milieu de laquelle trônait, il y a deux ans, comme une idole la sainte Foy de Conques et dont une somptueuse armure du XVIe siècle, œuvre des ateliers de Greenwich (au Metropolitan Museum, New York), occupe la place. Outre quelques ivoires d'une grande beauté, on admirera surtout les deux grandes figures de l'*Annonciation*, venues du chapitre

de Westminster. Parentes des statues de nos cathédrales, elles sont cependant bien anglaises par la grâce des attitudes, l'allure des draperies, où se révèle un sens tout particulier de la ligne, comme par la sérieuse tendresse du sentiment.

Dans les vitrines voisines, sous des tapisseries tissées à Barcheston, à Mortlake, à Soho, ont été réunis des bijoux et des camées — il y a une belle sardonyx d'Henri VIII avec son fils, attribuée à Richard Astylle (au Roi d'Angleterre) —, de ces bas-reliefs en albâtre qui furent au xve siècle une spécialité nationale si goûtée qu'on les exportait au loin, enfin une riche collection d'orfèvreries du xiiie au xviiie siècle, prêtées par des collections privées, les Corporations de la Cité, les Collèges de Cambridge et d'Oxford. Ce choix est fort instructif pour les Français dont l'orfévrerie n'était pas très différente et qui ont conservé si peu de pièces de haute époque. Il vaudrait la peine de s'y arrêter, comme aussi de caractériser les styles d'ameublement dont des spécimens typiques ont été réunis dans une salle voisine. Mais les dimensions de cet article ne le permettent pas. Il faut, sans s'attarder, en venir à la peinture.

Disons tout de suite que les peintures antérieures au début du xviiie siècle sont peu nombreuse. Deux salles suffisent à les contenir; encore la première est-elle occupée principalement par des meubles et des broderies. Celles-ci ont une élégance, une délicatesse d'exécution qui n'ont pas été atteintes ailleurs et qui, au xvie siècle ne s'étaient pas perdues : les somptueux poëles funéraires appartenant à diverses corporations de la Cité en témoignent. *Le Couronnement de la Vierge* et *la Crucifixion* du xiiie siècle (à M. R. C. Berkeley), les pièces du xive siècle telles que le morceau d'un devant d'autel de la collection Bliss, la chape de celle du Lt Col. Butler Brown, la Chasuble du Musée de Cluny, taillée dans un caparaçon de velours décoré des léopards d'Angleterre, font regretter plus vivement qu'il subsiste si peu de tableaux du moyen âge, car elles sont du plus beau style. Ce n'est en effet pas la faute des organisateurs si la peinture ancienne n'est pas mieux représentée. Lorsqu'Henri VIII se sépara de l'Église catholique, il ne se contenta pas de confisquer les biens du clergé, il fit détruire systématiquement, avec les

reliquaires, les images qui étaient rendues responsables « d'entretenir la superstition »; et ce qui avait échappé à ce premier orage, périt, ou à peu près, dans le second, déchaîné sous Cromwell. On peut, pour se consoler, aller voir à la National Gallery *le Diptyque de Richard II*, qui a bien de la grâce et que la nature même de cette grâce, un peu candide, me ferait volontiers considérer comme une œuvre anglaise. Nul ne sait pourtant si ce n'est pas l'ouvrage d'un Français. A partir de la conquête normande, la civilisation de l'Angleterre et celle de la France ont été étroitement liées; n'oublions pas que, par surcroît, depuis le règne d'Henri Plantagenet jusqu'aux victoires de Charles VII, une moitié de la France actuelle appartenait au roi d'Angleterre. Il n'est pas dit que, si elles avaient été conservées, on distinguerait facilement les peintures anglaises des nôtres.

Peut-être, à en juger par les manuscrits, montreraient-elles un sentiment particulier du jeu des lignes. Celles-ci ont une souplesse, une continuité singulières; sans cesser d'être expressives, elles se balancent, s'enchaînent, s'équilibrent avec une harmonie ravissante. Ces traits s'aperçoivent déjà dans le *Bénédictionnaire de Saint-Aethelwood* (xe siècle, au duc de Devonshire), dans la *Bible de Trinity College, Cambridge* (xie siècle), pour s'épanouir au xiie dans l'admirable *Bible de Winchester*. Impossible de les étudier ici en détail, non plus que les autres manuscrits, qui nous mènent à la fin du xive siècle, tous de la plus grande beauté. Je signalerai seulement l'Ange de l'*Apocalypse de Trinity College, Dublin* (xiiie siècle), en vert et gris, ses grandes ailes déployées, jetant la meule avec une aisance divine dans une mer stylisée, faite de différents tons de vert.

Mais peut-on imaginer les tableaux d'après les livres? Un retable du xive siècle (Église de Thornham Park) indique des influences siennoises ou colonaises; deux figures de Rois, du xve (Société des Antiquaires de Londres), d'un beau caractère, se ressentiraient plutôt des Flandres... C'est trop peu pour nousé clairer. Mieux vaut avouer qu'on ne sait rien.

Les circonstances historiques expliquent l'absence, au xvie siècle et au delà, de toute peinture religieuse. Mais pour-

quoi, au temps de Spenser et de Shakespeare, n'y aurait-il pas eu de peinture profane? Une noblesse enrichie des dépouilles ecclésiastiques pouvait fournir des mécènes. Je ne vois qu'une explication, c'est que, si l'imagination poétique ne manquait pas aux Anglais (leur littérature dramatique et lyrique est alors la première du monde), l'imagination plastique leur faisait défaut : passé le moyen âge, ce n'a jamais été leur qualité dominante. Chose curieuse, le portrait dans lequel le goût du vrai, la sensibilité, l'intuition psychologique peuvent suffire à la naissance d'une belle œuvre, n'a trouvé, sauf dans la miniature, que de bons artisans. On pouvait, en songeant à la *Marguerite Beaufort* de la National Portrait Gallery espérer que l'Exposition ferait sortir d'autres portraits d'un style original. Mais non. Le seul grand peintre du temps est Holbein, qu'Henri VIII avait fait venir. Il a eu des imitateurs, il n'a pas fait école.

Que nous montre-t-on du XVIe siècle? *Frances Brandon et son écuyer* (au Lt Col. Wynne Finch), bonne image, mais dure, par Hans Eworth — qui d'ailleurs venait d'Amsterdam — et plusieurs portraits anonymes : celui du *Capitaine Lee* (à Mr Francis Howard), surtout remarquable parce qu'il nous montre, sur un fond de paysage (ceci est anglais), un gentilhomme en pourpoint de soie, les armes à la main, et les jambes complètement nues; les bustes de *Sir Henry Unton* (1588, à Mr E. Peter Jones) et de *Sir Edward Hoby* (1578, à Lady Vansittart-Neale), en blanc, long visage pâle aux ombres légères, entre une fraise blanche et un haut chapeau noir à plume violette, et qui prend une valeur délicate sur le gris du fond. Aucun lien entre ces ouvrages qui se rattachent plus ou moins à l'Allemagne, aux Flandres, à la France.

Pour le début du XVIIe siècle, peu de chose encore. Aucun tableau de Mytens, ni de Honthorst — peintres du Roi d'Angleterre — puisqu'ils sont Hollandais; mais Cornelis Jonson, né à Londres de parents flamands, qui a des qualités discrètes, non sans profondeur, et un amateur de talent, Sir Nathaniel Bacon, qui a peint son propre portrait (au baron de Verulam) avec une élégance toute britannique. Rien à la vérité qui ne doive s'effacer dès que paraîtra Van Dyck.

Rien, excepté dans la miniature sur vélin. Nicholas Hilliard, « peintre de la reine Élisabeth » est à peu près inconnu en France : ses petits portraits sont des espèces de chefs-d'œuvre. Quoique, de son propre aveu, leur technique s'inspire de celle de Holbein, ils ont une poésie que le maître ne rencontre que par aventure, quand son modèle la lui fournit. Transparence, harmonie des couleurs et des lignes, s'unissent à un sens exquis de la vérité. Les crayons de Clouet sont vrais, mais ils manquent de cette imperceptible mobilité de la bouche et des yeux qui, surtout dans un visage de femme, peut seule donner la vie. La *Marie Stuart* de Hilliard (au duc de Portland), qui n'a que quelques centimètres de haut, toute en blanc, dans un manteau blanc doublé d'hermine, est la seule qui ne nous laisse pas surpris qu'elle ait inspiré tant de passions. Le portrait de *la femme de l'artiste* (au duc de Bucclench) n'est pas moins séduisant; et je ne me souviens jamais de certain jeune homme appuyé à un arbre, devant qui jaillissent de fines tiges fleuries, sans rêver à un personnage des comédies de Shakespeare.

Isaac Olivier, élève de Hilliard, est né à Rouen, mais vint tout enfant en Angleterre. Il a plus de sécheresse. Cependant *Sir Philip Sidney* (au Roi), *Mrs Oliver* (au duc de Portland), pour ne citer que ceux-là, allient merveilleusement l'exactitude à l'élégance — il faudra répéter plus d'une fois ce mot, car c'est celui qu'appelle constamment l'art anglais. La miniature garde pendant tout le XVIIe siècle les mêmes qualités de simplicité et de pénétration, sans rien de la convention qui la gâte au siècle suivant. John Hoskins est excellent, Samuel Cooper, portraitiste attitré de Charles Ier, de Cromwell et de Charles II, meilleur encore. Je ne dirai pas qu'il ne flatte jamais ses modèles, il sait tout au moins, comme ses prédécesseurs, conserver leurs traits caractéristiques. Quand le modèle a du charme, le résultat nous enchante : c'est le cas du *Duc de Monmouth enfant* (au roi), avec ses yeux bleus si purs, ou de *Mrs Cooper* : on ne saurait faire un portrait avec plus d'âme et plus d'esprit.

Revenons aux tableaux. Rubens passa à la cour de Charles Ier en 1629, chargé d'une mission diplomatique; il reçut la commande du plafond de Whitehall et laissa au roi

deux peintures. Premier souffle puissant venu du continent, apportant, avec la force, l'éclat de Rubens lui-même, un arrière-parfum d'Italie. Charles aimait les arts et collectionnait. Des horizons nouveaux s'ouvraient. En 1632 Van Dyck, qui y avait déjà fait un bref séjour, s'installa à Londres, où il mourut en 1641. Un Mytens, un Jonson, devaient paraître bien gauches auprès de cet artiste grand seigneur dont la peinture apportait tant d'aisance et de liberté. Beaucoup de critiques anglais assurent que son art n'était pas assimilable dans un pays mal préparé à le recevoir et que, s'il a eu peu d'action, c'est que le tempérament national s'y opposait. Je n'en suis pas certain. William Dobson, malheureusement mort très jeune, dont on peut voir ici de beaux portraits, prouverait le contraire. Et c'est un lieu commun de dire que Van Dyck a fourni le prototype de maint portrait anglais du XVIIIe siècle. Je crois bien que la cause profonde du peu de prolongement immédiat de l'art de Van Dyck est le triomphe, avec Cromwell, de cet esprit puritain que la Restauration ne fit pas disparaître et qui n'a cessé de gêner l'essor des arts plastiques.

Toujours est-il que, lorsque Charles II eut besoin d'un peintre, il adopta le Hollandais Lely. A la différence de « Sir Anthony van Dyck », auquel il doit tant, « Sir Peter Lely » a été naturalisé pour la circonstance; il est représenté à Burlington House par plusieurs tableaux. *La famille de l'artiste* (au vicomte Lee of Fareham) offre, avec d'agréables détails, un mélange assez maladroit de différents genres : portrait d'apparat, paysage, nu, scène de mœurs. La jolie *Jane Kellaway en Diane* (au Roi), seule image féminine qu'on ait admise de ce peintre de la femme, évoque le souvenir de la galerie des « Beautés de Windsor » vivante illustration des Mémoires de Gramont. A Lely succéda Gottfried Kneller né à Lubeck : son rapide succès ne se démentit pas depuis Jacques II jusqu'à la reine Anne. Il avait une vaste clientèle, des aides, un grand train de maison — et un talent médiocre. « Sir Godfrey » ne vaut pas Lely; son faire est sec et lourd. La tête en esquisse de la célèbre *Duchesse de Marlborough* (au comte Spencer) a pour elle de n'être qu'une esquisse.

La promenade que nous venons de faire est instructive.

Bon gré mal gré, elle nous ramène à l'opinion traditionnelle que la peinture anglaise moderne commence avec Hogarth. Pourquoi ce long sommeil? La question vient d'elle-même à l'esprit et l'on est passablement embarrassé pour y répondre. Les difficultés qu'ont rencontrées les arts en Angleterre et que j'ai en passant indiquées, ne sont pas une explication suffisante. L'homme de génie créateur a manqué, sans aucun doute. Aux autres il aurait fallu peut-être une familiarité durable avec les écoles du Continent pour les aider à s'exprimer. La fréquentation de l'Italie et des Flandres a joué un rôle capital dans l'évolution de l'art français ; elle aurait pu jouer le même en Angleterre dès Charles Ier sans le bouleversement religieux et politique. Et c'est elle qui favorisa le développement de l'école anglaise au XVIIIe siècle. Encore le sens de la forme, des valeurs relatives, de la composition est-il plus net en France qu'en Angleterre : un esprit anglais n'éprouve pas le besoin de dégager les éléments essentiels et de les ordonner; il aperçoit simultanément les phénomènes et cette simultanéité qui nous paraît confusion, le satisfait. Disposition peu favorable aux arts plastiques. Même à partir du XVIIIe siècle ce n'est pas par le sentiment des « valeurs tactiles », ni des « volumes », ni de la « construction » que les peintres anglais se distinguent. Prendre ces critériums pour les juger, comme on le fait parfois dans leur propre pays, c'est leur faire tort. Il faut leur demander ce qu'ils ont : une observation juste, un sentiment profond de la nature et la faculté de transposer le réel sur le plan poétique. C'est à traduire ces dons en langage de peintre que leur a servi l'exemple des maîtres flamands, hollandais ou vénitiens, comme celui de Claude, de Poussin ou de Watteau.

Tous les visiteurs des musées de Londres connaissent bien Hogarth; il y est représenté dans ce qu'il a de meilleur et dans ce qu'il a de plus fâcheux. L'Exposition ajoute quelques touches à l'image qu'on pouvait s'en faire. Il avait commencé par la gravure et ne se mit à peindre régulièrement que vers trente ans. Ses premiers ouvrages sont de ces petits portraits groupés qu'on nomme en Angleterre *Conversation pieces*; genre inspiré des Hollandais et des Français du début

du siècle, qui connut une grande vogue. *La Représentation de « la Conquête de Mexico » par des enfants* (1731, à la comtesse d'Ilchester) en est un bon spécimen et a de jolies qualités de peinture. Hogarth ne s'en tint pas là; cédant à une tendance trop fréquente en Angleterre, il voulut faire de ses scènes de genre des « sujets moraux ». Les séries du *Mariage à la mode*, de *la Vie d'une prostituée*, etc., sont des documents extraordinairement évocateurs. Mais le prédicateur y nuit à l'artiste : le trait n'est pas exagéré pour accuser le caractère, il l'est pour sermonner. On ne peut que le regretter, si l'on songe à la *Marchande de crevettes* de la National Gallery, et si l'on regarde ici des esquisses où l'observation désintéressée atteint au plus grand comique par des moyens purement picturaux : *le Bal masqué à Wansted* (South London Art Gallery) par exemple, et surtout *le Corsetier* (à Sir Edmund Davis). Là on voit que Hogarth était peintre; il était capable aussi de faire de beaux portaits : celui en pied du *Capitaine Coram* (1740, à l'Hospice des Enfants trouvés), en noir, avec un manteau rouge brique, est un morceau magnifique d'une grandeur et d'une puissance expressive rares dans l'école anglaise.

Réussite sans action réelle. La tradition du portrait se développe en dehors de Hogarth. Son contemporain Highmore est aujourd'hui fort goûté; ses portraits me semblent assez faibles. Même ses scènes de genre ont plus de charme que de solidité. Thomas Hudson, qui fut le maître de Reynolds, rappelle par son aspect souvent métallique et froid certains de nos artistes; pourtant le profil de *la Comtesse de Chatham* (1750, au comte Stanhope), avec son teint transparent et son nez en l'air est charmant.

Reynolds présente un cas particulier dans l'art de son pays. Il a cherché toute sa vie avec persévérance à s'approprier, tant pour la construction que pour la facture, la technique des maîtres anciens. « On peut dire que l'étude est l'art de se servir de l'esprit des autres, a-t-il dit dans un de ses discours. Nous devons jusqu'au dernier moment de notre existence rester en communication avec tous les vrais exemples de grandeur. Ils ne sont pas seulement l'aliment de notre

jeunesse, mais la substance à laquelle notre pleine maturité doit sa force. » Cette méthode éclectique n'est sans doute pas recommandable à tous et ne peut aller sans gêner la sensibilité. Mais celle de Reynolds était faite surtout d'intelligence et il avait assez de tempérament personnel pour assimiler ses emprunts. De 1749 à 1752 il voyagea en Italie, puis en France; il étudia Corrège, Titien, Rembrandt, nos peintres aussi; s'il ne vit que beaucoup plus tard les Pays-Bas, cette visite n'était pas nécessaire pour connaître Rubens et Van Dyck. Ayant peu d'invention, ses peintures « à sujet » ne sont pas des meilleures. Ses portraits, au contraire, sont souvent très beaux et, dans leur arrangement, tout à fait originaux. Il n'entre pas, comme Gainsborough, dans l'intimité de ses modèles par un mouvement spontané, et il ne cède rien à la rêverie. Sa nature était égoïste, prosaïque, arriviste. Mais être arriviste oblige à être aussi psychologue : il savait voir ceux qui posaient devant lui et trouver l'attitude, l'éclairage qui leur convenaient. Ce n'est pas un mince mérite. Je ne sais à son époque que La Tour pour s'être préoccupé de ce problème, et il ne le résoud pas avec la même habileté, ayant plus de prétentions et beaucoup moins de souplesse d'esprit. Quand on passe en revue, comme on peut le faire à Burlington House, une série de portraits de Reynolds, on est frappé de leur diversité et, dans chaque cas, de l'appropriation des moyens à ce que l'artiste a voulu faire. Parmi les plus anciens, le *Laurence Sterne* (1760, au marquis de Landsdowne) l'œil perçant, la bouche moqueuse, la perruque un peu de travers, évoque inoubliablement l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage Sentimental*; dans la *Comtesse Spencer et sa fille* (1761, au comte Spencer) le groupement ingénieux des deux figures exprime le sentiment maternel avec la plus tendre gravité. S'il y a là encore quelque froideur d'exécution, elle ne tarde pas à disparaître. Reynolds suivait les conseils qu'il donnait aux autres : il sut acquérir quelque chose de la facilité de main de Van Dyck et de Rubens. C'est au premier que l'on pense devant les grands portraits en pied des années 70; au second devant les trois *Ladies Weldegrave* (à Mrs Yerburgh), peintes en 1781 pour Horace Walpole, leur oncle, et devant *la Duchesse de Devonshire*, faisant danser sa fille sur ses genoux (1784, au duc de Devons-

hire). La gravure a popularisé ces deux compositions charmantes qui, pour la mise en page, ne doivent rien à personne; mais elle ne peut donner l'idée ni de l'accord des tons presque limités aux blancs, au noir et au rouge, ni de la saveur de la peinture elle-même. J'aime beaucoup mieux Reynolds là que dans ses portraits d'enfants, sans aucun naturel. Jusqu'au bout, il use admirablement de tons clairs juxtaposés : *Lady Lade* (1785, à Lord Iveagh), sous un immense chapeau bleu de ciel, rose et blanc, détache sa tête nacrée sur un ciel bleu pâle qui occupe tout le fond : jeux de couleurs ravissants.

On éprouve néanmoins toujours avec lui qu'il s'agit plutôt d'intelligence et de virtuosité que de sentiment vrai. Gainsborough, c'est tout le contraire. Il est sincèrement lui-même. Peu d'instruction, peu de préoccupations intellectuelles. Beaucoup de nerfs, beaucoup de charme aussi. Nature maladivement sensible, sans affectation ni snobisme. Un peu plus jeune que Reynolds, à quinze ans il était à Londres l'élève de notre Gravelot : il demeura trois ans chez lui, — jusqu'à ce que Gravelot revînt en France. Rentré dans son comté natal de Suffolk, il s'y maria et s'installa dans la petite ville d'Ipswich; ses premiers tableaux ont été peints dans cette région. Le public français ne les connaît guère : ils n'ont aucune ressemblance avec ceux que son nom évoque ordinairement dans le souvenir. Voici une vue de *Dedham* (Galerie nationale d'Irlande), minutieuse comme le plus minutieux Wynants, toute hollandaise de style; et voici une série de portraits dans des paysages qui n'ont leur équivalent nulle part : un jeune homme et une jeune femme sont assis à l'angle d'une toile oblongue seuls ou avec un chien, un enfant. A gauche de *Mr et Mrs Brown* (à sir Philip Sassoon) s'étend la campagne avec quelques maisons à toits rouges, une mare, un épaulement de terrain où paissent des moutons sous un ciel gris. Auprès de *Heneage Lloyd et sa sœur* (musée de Cambridge), minces, gauches et charmants, avec je ne sais quoi de nerveux qui vient peut-être de Gravelot, un paysage romantique éclairé de cette lumière blafarde qu'on voit souvent chez van der Neer. Le portrait de *Robert Andrews et sa femme* (à Mr. G. W. Andrews), probablement plus ancien, est un peu plus sec d'exécution, mais que cette sécheresse nous enchante! Les modèles

sont assis sur un banc vert vif, au pied d'un arbre, elle en bleu pâle avec un chapeau de paille, lui en habit blanc et culotte noire, tricorne en tête et fusil sous le bras; ils regardent gentiment le spectateur; à leur droite, un champ de blé s'étend derrière les premières gerbes qu'on a déjà liées. Cela est du sentiment le plus naïf et le plus exquis.

En 1759, Gainsborough s'installait à Bath. Sans doute vit-il dans les manoirs des environs des tableaux de Van Dyck. D'abord timide et retenue, sa manière s'assouplit pour devenir celle que chacun connaît et qui, lorsqu'il est dans ses bons jours, sait si bien donner de la femme une image tendre et qui fait rêver. Dans ses bons jours : c'est-à-dire quand son travail ne l'ennuyait pas. Comme il conquit assez vite la mode — Bath était le rendez-vous de la plus élégante société — il lui fallut là, et plus tard à Londres, faire souvent des portraits qui ne l'intéressaient pas. « Je suis las de portraits, écrivait-il à un ami musicien; j'ai grande envie de prendre ma viole de gambe, puis d'aller dans quelque gentille rue de village où je peindrais le paysage.... » Il ne se donnait pas, comme Reynolds, la peine de chercher l'attitude. Ses hommes sont debout, tout droits, sans recherche aucune; ses femmes assises le plus banalement du monde ou accoudées sous de grands arbres aux feuillages sombres. Très souvent l'harmonie se répète : bleu pâle, ivoire et blanc. Mais il peint ressemblant et marque avec sûreté, sans avoir l'air d'insister, l'individualité des personnages. Quand il se trouve en sympathie, c'est un peintre de l'âme merveilleux. Et quelle souplesse aérienne dans le faire! Voyez l'esquisse de *Perdita* (au Roi), *Lady Sussex* avec sa fille (qui a l'air d'un Goya vaporeux), ou *Lady Bate Dudley* (tous deux à la baronne Burton). Si Gainsborough est ému, il n'a besoin ni d'accessoires, ni de pittoresque : *Mrs Gainsborough* (à l'institut Courtauld), simple image à mi-corps, où le modelé est si doux, les yeux gris si beaux, est le plus discret des chefs-d'œuvre. Quant aux portraits d'hommes, certains d'entre eux sont des trouvailles picturales : *le Capitaine Wade* (à la baronne Burton) en habit écarlate et gilet d'or, dressé, devant un horizon très bas, contre un ciel immense, aéré, où glissent des nuages, est d'une étonnante audace.

Gainsborough a sa place aussi dans l'histoire du paysage. On a vu qu'il le tenait, avec la musique, pour un délassement. N'empêche que ceux qui figurent à la Royal Academy ne me touchent guère plus que des « Souvenirs » de Corot. Ses paysages au lavis, exécutés eux aussi à l'atelier, parlent davantage à l'imagination et dégagent en quelques coups de pinceau une poésie vraiment champêtre. Il faut mettre à part l'esquisse de *Diane et Actéon* (au Roi) pour la façon dont les lignes harmonieuses des corps féminins s'accordent avec celles des arbres et du terrain.

Les autres portraitistes du XVIIIe siècle ne sauraient être mis en parallèle avec Reynolds et Gainsborough : ni Hoppner, ni Opie, ni Romney. Celui-ci dispose souvent ses figures avec grâce et cherche une sorte de continuité dans les formes qui aurait du prix, si les moyens égalaient à l'intention. Malheureusement, à de rares exceptions près, la facture est creuse et le dessin inexpressif. Pour expliquer son indéniable attrait, comme aussi celui de certains paysagistes de second plan, il faut se souvenir de ce qu'écrivait Rubens en arrivant en Angleterre : « Ce pays est remarquable pour le charme de sa campagne et la beauté de ses habitants... »

Trois Écossais ont plus de caractère. Ramsay d'abord, qui était déjà peintre du roi quand Reynolds commençait à se lancer. Il avait voyagé en France et en Italie. Il a, dans ses portraits, quelque chose de la netteté française : celui de sa femme (Galerie Nationale d'Écosse) avec son air de biche effarouchée est fort joli. Les grandes images en pied de Raeburn sont célèbres; le *docteur Spens* (à la Compagnie royale des Archers d'Écosse), en habit bleu brodé d'argent, tirant de l'arc, est une des meilleures parce qu'avec beaucoup de franchise, on n'y trouve pas ces oppositions forcées d'ombre et de lumière qui rendent beaucoup des autres toiles frappantes quand on les voit isolées et ennuyeuses dès qu'elles sont réunies. Le plus curieux pour nous de ces trois Écossais, est Andrew Gœddes, qui a travaillé surtout au XIXe siècle. Il peint bien et il est vrai. Son *Walter Scott* (Galerie Nationale d'Écosse) n'est pas flatté; on comprend, en tournant les yeux vers le portrait trop avantageux de Lawrence (au Roi), exposé sur le mur voisin que le romancier ait dit avec

une plaisante bonhomie : « J'admire que Lawrence ait tiré si bon parti d'un vieux débris comme moi ».

Sur Lawrence l'Exposition ne nous apprend pas grand' chose que nous ne sachions; on n'y rencontre rien qui vaille *la Reine Charlotte* de la National Gallery, ni même tels portraits de la salle Waterloo à Windsor. Peintre mondain dont le succès a un peu gâté les dons, il n'en a pas moins un métier libre et souple, un agrément de couleurs, une élégance, qui n'ont existé ni avant lui chez un Nattier ou un Drouais, ni après lui chez un Winterhalter et bien d'autres qui l'ont suivi.

Avant de parler du paysage — cette autre gloire du XVIIIe siècle anglais — jetons un coup d'œil aux « tableaux de conversation » et de « sport ». Deux salles leur sont consacrées. J'ai dit plus haut ce qu'il faut entendre par « tableaux de conversation »; le peintre le plus fertile en ce genre est l'allemand Zoffany. Originaire de Francfort, il s'installa à Londres au milieu du XVIIIe siècle. Il reproduit avec exactitude visages, costumes, intérieurs ou parcs, répondant ainsi parfaitement aux désirs de ses clients. Aussi est-il un témoin précieux de la vie de son temps. Toute la société défile sur ses toiles depuis *la Reine Charlotte et ses enfants* (au Roi) jusqu'aux comédiens jouant « *le Mariage clandestin* » de Garrick (au Garrick Club), en passant par la noblesse, le clergé, les artistes. Eût-il moins cherché le succès qu'il aurait pu sans doute faire des choses originales : je donnerais tous ses autres tableaux, si amusants qu'ils soient, pour *Monsieur et Madame Garrick recevant le docteur Johnson* sur une pelouse de leur jardin au bord de la Tamise (au comte de Durham); les figures sont spirituellement touchées, et le paysage exact, d'un vert à reflets argentés, a presque la candeur d'un douanier Rousseau.

La salle des « Sports » contient une partie de Cricket (en 1743), un joueur de golf, des portraits de chevaux et de jockeys célèbres (l'un d'eux, nous dit le catalogue, gagna trois fois le Derby, neuf fois les Oaks et deux fois le St Léger), enfin, comme il convient, beaucoup de chasseurs, de cavaliers et de chiens. Deux artistes se détachent du groupe, car ils possèdent d'autres qualités qu'une connaissance approfondie de l'ana-

tomie hippique ou canine : George Stubbs et Benjamin Marshall, nés l'un dans la première moitié du XVIIIe siècle, l'autre dans la seconde. Stubbs a la sens de la vie à la campagne — j'entends celle du gentilhomme campagnard —; il est bon portraitiste et équilibre avec art les formes et les couleurs. Les figures du tableau représentant *le Troisième duc de Portland* devant le manège de Welbeck Abbey sont dans la lumière et dans l'air (1767, au duc de Portland); *les Moissonneurs* (1783, au vicomte Bearsted), occupés à couper le blé sous la surveillance d'un homme à cheval, compose une belle harmonie en brun, fauve et gris. Ben Marshall travaille dans des limites plus étroites, mais il a un accent assez nerveux et j'aime la façon dont il dispose ses habits rouges et ses meutes sur de grands ciels, devant une campagne étendue où les nuages font glisser des ombres; on y sent passer un souffle de grand air.

C'est un trait particulier à l'Angleterre, dû assurément au genre de vie de la noblesse et de la gentry, que cette pénétration du paysage non seulement dans les tableaux de sport, mais dans les tableaux de genre et les portraits. On vivait en contact avec la nature beaucoup plus que chez nous, où l'admiration pour Jean-Jacques n'a pas entraîné les gens au delà des murs d'un parc agrémenté d'accidents pittoresques et de rochers artificiels; je doute que ceux qui couraient le cerf aient beaucoup regardé la forêt. Aussi n'est-il pas étonnant que le paysage ait été ici aimé, et étudié pour lui-même plus tôt qu'en France. Nous pouvons nous amuser à découvrir dans une petite toile de Robert ou de Louis Moreau, dans une esquisse de Valenciennes, un avant-goût de Corot; nous savons pourtant bien que le paysage ne s'est libéré des formules classiques qu'au XIXe siècle et que l'apparition des Anglais au salon de 1824 n'a pas été sans y contribuer.

Le premier paysagiste important que nous rencontrions est Richard Wilson. Il avait commencé comme peintre de portraits. La présence de Canaletto à Londres à partir de 1746 l'aida-t-elle à s'orienter? On ne sait. De 1749 à 1755 il séjourna en Italie et à son retour, il se fit uniquement paysagiste. On discerne chez lui le souvenir des Français qu'il avait rencontrés à Rome — *la Villa Borghèse* (au Cap. Richard Fox)

a l'air d'un Robert plus direct — mais il avait un fonds de sincérité naturaliste. Les paysages italiens qu'il exécuta dans un style classique pour des amateurs qui collectionnaient alors avec passion les Poussins et les Claudes, ne doivent pas nous tromper. Pour le connaître, il faut se pénétrer de ses vues du Pays de Galles, *Snowdon* (1766, musée de Nottingham) ou *le Sommet de Cader Idriss* (1774, à Mr. Ed. Marsh) : la construction du terrain, l'échelonnement des plans sont admirables, et il y a dans les deux tableaux une sorte de pureté cristalline d'une intense poésie. Un motif plus simple, comme celui de *Tabley House* (1780, à lord Ashton), lui suffit : un lac entre de grandes prairies incurvées, un arbre à droite, au fond la maison rosée que prolonge une ligne basse contre un vaste ciel pénétré de lumière. Par cette toile, comme par la *Vallée galloise*, un de ses derniers ouvrages, il annonce le Turner du début du siècle suivant.

John Crome, dont la carrière s'est toute écoulée à Norwich, est, lui aussi, mal connu en France. Parti de Gainsborough et de Wilson, il n'a pas tardé à subir l'attrait des paysagistes hollandais. Ces diverses influences produisent parfois des œuvres composites que je ne goûte pas pleinement. D'autres fois au contraire, on trouve chez lui une discrétion, un sérieux qui touchent. *Carrow Abbey* (1805, à M. R. J. Colman), où de grandes constructions sombres s'élèvent au dessus d'un étang noir, *le Four à Chaux* (1806, à Mr S. L. Courtauld), ont de la grandeur; *Mousehold Heath* (1812, musée Victoria et Albert) — un berger et son troupeau dans une lande, avec un ciel traversé de vent — est de la plus juste sensibilité.

Même à Norwich, Crome n'a pas fait école. Cotman, son compatriote, lui doit peu. Sa vision ne ressemble à celle d'aucun autre. Il n'y a dans ses toiles — sauf peut-être dans les plus tardives — non plus que dans ses aquarelles, aucune intention de faire sentir la profondeur; c'est à peine si la troisième dimension est suggérée. Conception qui se rapproche de celle de l'Extrême-Orient, mais qui s'exprime par des moyens différents. La composition décorative, l'arabesque, sont obtenues par une sorte de marqueterie de grandes zones fortement colorées, sans transition de l'une à l'autre, dont le voisinage compose un mélodieux et puissant accord. *La*

Cascade (1815, à Mr J. R. Colman), harmonie en vert et or, éveille en nous on ne sait quels mystérieux échos.

Constable et Turner, les deux grands maîtres du paysage anglais, sont contemporains, étant nés tous deux en 1775. Il n'est pas nécessaire, malgré leur importance, d'en parler longuement : tous les aspects du génie de Turner, depuis la précision quasi topographique de ses débuts jusqu'aux extraordinaires résumés de ses dernières années, sont parfaitement connus quand on l'a étudié à la Tate Gallery; ceux du génie de Constable le sont assez bien après une visite au Musée Victoria et Albert — qui renferme une incomparable série de ses études — et à la National Gallery.

Les impressions de Constable devant la nature ont une fraîcheur, une vivacité qui renouvelle sans cesse notre plaisir. Nul n'a traduit plus immédiatement la beauté de la campagne anglaise. Mais loin de se contenter de ces notations directes, il a voulu bâtir de grandes œuvres où passerait la somme de ses émotions. Probablement le souvenir des grands paysages de la maturité de Rubens l'a hanté. Il n'a pas de celui-ci la prodigieuse aisance; ses vastes paysages sentent le travail qu'ils ont coûté; ils conservent cependant, dans leur vigoureuse architecture et leur exécution longuement reprise, une espèce de frémissement de vie. Ses ciels, ses verdures ont une vibration devant laquelle Delacroix demeurait émerveillé. Les visiteurs de Burlington House peuvent admirer Constable dans sa variété. L'esquisse de la *Cathédrale de Salisbury* (à Mr. T. W. Bacon) est grise et légère comme le plus tendre Gainsborough, celle de l'*Inauguration de Waterloo Bridge* (1817, au Musée Victoria et Albert) est faite de taches vives juxtaposées avec une hardiesse que le plus hardi des impressionnistes ne désavouerait pas. L'*Écluse* (à Mr. J. A. Morrison) — une des œuvres qui fit sensation à Paris au salon de 1824 — et le *Cheval qui saute* (1825, à la Royal Academy), sont parmi les plus belles de ses toiles « composées ».

De Turner, je ne vois guère que deux tableaux, assez anciens dans son œuvre, qui n'aient pas à la Tate Gallery leur équivalent : *Bonneville* (1801, à Mr. S. L. Courtauld) qui exprime avec une grandeur digne de Poussin la majesté de la montagne, et *Somer Hill* (1811, Galerie Nationale d'Ecosse),

une colline boisée, dominée par un manoir, au bord d'une rivière, toute baignée des vapeurs d'un pâle couchant — l'ineffable douceur de la fin d'un beau jour. On trouvera aussi, bien entendu, d'excellents exemples des diverses manières de l'artiste, notamment de ces œuvres d'après 1830 où seul semble subsister le fantôme lumineux des formes et où cependant — par quelle magie? — demeure le sens profond de la réalité. Quelques aquarelles du même temps, *le Righi bleu, Zurich,* des vues de *Venise,* sont comme la fixation presque immatérielle d'un mirage enchanté.

Si Constable et Turner ont eu plus d'action jusqu'à présent chez nous que dans leur patrie, le charmant Bonington, mort trop jeune, a sa place dans l'histoire de notre art autant que dans celle de l'art anglais. La plupart des tableaux qui le représentent sont venus de France. L'un d'eux l'*Abbaye de Saint Bertin* (1823, musée de Nottingham) est assez différent de ce que nous possédons : il y a une sereine beauté dans les ogives blanches découpées sur le ciel clair.

Une vue, même rapide, du paysage en Angleterre ne serait pas complète sans les aquarellistes auxquels nos voisins attachent une grande importance. Pour les apprécier, oublions que nous cherchons habituellement dans une aquarelle la fixation rapide, transparente d'une sensation. Ce qu'on admire ici, ce n'est pas tant, au XVIIIe siècle l'élégance d'un Paul Sandby ni, au XIXe siècle, la liberté d'un David Cox, dont certaines notations comme l'*Église St Eustache* sont si fraîches et spontanées; c'est plutôt l'expression concentrée du sentiment profond né de la contemplation d'un paysage. Ainsi avertis, nous rendrons mieux justice aux deux Cozens, père et fils, à Girtin, qui, mort à vingt-sept ans, avait l'étoffe d'un grand paysagiste : Constable et Turner reconnaissaient l'un et l'autre lui devoir beaucoup. Aucun d'eux — ni leurs successeurs, à l'exception naturellement de Turner — ne me paraît supérieur à Francis Towne; sa *Source de* l'*Arveyron* (à Mr. A. P. Oppé) est une étonnante synthèse : de grands plans simplifiés, des tonalités bleuâtres et grises, cela suffit pour que de ces quelques pouces carrés de papier émane toute la poésie majestueuse et glacée des Alpes. Cette aquarelle date de 1778. Towne devance *Obermann.*

Deux hommes, nés au milieu du XVIIIe siècle, mais aussi opposés que possible, ne rentrent dans aucun cadre et sont parmi les plus grands de leur temps : Rowlandson et William Blake.

Rowlandson est célèbre comme caricaturiste. C'en est un si l'on veut, car nul n'a mieux saisi le grotesque de la vie contemporaine. Mais à ce don d'observation comique — où il n'entre aucune intention morale — s'unissent non seulement une compréhension de la forme rare dans son pays, mais un don de percevoir la continuité du mouvement, le rythme des lignes. Le dessin qui représente des gens se bousculant sur l'escalier en hélice de la Royal Academy (à Mr. Tonks) est en ce sens un chef-d'œuvre où le burlesque atteint au lyrisme. L'aquarelle des *Patineurs sur la Serpentine* (à Mr. B. Clutton) révèle en Rowlandson un paysagiste capable de rendre l'atmosphère avec la plus délicate économie de moyens.

Blake est plus complexe et je ne me charge pas de l'expliquer en quelques lignes à des Français pour lesquels il présente une foule de traits étranges et parfois choquants. Disciple de Swedenborg et prophète — auteur de très beaux vers — il méprisait la réalité et ne vivait que dans ses visions. Elles s'imposaient à lui avec une force toute biblique, une force telle que quelque chose en passe dans son dessin malgré l'insuffisance de la forme. Comme il n'avait guère étudié directement le corps humain, ce qui se présentait à lui pour matérialiser son rêve, c'étaient des souvenirs mêlés de gravures d'après Raphaël ou Michel-Ange et de dessins de Flaxman — d'où, à nos yeux du moins, un désaccord gênant entre la conception idéale et son image sur le papier. Mais l'idée est souvent magnifique et la transposition parfois saisissante : la triple *Hécate* ou l'*Elie montant sur le char de feu* (à M. W. Graham Robertson) se gravent ineffaçablement dans la mémoire; la *Rivière de vie*, dans sa gaucherie angélique, est d'une fraîcheur et d'une pureté merveilleuses.

De tels artistes, à ce moment, sont exceptionnels. Autour d'eux le portrait vit de formules. La peinture de genre — encore agréable chez Morland et d'une facture fluide et souple chez Wilkie — tombe de plus en plus dans l'anecdote; on peut voir ce qu'elle devient avec Frith, lequel est d'ailleurs amu-

sant, mais pour des raisons qui n'ont pas grand'chose à voir avec la peinture. Le nu, représenté presque exclusivement par Etty, qui aime le corps féminin et en rend assez voluptueusement la plénitude, n'existe guère. Le « grand art », dont Alfred Stevens, peintre et sculpteur, l'auteur très doué du tombeau de Wellington à St-Paul, allait être au milieu du XIXe siècle le plus éminent représentant, est tout encombré de souvenirs des Italiens de la Renaissance. On comprend que quelques jeunes gens aient essayé de réagir.

Il s'avisèrent que, pour régénérer la peinture, il fallait oublier les enseignements de cette Renaissance et repartir des prédécesseurs de Raphaël. L'association préraphaëlite date de 1848. Observer strictement la nature, sans rien négliger, sans rien sacrifier, rendre sa place à la poésie, à l'idéal, — tout cela allié chez l'un d'entre eux du moins, Holman Hunt, le plus volontaire sinon le plus artiste, à des préoccupations morales. Pareil programme pouvait avoir ses mérites. Mais le souci du détail, acceptable comme moyen d'étude, devient bien dangereux dans l'œuvre réalisée. Et, sous prétexte de poésie, le risque était grand de verser dans la littérature. De plus « les frères préraphaëlites » d'accord sur le principe, étaient de tempérament trop différent pour demeurer unis. Les gens de mon âge ne peuvent oublier qu'ils ont aimé les voluptueux visages de Rossetti, même la grâce précise et un peu acide des premiers ouvrages de Millais; ils ont pour eux l'indulgence qu'on garde aux souvenirs de jeunesse. Comment néanmoins ne pas s'apercevoir que Rossetti, grand poète, est très peu peintre, que Millais manque du sentiment des valeurs et n'a que peu de sensibilité? Je ne crois pas que personne puisse défendre *le Bouc émissaire* de Hunt, symbole du Christianisme, qu'il a vertueusement et laborieusement peint, pour mieux s'imprégner de son sujet, sur les bord mêmes de la Mer morte. *Le Travail* de Madox Brown, l'un des ouvrages les plus accomplis du préraphaëlisme, a de beaux et singuliers détails qui frappent l'imagination, mais quel lien entre les figures? La lumière est artificielle, la construction même du tableau est sans force.

L'Exposition s'arrête, un peu arbitrairement en 1860. On y entrevoit les débuts de Burne-Jones et de Watts. Il n'est

pas possible d'y reconnaître ce que devint l'école anglaise après les préraphaëlites. Le mérite de ce mouvement fut de ramener dans un art dépourvu alors de toute spiritualité le sentiment poétique. Malheureusement il le ramenait sous une forme trop peu plastique; et n'ont d'influence en peinture que ceux qui sont vraiment peintres et qui apportent une nouveauté proprement picturale.

Pourtant, et quoi qu'on en pense aujourd'hui, le sentiment que quelques hommes ont essayé de faire revivre vers le milieu du siècle passé est, au fond, dans la tradition artistique de l'Angleterre. Quand, au sortir de cette Exposition si riche de renseignements divers, je cherche ce qui m'a touché davantage, je me rends bien compte que c'est l'instinct poétique qui se manifeste déjà dans les miniatures de Winchester et qui, plus ou moins visible, circule à travers les âges : je pense à Hilliard, à Gainsborough, à Wilson, à Constable, à Blake, à Turner.

PAUL ALFASSA

LE THÉÂTRE

M. Henri Jeanson : *Parole d'honneur* (Théâtre Michel). — M. Édouard Bourdet : *Les Temps difficiles* (Théâtre de la Michodière).

Ce serait prêter à la dernière pièce de M. Henri Jeanson un sérieux qu'elle fuit comme la peste que de l'appeler une comédie de caractères. Cependant, elle est bien autre chose qu'un badinage, quoique relèvent du ton badin et le mouvement du dialogue et le cliquetis des répliques. M. Jeanson cultive avec une surprenante jeunesse un genre très ancien : entendez qu'il le renouvelle, l'accommode à l'image du temps. Il se meut dans l'artifice avec le plus gracieux naturel. C'est un révolutionnaire, qui a de la branche, des traditions; un négateur plein de sensibilité, la bouche amère et la larme au bord des cils; il a l'ingénuité du gavroche, du titi, et des ficelles de vieux routier. De plus, poète, mais oui, poète! D'abord lyrique jusque dans l'injure, qui, chez lui, se hausse aisément à l'invective. Puis, par un accent qui ne trompe pas, comme une évasion soudaine vers d'autres cieux, un regret, une nostalgie de la pureté. M. Jeanson ne respecte rien, parce que le spectacle de la vie l'écœure. Dame! c'est une attitude qui se défend!

Parole d'honneur! est une pièce où des personnnages factices concourent à nous administrer la preuve d'une vérité. Entendez que, pour mieux s'adapter au rôle que l'auteur leur assigne, ils doivent bien se garder d'avoir personnelle-

ment une réalité qui les détournerait de remplir leur office. Ils n'existent, ils ne doivent exister, pour que la réussite soit complète, que par rapport au jeu qu'ils jouent.

La vérité que M. Jeanson a dans l'esprit — ou sur le cœur — c'est que le mensonge est partout, et singulièrement dans ce qu'on nomme l'amour, dans cette forme d'égoïsme sensuel parée de tant de mots, et qui n'est que duperie réciproque. Dès lors, depuis le lever du rideau jusqu'à la fin du spectacle, au cours de ces trois actes, pas une phrase qui soit sincère, ou simplement indifférente, pas une attitude, pas un sourire, pas un pleur, qui ne visent à en faire accroire, à détourner des soupçons ou à tendre des pièges, à blouser, à rouler, à bafouer l'adversaire, le partenaire, soi-même, tout le monde.

L'auteur, qui est aussi chansonnier, pourrait, dans une chanson, faire rimer Jeanson avec le P. Sanson, et la rime, quoique inattendue, s'accorderait avec la raison, car le pessimisme de *Parole d'honneur!* est conforme aux enseignements de l'Église. Pour que des personnages mentent à ce point et comme malgré eux, il faut que la condamnation qui suivit la première faute pèse encore sur leur pauvre cervelle, ou bien que les conseils du Serpent ne cessent de les induire en erreurs, feintises, coucheries, malhonnêtetés et autres déportements. Ajoutons que, depuis l'aventure du Paradis terrestre, les fils d'Adam ont beaucoup appris des filles d'Ève. Sous le rapport de la ruse, ils ne le leur cèdent en rien, aujourd'hui.

Gérard et Florence, qui sont mari et femme, échangent des tendresses, des agaceries et même des fadeurs, comme des amoureux. A peine Gérard est-il parti pour Versailles où il doit rejoindre un client, que Florence, agacée par les compliments d'une amie, Mariette, qui s'extasie sur son bonheur conjugal, livre à celle-ci le secret de son ménage. C'est une maîtresse, Margot Chaussin, que Gérard est allé retrouver à Versailles. Quant à elle, Florence, elle a trompé son mari six mois avant qu'il ne la trompe elle-même, de sorte que, quoi qu'il fasse désormais, elle aura toujours cette avance sur lui. Mariette ouvre de grands yeux. Pour lever ses doutes, Florence téléphone à Clément Perdrix, son amant, de venir la rejoindre. Mais avant qu'il n'arrive, elle explique à Mariette

que Perdrix ne sait pas qu'elle est mariée. Il la croit fille. Pourquoi ce mensonge? Pour rien, pour le plaisir de jouer un personnage imaginaire, de mener mieux qu'une double vie toute simple : une vie double, elle-même corsée d'un mensonge gratuit, d'autant plus amusant qu'il est complètement inutile. Ainsi, c'est chez la sœur de Florence que Perdrix croit rejoindre aujourd'hui sa maîtresse. Or, comme cette sœur n'existe pas, c'est Mariotte qui en assumera le rôle. Elle feindra d'être chez elle chez Florence. Sur ce, Perdrix arrive. Après quelques quiproquos, où la fine Florence frétille dans la fausseté comme une ablette dans la rivière, les deux amants s'esquivent. Reste Mariotte, qui avait précédemment prié Florence de lui prêter son appartement durant quelques heures pour y recevoir une cousine de province. Autre machination. La vue de cette cousine suffit à nous renseigner sur les étranges mœurs de la jeune Mariotte, qui nous paraissait pourtant si normale. Mais survient un envoyé par lequel on apprend que Gérard s'est tué dans un accident d'auto. Et point sur la route de Versailles, mais sur celle de Deauville. Qu'allait-il faire à Deauville? Je suis si bon public que cette mort m'affligea pendant une seconde. Imbécile que j'étais! Je croyais à l'existence de Gérard! Par ce coup imprévu, le spirituel Jeanson nous rappelle qu'on est au théâtre pour se divertir et qu'il est fou de s'attacher le moins du monde à des fantoches.

Cependant, lorsque Perdrix rentre chez lui, il apprend que sa femme a quitté le domicile conjugal en emportant l'argenterie et ne lui laissant que les « bronzes d'art ». Florence attend en bas dans une voiture. Il lui fait signe de monter et lui déclare que, pour l'épouser, il vient de briser son ménage; Florence, prise au réseau de ses mensonges, cherche à s'en tirer par de nouvelles feintes. Hélas! gémit-elle, sa délicatesse lui interdit de fonder son bonheur sur le malheur d'une femme : elle n'épousera point Perdrix. Mais un coup de téléphone de Mariotte lui apprend qu'elle est veuve. Elle se ravise aussitôt. Et c'est le deuxième acte.

Au troisième nous retrouvons le couple installé sur la Côte d'Azur. Le temps d'enterrer Gérard à l'insu de Perdrix, et Florence a rejoint son amant qui est en instance de divorce.

Survient Margot Chaussin, l'ancienne maîtresse du pauvre Gérard. Quoique trahie elle-même par celui-ci, le jour même de l'accident qui a causé sa mort, elle espère obtenir de sa veuve quelque somme d'argent que le défunt, déclare-t-elle, lui aurait promise. Mais c'est Perdrix qui reçoit Margot. Ainsi tout se découvre : le faux état civil de Florence, pourquoi elle refusa d'abord d'épouser Perdrix, puis les raisons de son revirement subit. Mais Perdrix et Florence se sont tant menti l'un à l'autre que le mensonge a créé entre eux un lien auquel ils resteront — pour un temps — attachés. Ils s'épouseront.

Pleine de mots cinglants et de canailleries tendres, de miel et de poison, l'œuvre est enlevée avec brio par mesdemoiselles Jane Renouardt, Marion Delbo, Christiane Jean, Renée Varville, Maryse Wendling, MM. Fernand Gravey, très charmant, et Maurice Rémy.

***

Certains ont regretté que M. Édouard Bourdet ne leur ait pas donné avec *les Temps difficiles* la satire politique que le titre de l'ouvrage semblait leur promettre. Mais l'époque de la satire, l'époque de *Topaze*, est passée, et dépassée aujourd'hui par les événements[1]. Aussi bien deux autres pièces récentes, dont les auteurs ont dû croire que l'actualité garantissait d'avance le succès, ont paru si enfantines que mieux vaut n'en point parler.

Donc M. Bourdet est bien trop avisé pour s'être aventuré sur ce terrain, où la fiction, pour l'instant, ne pouvait plus que pâtir d'un rapprochement avec la réalité. Il s'est borné à raccrocher aux conséquences de la crise économique déjà vieille de plusieurs années, un tableau de l'égoïsme des familles bourgeoises et une histoire de jeune fille sacrifiée, par un mariage d'argent, à restaurer la fortune de la tribu, peinture et sujet qui ne sont point des nouveautés au théâtre.

Dans un château, en province, vivent sous l'autorité despotique de Jérôme Antonin-Faure, industriel : sa vieille mère, d'un demi-gâtisme attendri; sa femme, soumise aux intérêts,

1. Notez que *le Mariage de Figaro* est de 1784 et non de 1789.

aux convenances du clan; sa sœur, qui est folle; le mari de celle-ci, un médecin, sorte de parasite joyeux qui s'accommode d'une situation horrible, dès l'instant qu'elle lui assure la tranquillité et la liberté; le fils de Jérôme, garçon falot qui trompe sa femme, mais sans entrain; cette femme elle-même, la bru de Jérôme, jeune personne maladive, acariâtre, qui a déjà eu deux grossesses malheureuses, est enceinte de nouveau, enrage et tremble de l'être, et de surcroît, a une passion coupable pour son oncle, le médecin, lequel en rit d'ailleurs.

Cette présentation reste une des meilleures parties de l'ouvrage. Elle est un peu trop lente, quoique la lenteur en soit voulue. Elle pâtit du grossissement auquel la scène oblige, ainsi que du temps limité dont l'écrivain dispose au théâtre; car, l'auteur ici s'attachant à peindre sans transposer, le grossissement et les raccourcis sont en contradiction avec la réalité qu'il a pour dessein de reproduire exactement. D'où ces traits qui semblent sommaires — et le sont — précisément parce qu'ils n'ont d'autre ambition que d'être justes. Cela dit, et malgré ce défaut inévitable, les divers plans des personnages, les rapports de ceux-ci entre eux, sont indiqués avec une remarquable sûreté.

Et maintenant voici le drame : l'industrie que Jérôme dirige est en difficulté. Pour la sauver de la faillite, Jérôme doit faire appel à un groupe lyonnais. Pour que ce groupe n'acquière pas la majorité dans le Conseil d'administration, ce qui entraînerait la dépossession complète des Antonin-Faure, Jérôme se rapprochera de son frère cadet, Marcel, un peintre, avec lequel il a rompu il y a des années, à la suite du mariage de celui-ci avec une ancienne actrice. Marcel possède un certain nombre d'actions dans la maison, et il s'agit d'obtenir qu'il ne les vende pas aux Lyonnais. Le deuxième acte nous montre l'intérieur de ce frère bohème : Marcel lui-même, sa femme, devenue très pondérée, très comme il faut (ce personnage est l'un des plus authentiques) et leurs enfants, un fils, Armand, décorateur de cinéma, insouciant, généreux, gentil (et très conventionnel), une fille, Anne-Marie, ravissante, coquette, avide de paraître et de briller (assez conventionnelle aussi). Oui, ce second acte ne manque pas d'agrément, à cause du contraste qu'il offre avec les laideurs morales

étalées au premier, mais, dans un ouvrage qui a choisi la vérité pour loi, il détonne par ses complaisances, voire quelque fadeur. Survient Jérôme. La maîtrise de M. Bourdet reparaît dans la scène de réconciliation entre les deux frères.

Au troisième acte, les deux branches de la famille sont réunies chez Jérôme, sur la terrasse du château. Anne-Marie a fait la conquête de sa grand-mère, de son cousin, de son oncle, le médecin, mais la femme de Jérôme supporte avec peine la présence de tous ces parents qui (sauf l'ancienne actrice) n'ont pas le ton de la bourgeoisie; quant à la venimeuse Loulou, la bru, aujourd'hui enceinte d'un mois de plus, elle déteste tout le monde et Anne-Marie par-dessus tout. Cependant le rapprochement des deux frères n'a pas réussi à sauver l'entreprise. Maintenant les Lyonnais se retirent. Une lourde échéance approche. C'est la faillite inévitable. Par bonheur, un voisin, Bob Laroche, un pauvre tabétique immensément riche, est tombé éperdument amoureux d'Anne-Marie et la mère de Bob, une écervelée, demande pour lui la main de la jeune fille. La proposition monstrueuse est accueillie comme une chance inespérée par Jérôme et son clan. Marcel proteste, s'indigne, mais sa femme reste rêveuse, et Marcel est un mollasson. D'ailleurs, à la seule vue d'un diamant, la jolie Anne-Marie, fascinée, accepte le marché. Ces scènes de maquignonnage sont très bien menées, quoique l'excès de raccourci dont nous parlions s'y fasse parfois sentir. L'extase devant le bijou n'a pas plus de réalité qu'une figure de ballet. On imagine très bien Anne-Marie dansant et tenant d'une main le joyau qu'elle regarde avec des prunelles agrandies. En outre, suffit-il qu'un industriel marie sa nièce avec un garçon très riche pour que tous les banquiers lui offrent leur assistance? Nous glissons de la vérité dans la fantaisie.

Le quatrième acte côtoie l'extravagance. Dans une luxueuse chambre aux boiseries blanches, à la haute fenêtre drapée de mousselines (décor nuptial dû au merveilleux goût de M. Jean Franck), nous voyons d'abord Bob, le malheureux anthropoïde, implorer, exiger d'Anne-Marie terrifiée, qu'elle le reçoive dans son lit. La scène est atroce. Elle a soulevé quelques protestations. Pour ma part, je ne reprocherai point à l'auteur d'avoir poussé jusqu'au bout la situation qu'il a

créée. Puisqu'il avait dessein de montrer l'horreur de certains mariages, ne devait-il pas aller jusque-là? Mais le décalage commence aux scènes suivantes, quand la chambre nuptiale devient un carrefour, où des personnages affolés entrent par toutes les portes, où tourbillonnent les invraisemblances et les tirades « vengeresses » à la Dumas fils. Apprenez que les Laroche sont ruinés. Anne-Marie abandonnera Bob et fera du cinéma.

Bref, une œuvre inégale, avec des parties de haute réussite et des erreurs qui surprennent. M. Édouard Bourdet reste l'auteur du *Sexe faible.*

L'interprétation est de premier ordre, puisqu'elle réunit les noms de mesdames Marguerite Deval, Jeanne Provost, Jeanne Lion, Hélène Perdrières, Maria Fromet, Engel, et de MM. Victor Boucher, Jacques Baumer (toujours d'une justesse admirable), Dalio (profondément émouvant dans un rôle pénible), Christian-Gérard, d'autres encore.

***

Je n'ai pas ménagé mes critiques à M. Émile Fabre en maintes occasions, mais qu'on pût le débarquer pour mettre à sa place M. Georges Thomé, ancien directeur de la Sûreté générale, non, je n'avais pas prévu cela! Nous n'avons aucune prévention personnelle contre ce fonctionnaire. Mais rien ne le désignait pour le Théâtre-Français. Le grotesque, dans cette mesure, le disputait à l'odieux. L'opinion heureusement s'est insurgée. Que M. Émile Fabre, bon dramaturge et parfait honnête homme, trouve ici les sentiments d'un citoyen que ce mauvais coup a révolté.

FRANÇOIS PORCHÉ

GABRIELE D'ANNUNZIO

Ce n'était point Venise que se plaisait à décrire d'Annunzio dans *le Feu*, mais les sensations de Gabriele d'Annunzio à Venise. Ce qu'y voyait le héros, Stelio Effrena, ce qu'il en décrivait, c'était le « poète » qui la traversait, le « jeune homme » allant rêver sur la lagune.

Ces formes d'autobiographie ont toujours eu le don d'exaspérer les contemporains. Mais elles font, quelque vingt ans après, le succès d'une œuvre, car c'est l'homme, son caractère, son génie, ses erreurs, ses élans qui assurent la durée de ses ouvrages, dont la forme, elle, va se démoder presque toujours avant de s'être cristallisée dans le temps.

Les critiques disaient du *Feu* que la phrase d'annunziesque était un réseau si filigrané, si compliqué, si lourd, qu'il semblait impossible de sortir une perle de ce fouillis. L'inconscience apparente, la cruauté avec lesquelles l'auteur racontait (en prenant le pseudonyme quelque peu prétentieux de Stelio Effrena, un nom que donneraient aujourd'hui des auteurs de romans policiers à ces héros qu'ils présentent, tour à tour, sous des aspects de cambrioleur héroïque ou de gigolo intoxiqué), ses amours, ses abandons et ses reprises, avec la plus populaire et admirée des tragédiennes italiennes, Eleonora Duse, que de récentes tournées avaient rendue célèbre en France, était à l'origine des critiques les plus graves qui lui étaient adressées.

Il usait pour la Foscarina du mot « vieille », alors qu'il ne savait extraire de son foisonnant vocabulaire pour se peindre

que le terme « jeune ». Les pages brûlaient de comparaisons de rides et de meurtrissures pour la maîtresse — qui n'était « vieille », d'ailleurs, que de cinq ans de plus que lui!

Les titres des ouvrages qui avaient précédé *le Feu* : le *Triomphe de la mort*, l'*Enfant de volupté*, dans leur forme qui révélait un sens de l'étalage de libraire assez développé, leur sensualité et leur sexualité même, qui s'inspiraient tantôt de M. Bourget et tantôt du Sar Peladan; leur exotisme italien, — car les frontières, si elles étaient plus aisément franchissables, alors, demeuraient encore éloignées, — tout dans ces premiers romans procédait d'une psychologie, d'une sensibilité dont la forme nouvelle et les excès mêmes s'étaient acquis des lecteurs de qualité.

Le Feu ne paraissait plus si neuf, il offrait, au choix, tout ce que l'on voulait, — des mots, surtout. Et, en dépit de certaines grandes images, la critique déplorait la faible impression que laissait de Venise, « l'Imaginifique » M. d'Annunzio.

Alors, on se montrait, plus qu'aujourd'hui, difficile pour ceux qui se pressaient de devenir célèbres.

Et puis, à cette époque, el courant Maeterlinck et le succès de *Bruges-la-Morte*, de Rodenbach, de qui s'attardaient les demi-teintes et les gris, les lys et la bure (Rodenbach, dont on venait de publier *le Rouet des Brumes*, un recueil de contes posthumes), permettaient difficilement d'accepter les images, les broderies surchargées, les descriptions d'un paganisme de style baroque du *Feu*. On comparait ce livre aux statues cabriolantes des terrasses d'Isola Bella.

L'*Enfant de volupté* et les *Vies encloses*, c'était, disait-on, Memling voisinant avec un carnaval vénitien de Gaston Latouche, ce contemporain de Vuillard et de Bonnard que la bourgeoisie prit pour un grand peintre.

Ces jugements sur *le Feu*, dont la valeur littéraire est impressionnante et le mouvement lyrique inimitable, ces jugements étaient d'ailleurs presque exclusivement faux, comme à peu près tout ce qu'on écrit sur les œuvres récentes et considérables.

***

En 1902, lors des représentations de *Francesca da Rimini* que la Duse avait montée avec beaucoup d'éclat, ce qui lui avait coûté fort cher, je ne sais quel jeune poète plaisanta sur ce ton :

« Poète, prends mes « lire » et me donne un baiser! »

Francesca avait remporté un succès de curiosité et déchaîné quelques enthousiasmes juvéniles; mais ce n'était pas un réel triomphe.

Les compatriotes de Gabriele d'Annunzio exaltaient et déchiraient par clans égaux le poète et romancier. La société romaine lisait ses livres, mais elle ne lui ouvrait guère ses portes.

Voici le genre d'anecdotes qui circulaient alors sur Gabriele d'Annunzio :

Dans un café de Naples, en grand enfant gâté qu'il était, l'écrivain lorgnait avec insistance, un après-midi de printemps, une dame de la ville, beauté éblouissante, qui savourait une glace en compagnie de son mari.

Après quelques instants de ce jeu, l'époux irrité se lève et vient prévenir d'Annunzio, sans ménagements, qu'il ait à regarder ailleurs, s'il ne veut se voir châtier de la bonne sorte.

Annunzio se rebiffe et l'affaire allait mal, lorsqu'un consommateur glisse dans l'oreille du mari jaloux :

— Arrêtez-vous, celui que vous traitez maltraitez ainsi, c'est Gabriele d'Annunzio!

Changement à vue. L'époux soudain calmé se découvre, s'incline et se confond en effusions de politesse.

— Mille pardons, signor! J'ignorais parler au grand poète que vous êtes. Regardez ma femme; regardez-la tout à loisir. Elle est assez belle pour vous inspirer de nouveaux chefs-d'œuvre et ce sera l'honneur de toute notre vie!

Mais, non moins poli, non moins italien, Annunzio remercie :

— Votre charmante galanterie me touche plus que je ne saurais dire! Sans doute, la contemplation d'une splendeur féminine telle que madame votre épouse est une extase

paradisiaque, dyonisiaque! Mais vous voudrez bien m'excuser si je ne la regarde plus!... Maintenant que c'est permis, je n'y trouverais plus de plaisir! »

***

D'autres histoires circulaient sur la vie intime et extérieure, le luxe et la... luxure de l'Enfant de Volupté.

Les hommes aiment les potins et la médisance, c'est un fait. L'Histoire n'est peut-être qu'un mensonge immense tissé de toutes les calomnies et des légendes que chaque événement fit naître, quotidiennement. La publicité de ces racontars, adroitement manœuvrée d'ailleurs, aidait la vente; leurs titres, puis le contenu des volumes faisaient le reste.

La vérité, c'est que, dans cette sorte de province splendide, solennelle qu'est Rome, — dont une société fermée et pourtant cosmopolite se disputait les vestiges, les palais et les réceptions d'avant ou d'après dîner (dans un mauvais goût engendré par l'appauvrissement de l'aristocratie, ce mauvais goût qui rejoint souvent dans l'horrible celui des classes nouvelles qui ont trop d'argent), — Gabriele d'Annunzio faisait assez figure de don Juan, de grand poète, d'histrion et de débauché. Si elle servait la vente et les traductions des œuvres, cette réputation nuisait à la respectabilité. Et puis, sa vie coûtait cher à Gabriele d'Annunzio.

Et aussi à sa glorieuse amie dont on racontait qu'elle jouait *Francesca* certains soirs, ou la *Gioconda*, avec une bosse sur le front.

Après s'être présenté à la députation, le poète, ayant été élu, était brusquement passé de la droite à la gauche du Parlement, par fantaisie.

Encore une anecdote, à ce sujet. Gabriele arrive à Rome, où le ministre de l'Intérieur lui avait accordé une audience à laquelle devait assister le préfet de ces Calabres, dont Annunzio venait d'être nommé représentant. L'heure de l'audience passe, puis une seconde heure. Le préfet accourt à l'hôtel, pour savoir s'il n'est pas survenu quelque accident à l'Enfant de Volupté. Il le trouve très calme, très reposé, en peignoir, sortant du bain :

— Eh bien? s'écrie le préfet calabrais, son Excellence le Ministre vous attend depuis deux heures! Vous êtes malade?

— Moi?... Non. Mais mon bain dégageait un parfum si pénétrant, si délicieux, que je n'ai pu en sortir.

***

Vers 1908, Annunzio fut en quelque sorte contraint d'abandonner brusquement Rome, Naples, les Calabres, l'Italie, pour la France, c'est-à-dire Paris. Il descendit à l'hôtel Meurice. Pour certains hôtes de choix, il y avait des prix de faveur.

La vue des Tuileries, la proximité de la rue de la Paix, la flèche de Sainte-Clotilde aperçue des balcons, ainsi que le bandeau de l'Arc de Triomphe surmontant la verdure du printemps, le Louvre, à gauche de l'hôtel, puis, dans l'éloignement, le dôme du Panthéon, les tours de Notre-Dame, « servaient » Paris aux yeux du romancier latin.

Il aimait Paris, d'ailleurs, qu'il avait maintes fois traversé. Il serait difficile de dire s'il aimait autant la France. Comme entité peut-être, mais il n'en connut point la province et les laborieuses campagnes. Il aimait surtout les femmes, la gloire (et soi-même, au delà du possible, entre ces deux aimants).

Il aimait aussi le travail et l'Art. L'Art, un grand mot, noble, savoureux et altérable, qui assemble et confond la sexualité pour ce qui est plastique et inanimé, avec la corruption de ce qui est naturel, mais que l'artiste dénature, qu'il déforme et embellit à la fois, pour en faire jouir, pendant et même après lui, des légions d'inconnus.

L'aristocratie française montra tout de suite pour d'Annunzio la prudence engourdie, la réserve dont elle ne se départit encore, pour ce qui est nouveau, attractif et par conséquent suspect, qu'après en avoir reçu l'exemple de quelques personnes aimant prendre des initiatives et dont l'autorité fait loi.

Dans les milieux où la « cérébralité » donne rang, parmi les belles dames cosmopolites, les bourgeoises fastueuses à la recherche d'invités à servir à leurs hôtes, on s'arracha M. d'Annunzio. Au cours de ces tournois dont Rebattet fournissait

les munitions et dont les parures éphémères enrichissaient quelques fournisseurs brevetés des Cours étrangères et de la Galanterie, l'Enfant de Volupté fut accueilli avec des démonstrations qui donnent le sentiment de la gloire et n'ont souvent été que l'engouement de la mode.

Il parlait un français mirifique. Il connaissait notre vocabulaire aussi prodigieusement que le sien. Il l'enrichissait, y ajoutait des fioritures. Il articulait les mots avec un certain zézaiement que les contemporains ont noté chez le cardinal Mazarin.

Au fait, il ressemblait peut-être au favori d'Anne d'Autriche. Un Mazarin du temps de Boldini, avec des mouchoirs d'une batiste transparente, des complets clairs d'étoffe anglaise, taillés à Paris, un peu collants, sur des chemises toujours variées, multicolores, effervescentes.

C'est pour son physique, sa réputation d'amant, que M. d'Annunzio semblait vivre à Paris, déjeunant et dînant chaque jour en ville, affichant des liaisons qui alimentaient les conversations et dont l'exactitude se dénaturait de seconde en seconde.

Tout de suite, les hommes avaient montré plus d'éloignement que de sympathie. Cet étranger au verbe fleuri, les horripilait, habillé avec recherche, — beaucoup plus de coquetterie que d'élégance, — il disparaissait au milieu d'un canapé entre les robes de ses voisines, auxquelles il se frôlait. Il les enchantait, non seulement parce qu'il leur débitait, zézayait, roucoulait avec facilité, enthousiasme, exubérance, mais encore par la gloire qu'elles pensaient recueillir en retenant cet admirateur adulé, ce poète, pour lequel des matrones avaient quitté leur honneur comme un manteau léger.

C'était don Juan, déjà plus que quadragénaire. Un don Juan d'invitations à dîner, de parades mondaines, de parties de théâtre, de soirées de musique et de chant. Un don Juan dont on ne contestait point le talent, mais à qui l'on reprochait ses mœurs faciles et cette existence de faste que le public considère un peu comme les cascades de théâtre, qui n'ont de source que grâce à l'artificier.

***

Les artistes le choyaient sans restrictions et selon ses mérites réels. D'Annunzio goûtait délicieusement les frais que l'on faisait en son honneur et les maîtresses de maisons en étaient bien récompensées par la monnaie sonore dont il les payait. Que de compliments, de flatteries, d'hyperboles! Il jonglait avec les adjectifs, les superlatifs, le vocatif, l'olfactif, le descriptif, le narratif et l'accusatif. Et l'hôtesse penchée à droite, vers lui, tendait l'oreille, souriait aux anges, ne sentait plus l'étreinte de son corset, le poids de sa chevelure ni le carcan de ses rangs de perles retenus, sous le menton, par une plaque de brillants.

On lui passait tout.

Un soir, à dîner, chez un de ceux qu'il amusait le plus et pour lequel il se mettait le plus en frais, M. de Castellane (que ses contemporains n'appelèrent que Boni), nous le vîmes arriver, très tard, pour dîner. C'était en hiver, et le froid était assez vif. Les convives traversaient l'antichambre de l'appartement de la place du Palais-Bourbon pour gagner la salle à manger. A cet instant, un serviteur ouvrait la porte à M. d'Annunzio. Drapé dans un vaste manteau, il portait sur le visage un loup de velours noir. Nous n'étions pas en carnaval. Mais il prétendit être ainsi venu de l'Hôtel Meurice pour se préserver les yeux du froid.

***

A peu près à cette époque, il venait de publier l'un de ses derniers grands romans, peut-être le dernier : *Forse che si, forse che no,* dont la traduction en français était son œuvre, en collaboration avec l'amie d'alors, une belle Russe révoltée, qu'il avait soumise et qui signa la traduction du pseudonyme de Donatella Cross.

Lorsqu'elle était arrivée à Paris, en compagnie d'un mari possesseur d'une immense fortune et qui avait le goût des voyages et de la curiosité, madame de G... qui possédait une belle voix, mal dirigée, avait tout de suite couru vers les peintres.

La première fois que je l'aperçus, ce fut à une soirée donnée en son honneur dans l'atelier d'Ignacio Zuloaga, qui s'était créé d'emblée une place par des portraits qui semblaient rapides de personnages vêtus de noir se détachant sur des ciels nuageux : les hommes coiffés de feutres, les femmes drapées dans des mantilles et le visage maquillé outrageusement. Il avait un penchant pour les laides et les naines. Van Dongen, à ses débuts, a peut être subi son influence.

La jeune dame russe et son mari semblaient alors fort unis. Des guitaristes espagnols jouèrent dans l'atelier de Montmartre rempli joyeusement. Madame Zuloaga, sœur de Maxime Dethomas, un artiste dont l'œil avait tant de finesse, faisait les honneurs à ce Tout-Paris d'un soir dont le mélange était particulièrement réussi. Madame de G... chanta.

***

Lorsque je la revis, plus tard, le philtre d'annunziesque avait opéré. C'était dans un appartement, au troisième ou quatrième étage de l'avenue Kléber. Impression d'un logis meublé, dans lequel la fantaisie, la folie d'un nouveau locataire avait tout bouleversé pour installer des divans immenses, des tables basses, des bouddhas sans origine ni âge certains, des coupes de verre de couleur et des fruits lumineux de Poiret, mêlés à des écroulements de fruits véritables. Les lumières étaient voilées et des parfums brûlaient au creux des cassolettes.

Le dieu du logis, parmi ces dieux de bazar, dans cet appartement aux corniches basses et surchargées, c'était Gabriele d'Annunzio. Nous n'étions que six. Madame de G... était vêtue d'une tunique chargée de paillettes où le vert se mêlait au noir. Le tout puait le luxe, la sensualité, le factice, le carnaval, l'imbroglio, la mystification et le suspect. Nous n'étions ni assis ni étendus sur ces larges matelas dont les étoffes d'or noircissaient les mains et sentaient le cuivre et sur ces tapis qui avaient conservé l'odeur des entrepôts.

Une forme drapée d'une longue tunique parut aux accords d'un instrumentiste accroupi.

Annunzio avait entouré cette apparition de beaucoup de

mystère. Nous allions voir le suprême du suprême. Il se trouva que cette forme qui portait une ample et onduleuse chemise de soie liberty, n'était pas fille mais garçon. Un Anglais ou Américain, fort artiste d'ailleurs, qui dessinait de façon étrange, à la suite d'Aubrey Beardsley. Il se nommait Alastaire ainsi que nous l'apprit le « poetissimo » et *dansait les cathédrales*!

Il nous dansa Notre-Dame de Paris, Chartres et Reims, qui alors n'était pas encore éventrée par les canons de Guillaume II. Il était impossible de ne pas songer à Loïe Fuller et à Isadora. C'était de l'ouvrage intelligent. Mais on imagine que c'était tout de même très ambigu. Pendant cette danse, Gabriele d'Annunzio choisissait des pêches parmi l'écroulement des fruits couvrant la table basse et qui semblaient être tout ce qu'on eût pu trouver d'exclusivement naturel dans la maison, et il y enfonçait les dents.

Je ne devais plus revoir Alastaire ni madame de G... Mais l'histoire de cette Slave brillante, indolente et enflammée, à laquelle le mari abandonné et parti sur son yacht pour une longue croisière continuait de servir une rente, l'histoire de cette victime de don Juan possède une fin. Annunzio s'était épris des barzoïs, ces grands lévriers russes, comme il en avait placé dans ses romans, auprès d'héroïnes célestes et brûlées. Il en voulut posséder deux, puis quatre, puis douze, puis je ne sais combien. Un vaste terrain, entre Saint-Cloud et Versailles, les abritait. Il fallait chaque jour, disait Annunzio, la viande d'un cheval pour les nourrir. Madame de G..., par réflexe, s'était prise d'amour maternel pour ces lévriers.

La guerre vint; M. d'Annunzio partit, laissant les chiens à leur gardienne, ces chiens auxquels il fallait pour les nourrir un cheval quotidien! Les revenus de M. de G... s'étaient taris avec la guerre et il ne servait plus de rente à sa femme. La gardienne des chiens lança des cris d'alarme. Quelques vagues secours lui furent donnés. Mais les Français avaient alors tout de même mieux à faire que de nourrir les chiens du « Maître » en-allé.

A la fin de la guerre, un ami qui me l'a conté, pénétrant dans les chenils où ne restaient plus que deux barzoïs (ou plus de barzoïs du tout), vit se dresser d'une couche de paille une pauvresse vêtue de sacs ayant servi à transporter des biscuits

pour chiens, les cheveux gris épars, le visage comme effacé, les yeux rouges, presque vieille, insensible, émouvante, les pieds enveloppés dans des chiffons, — c'était elle! Depuis, renversée par le tramway de Versailles, dans je ne sais quel Chaville où elle errait, elle dut être transportée à l'hospice.

***

Mais revenons à ces quatre années d'avant-guerre pendant lesquelles M. d'Annunzio aima tant Paris.

Mademoiselle Sorel était de celles qui l'avaient tout de suite fêté. Dans la salle à manger dallée du quai Voltaire, sur une table de marbre du grand Trianon, elle prodiguait pour lui, sur des nappes d'or, et en guirlandes, ces fruits qu'il aimait.

Il rencontra là plusieurs fois Maurice Barrès qui le considérait de haut et de près, s'amusait en grand artiste qu'il était, de la faconde, de la verve, de l'intelligence et du lyrisme, du déconcertant histrionisme de celui que l'on fêtait, aux lueurs des cires, comme au grand siècle, dans un luxe de vaisselle plate, de hanaps et de timbales d'argent, d'accessoires de vermeil et d'or.

***

Une autre admiratrice, mais bénévole, si j'ose dire, du poète italien était une Américaine au caractère imprévu, une amie fantaisiste et charmante, l'une des femmes les plus originales de ce temps qui précéda 1914 et qui possédait un talent de peintre d'une originalité rare. Elle continue d'ailleurs de travailler, mais au milieu de quelques amis seulement, loin du monde. C'est Mrs. Romaine Brooks.

Elle habitait alors un hôtel avenue du Trocadéro. Quelques amies de Londres lui avaient suggéré, disait-on, l'ameublement de sa maison. Mais j'ai beaucoup fréquenté jadis Mrs. Brooks et elle était bien capable toute seule, sinon d'avoir tout inventé, — car on n'invente jamais rien complètement — du moins d'avoir recréé les choses à sa guise. Un jour, d'ailleurs, il faudra peindre cette peintresse, chez qui Paris défila curieusement, sans qu'elle en parût jamais étonnée.

Gabriele d'Annunzio l'amusa. Et comme la maison ne ressemblait à aucune autre, comme Mrs. Brooks était douée

et que le poète aimait poser, il voulut qu'elle fît son portrait. Elle venait de peindre Jean Cocteau au balcon de l'avenue du Trocadéro, tout en gris, et regardant la Tour Eiffel. Elle peignit Annunzio, à mi-corps, enveloppé d'un pan de manteau gonflé par le vent, à l'extrémité d'une jetée battue par la mer. L'écume d'une vague formait le fond du portrait.

A l'époque de ces séances, Mrs. Brooks invitait quelques amis pour déjeuner avec son modèle. Elle avait longtemps séjourné en Italie, il évoquait, pour elle, ce temps. Et puis, il usait de ce charme magique qui était surtout verbal et de cette volonté de plaire qui a si souvent fait oublier aux victimes de ces professionnels de l'amour qu'ils ne possèdent aucune des qualités physiques dont elles rêvaient. Mais Mrs. Romaine Brooks riait, ses yeux noirs brillaient de malice et Gabriele perdait son temps.

***

Parmi les femmes qui, seules, peuvent intéresser encore, vingt ans passés, et qui éprouvaient une vive admiration pour d'Annunzio, Isadora Duncan fût l'une des plus remarquables. Elle le traitait avec cette grâce fastueuse qu'elle avait acquise chez nous. L'un des repas les plus étrangement somptueux qu'elle lui offrit eût lieu à l'hôtel Biron, devenu depuis lors Musée Rodin et dont les religieuses avaient été chassées. Quelques artistes avaient converti l'ancien hôtel ou ses dépendances en ateliers; grâce à des protections, Isadora avait loué les plus vastes pièces du rez-de-chaussée. Des draperies bleues, flottantes, couvraient les murs.

Un soir de décembre, en 1910, Isadora avait convié quelques amis autour d'un arbre de Noël gigantesque destiné aux deux enfants qu'elle devait perdre plus tard de façon si tragique, noyés dans l'automobile tombée à la Seine, vers l'extrémité de la rue où elle était allée se fixer, à Neuilly.

Ce soir de décembre, à l'hôtel Biron, deux jours avant Noël, un dîner avait été préparé sur une table immense, dans laquelle on avait fait un trou pour y planter le tronc d'un jeune amandier chargé de ses fleurs roses et de grandes branches de magnolia, lourdes de leurs corolles épanouies. Des massifs de bougies aux abat-jour roses les éclairaient

en dessous. Un divan suivait la table sur deux côtés et les convives y dînaient étendus, ce qui ne paraissait pas leur être particulièrement commode.

A la fin du repas, au centre du divan, moulé dans l'habit noir, jambes croisées, mélancolique, absent, le regard baissé, celui après lequel les médisances du monde s'acharnaient depuis un an, était étendu sur les coussins. A sa gauche et à sa droite, je revois deux silhouettes de femmes inclinées. Aux clartés qui tombaient des coupes d'albâtre et que répandaient les abat-jour, le satin de la robe rose et de la robe beige se tramait de reflets d'or. Trois ou quatre habits noirs se devinaient dans la pénombre et, sur l'autre divan, une dame à l'écharpe de tulle bleu sombre, regardait le fond de l'immense salle drapée.

Isadora avait été revêtir l'une des courtes tuniques dans laquelle elle dansait, jambes et pieds nus, et venait d'écarter les draperies azurées qui créaient une atmosphère de nuit orientale dans la pièce peu éclairée. Sa tunique ne marquait pas davantage qu'un flocon de nuage de midi, en plein été, dans le ciel.

Une indéfinissable cadence harmonisait ses attitudes, tandis qu'elle se rapprochait de nous en posant avec légèreté la plante de ses pieds nus sur le tapis. Un papillon transportant une bulle de savon entre ses ailes n'évoquerait pas autrement ce qui émanait de l'art de cette femme.

Mademoiselle Cécile Sorel, Donatella Cross, de chaque côté du poète, soupiraient leur admiration. Mais Isadora, toujours dansant et soulevant les bras autour d'elle, s'était approchée. Elle entraîna l'une après l'autre les voisines d'Annunzio, puis, lui-même, qui se prêtait de bonne grâce à cette ronde. Sur le fond de draperies, qui ne paraissaient pas exister, dans cette lumière diffuse où les ombres ne marquaient point, il semblait que Goya, Lautrec et Boldini eussent collaboré dans la retouche de quelque fresque pompéienne à demi effacée par deux mille ans de clairs de lune.

***

L'un de ceux qui montraient le plus d'enthousiasme pour Gabriele d'Annunzio et défrayait lui-même abondamment

la chronique, c'était le comte Robert de Montesquiou. Il avait placé dans ses admirations Annunzio entre Marceline Desbordes-Valmore et madame de Castiglione. Il écrivait des poèmes à son intention, il répétait ce nom *Gabriele*, qui lui en rappelait peut-être un autre, organisait des fêtes en son honneur, comme celle qu'il nous donna certain soir, au premier étage du Pré Catelan.

La grenade, emblème de M. d'Annunzio, ornait la première page d'un petit album portant ce titre : *Dîner de grenades*, que chaque convive trouva dans son assiette. La première page était peinte, enluminée d'une grenade entr'ouverte, œuvre d'une mystérieuse artiste que Montesquiou appelait la descendante d'Anne de Bretagne.

Barrès se trouvait au nombre des élus, car Montesquiou ne réunissait point des convives, mais des élus! Nous n'étions que dix, Barrès, Montesquiou, d'Annunzio, et je me souviens de madame Bartet, vêtue de surah or, en compagnie de mademoiselle Sorel, drapée comme un Longhi et de mademoiselle Berthe Bady. C'était en juin, il avait plu sur les marronniers, il continuait de pleuvoir. Mais qui eût entendu tomber la pluie, lorsque Robert de Montesquiou était là?

Petit, « bien pris dans sa petite taille », le front vaste, prolongé par une juvénile calvitie, jusqu'à la face postérieure du crâne, le teint blanc, la moustache minuscule sous un nez assez fort, assez busqué, aux narines mobiles, un nez de dominateur et de voluptueux qui eût convenu à un personnage d'une plus imposante envergure; un semblant de barbe en pointe, qui n'était là que pour donner plus de longueur au masque, ajouter du sardonique à l'expression, mais, discrètement, — juste ce qu'il fallait pour que l'on fût tenté d'aller s'enquérir si le ramage ressemblait au plumage : M. d'Annunzio causait avec M. Maurice Barrès.

Annunzio paraissait un seigneur de la Renaissance, artiste et lettré, comme on se plaît à supposer qu'ils étaient tels qu'on les imagine et qui, pour augmenter ses revenus, se serait mis à fabriquer des parfums pour les Valois. Ah! comme on l'imaginait à la cour de Catherine de Médicis, coiffé d'un toquet de velours, le col emprisonné dans une fraise, des perles longues aux oreilles...

Devant lui, avec la mèche rebelle et plate de ses cheveux noirs, Barrès évoquait le rocher de Tolède rude et brûlé. Un personnage du Greco, parmi les messieurs de Port-Royal. Dans cette salle de restaurant, quatre des plus fameuses comédiennes de leur temps incarnaient chacune un caractère de femme, de madame Bartet, la *Divine* — qui semblait une rose de France à la tige trempée dans le miel, avec sa tunique brodée d'or — à mademoiselle Berthe Bady, en sombre robe violette, une robe pour jouer le dernier acte de la *Vierge folle* et qui soulignait, dans l'ombre de l'aile obscure du chapeau, le teint pâle et les yeux ardents de celle qui devait bientôt mourir.

Annunzio et Barrès, tous deux avaient agi puissamment sur leur génération, en dépit de la dissemblance de leur caractère. A l'autre bout de la table qu'il présidait, Montesquiou, ce causeur toujours prêt à répandre des trésors, des parfums et des perfidies; c'était une réunion de choix, cette saison-là, pendant laquelle les maîtresses de maison s'étaient disputé Annunzio et Edmond Rostand, qui se défendait davantage. Cette réunion eût suscité bien des convoitises et, les personnes affligées de snobisme littéraire, — celles qui brandissaient un des nombreux exemplaires de *Forse che si, forse che no*, dont la page de garde portait imprimé le nom de celui ou de celle auxquels Annunzio le destinait, — auraient fait des platitudes pour y figurer!

Barrès parlait peu; Annunzio avait entamé avec mademoiselle Sorel une longue conversation à mi-voix, dans laquelle il se dépeignait, s'expliquait, se présentait, comme eût aimé qu'on l'admirât, très pareil, en somme, au Stelio Effrena du *Feu*... Depuis son arrivée à Paris, milles aventures étaient prêtées au romancier italien, que les traductions remarquables de M. Hérelle avaient si magnifiquement fait connaître et imposé au cœur des femmes!

Chaque jour, dans ce monde particulier, corrompu, amoral, brillant, intellectuel et « rosse », quelque histoire nouvelle était colportée, soutenue d'une citation piquante de celui qui en était le héros. Attirées par le danger, les femmes faisaient un cortège à la fois scandaleux et touchant au poète italien, qui passait, sans quitter son sourire ironique, juvénile et solliciteur.

... A la fin du repas, M. de Montesquiou se leva. Il n'admettait pas que les choses qui émanaient de lui ne fussent point composées selon sa volonté et se déroulassent dans un ordre qu'il n'eût pas fixé à l'avance. Pour consacrer le dîner, il avait écrit des vers et, quelque peu ému, malgré l'élan de son cœur, car nul n'était plus ardemment d'*annunziesque*, de sa voix qui martelait les mots, il récita l'hommage suivant :

La Grenade, ce fruit que vous avez fait vôtre
Et qui loge des grains de rubis dans son cœur,
Mais d'un rubis vivant, plus suave que l'autre,
Un rubis que l'on mange, ayant un goût de fleur...

La Grenade, ce fruit qui porte une couronne,
A qui donc serait-il, si ce n'est à des dieux?
Toute la Poésie, en vos livres, se donne,
Et ces rubis vivants sont notre amour pour eux.

Faites-en le collier qu'à cet arbre notoire,
Votre noble Héroïne attache dans la nuit.
Les grains de ce bijou disent votre victoire
Et, pour vous entourer de tendresse et de gloire,
Nos cœurs se sont réglés sur les grains de ce fruit.

On applaudit ce poème dépourvu de simplicité, mais qui en retrouvait, à la manière dont il était dit! Chacun demanda au poète de lui copier une strophe, sur le menu illustré par mademoiselle Feurgard.

Mais une autre surprise était réservée à l'Italianissime. Dans un salon voisin, fleuri d'hortensias bleus et de roses, madame Bartet, qui avait couvert d'une écriture régulière seize pages de papier de Hollande, vint au milieu du cercle où se détachait le poète, lui lire le passage du commencement du *Feu*, où Stelio Effrena dit à la Foscarina pour quelle raison il a fait de la grenade son emblème...

En cette nuit d'été, parmi ces fleurs effeuillées pour l'auteur des *Romans de la rose*, la Divine ne mérita sans doute jamais mieux le surnom qui lui avait été décerné.

Plus tard, mademoiselle Berthe Bady récita le *Balcon*, au milieu de roses plus effeuillées encore, tandis que, la traîne de sa robe prolongée par les fleurs éparses sur le tapis, mademoiselle Sorel offrait à Gabriele une rose dont la corolle était encore victorieusement tout entière serrée.

***

Au mois de juillet 1914, nous passâmes toute une journée à Vivières chez Henry Bataille qui était venu s'y installer dès la fin de juin en compagnie de la nouvelle interprète de ses pièces : mademoiselle Yvonne de Bray.

Bataille, après avoir écrit ses premières œuvres, s'était laissé influencer par le talent de d'Annunzio, mais il n'en professait que plus d'aversion pour celui qui faisait tant parler de soi et qui dînait en ville et « sortait », ce que Bataille n'avait jamais pu faire. Annunzio n'ignorait point ces sentiments. Mais il venait demander je ne sais plus laquelle de ces faveurs sans aucune importance que les auteurs dramatiques sont dans l'obligation constante de s'accorder et pour lesquelles ils veulent des compensations que rien ne justifie. Peut-être voulait-il un interprète que Bataille avait déjà retenu? Nous déjeunâmes sous des fleurs, nous inaugurâmes des pergolas, des escaliers, des bassins qui laissaient encore du plâtre aux mains et sur lesquels la végétation semblait ne devoir jamais pousser. Mais Gabriele d'Annunzio avait chanté tant de jardins, décrit tant de labyrinthes, que Bataille voulait recevoir ses approbations. Annunzio partit, après que mademoiselle de Bray eut pris beaucoup d'instantanés, mais sans avoir obtenu ce qu'il souhaitait.

Quelques jours plus tard, je m'en allais à la campagne. Un mois plus tard la guerre éclatait.

***

Gabriele d'Annunzio avait été s'installer au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel de l'étroite rue Geoffroy-l'Asnier, derrière l'Hôtel de Ville. Il y avait passé l'automne, le premier hiver des hostilités et le printemps. Depuis Vivières et le séjour chez Bataille, je ne l'avais plus revu. C'était la guerre, les séparations, les angoisses.

L'Italie, enfin, semblait décidée à sortir de la neutralité. Le départ de Gabriele d'Annunzio était décidé pour le lendemain. Il devait partir pour Gênes où il allait prononcer le

magnifique discours qui devait arracher son pays à ses dernières hésitations. Je passais par Paris. Je me rendis rue Geoffroy-l'Asnier. C'est un ancien hôtel de Luxembourg. Il est de proportions réduites pour le temps où il fut édifié, mais d'une noble et sobre architecture. La cour était déserte. Je sonnai à la petite porte. Une jeune femme de chambre vint ouvrir. Elle portait un tablier à bavette comme dans les comédies.

L'appartement ancien avait été accommodé à la vie du poète. On y comptait plus de soixante bouddhas de métal ou de bois, de toutes dimensions. Les rideaux étaient de tulle d'or. Le jour ne pénétrait qu'avec difficulté à travers des tentures. L'atmosphère était lourde et parfumée. Annunzio prétendait avoir inventé un parfum, peu de temps avant la guerre, l'*Acqua Annunzia*. Les murs semblaient être imprégnés de cette senteur tenace. La chambre n'était qu'une alcôve, flanquée d'un cabinet de toilette encombré et féminin.

Des malles avaient été traînées au milieu du salon, que la femme de chambre était occupée à remplir. Il y avait la malle des souliers, compartimentée pour que chaque case pût en contenir une paire, la malle des pantalons et des gilets, celle du linge, etc....

Comment tant de bagages étaient-ils nécessaires à celui qui s'en allait prêter à une manifestation patriotique l'appui d'une grande renommée littéraire, dans son pays natal, où il n'avait point reparu depuis cinq ans? Pourquoi tant de jolis complets rayés, de tous les gris, du bleu marin au beige, de chemises si nombreuses, si fines, et ces monceaux de cravates?

Le maître du logis étant attendu, j'attendis.

La femme de chambre avait repris son travail important.

L'atmosphère de ces chambres obscures, parfumées, la poussière des réunions nocturnes qui dormait là, les odeurs, le décor de volupteux célibataire, cet aspect d'antre pour attirer de malheureuses créatures inquiètes et amoureuses d'inconnu, le visage silencieux, énigmatique et les yeux baissés, l'expression de mortelle sensualité des dieux asiatiques, arrachés à leurs autels, tout contribuait à donner le désir de respirer un air pur. Je chargeai la femme courbée sur les malles de dire mes regrets et je retraversai la cour froide et morte, elle aussi,

comme ces lieux de jadis qui, après avoir rempli leur destinée, ne font plus que se prolonger misérablement, sans destination ici-bas.

***

Ayant retrouvé le sol italien, échappé à l'emprise de cette atmosphère qu'il s'était créée, Annunzio prononça le magnifique discours qui lui rouvrit les portes de la patrie. Il vécut dans le sublime, comme il venait de se confiner dans des amours qui n'eussent été pardonnables qu'entre vingt ans et l'approche de la trentaine.

Il nous avait dit, un soir de fête, autour de je ne sais plus quelle table dont il effeuillait les roses en les meurtrissant de ses doigts nerveux : « Moi, je m'envolerai un jour, je me dissoudrai dans l'azur et on ne me reverra plus! »

Il s'était engagé dans l'aviation. Il alla survoler Vienne et y jeter des tracts.

Cet homme, qui avait si longtemps vécu dans un bataillon de jupes, groupait autour de lui les plus mâles et juvéniles espoirs d'un grand peuple qui allait renaître.

Il fit une chute. Un décollement de la rétine en résulta.

***

Barrès alors s'était rendu aux armées d'Italie. Il avait poussé jusqu'à Venise où, après être tombé d'avion, Annunzio était soigné. A son retour, je déjeunai avec Barrès chez des amis. Il nous raconta sa visite au *Palazzino Rosso*, sur le Grand Canal, la petite habitation précédée d'arbustes penchés qui ont fait rêver tant de visiteurs.

Je m'étais si souvent trouvé entre Barrès et Annunzio que j'imaginais fort bien l'entrevue dans les chambres exiguës et fleuries du *Palazzino Rosso*, pendant qu'un orchestre, descendu tout exprès des hauteurs sur lesquelles les généraux Cadorna et Porro dirigeaient les opérations, jouait du César Franck et du Maurice Ravel.

Barrès assurait avoir trouvé là un Annunzio dépouillé de tout stratagème. Le décollement de la rétine était grave. Une

grande et belle jeune femme veillait encore le poète. Mais, cette fois, c'était sa fille, qui venait de se fiancer. Barrès se plaisait à évoquer ces dernières heures de Venise où il avait écrit l'un de ses premiers livres : *Un homme libre*, et où plus tard il était venu respirer encore les senteurs de la mort, autour des îlots de Torcello et de San Francisco in Deserto.

Sous la menace des avions autrichiens, les nuits de Venise étaient plus obscures que dans aucune ville du monde. Les canaux, chargés des lueurs du ciel, creusaient leur inextricable dédale entre les grands palais abandonnés et les maisons surpeuplées.

— Mais tous ceux qui auront connu ces nuits-là, dit Barrès, avec sa voix rude et le sourire de son regard, nous fatigueront plus tard, à force de vouloir nous persuader qu'on n'en pourra plus revoir jamais de semblables!

***

Annunzio se rétablit. Ensuite vint la magnifique équipée de Fiume.

Aujourd'hui, comblé d'honneurs, prisonnier libre, dans une demeure voisine du Lac de Garde où il a réalisé quelques rêves et planté des milliers de lauriers *pour que les visiteurs en puissent emporter des feuilles*, en souvenir de lui, héros, Prince de la Paix, vêtu dans la solitude d'une robe de bure, possédant de grandes orgues, et dans le parc même, où des chaînes le défendent, au milieu de combien de peines, la proue du navire qui le ramena, Annunzio connaît toute la grandeur et l'amertume, le silence et l'isolement des sommets.

Souvent notre pensée le visite, cherche à percer le mystère et lui envoie, en échange de ses feuilles de laurier, quelques pétales de nos roses de Paris, qu'il a tant aimées et meurtries.

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Georges Duhamel. — M. Duhamel vient de publier, en même temps que *le Jardin des Bêtes sauvages*[1], ce beau roman qu'il est superflu de présenter ici, des *Remarques sur les mémoires imaginaires*[2]. C'est une série de réflexions sur l'art, le roman, l'histoire. Dans l'ensemble elles tendent à mettre en valeur le caractère essentiellement subjectif de la vérité.

D'après certains indices, M. Duhamel suppose que la faveur du public pourrait se détourner du roman et d'une façon plus générale des œuvres d'art au bénéfice de certains documents humains supposés plus directs : de l'ordre des faits divers par exemple. Pourtant le fait divers cru ne soulève pas, hors du journal quotidien, la curiosité des foules. Une expérience tentée par M. André Gide dans la N. R. F. pour faire connaître une série de faits divers psychologiquement curieux a, à peu près, échoué.

Il faut une profonde méditation sur des faits, un tri minutieux des circonstances qui les accompagnent pour que leur relation nous donne une vive impression de vérité. « La vérité n'est naturelle, dit M. Duhamel, qu'au prix d'une savante préparation[3]. » Précisément celle que,

1. Mercure de France. — 2. *Id.*

3. Quand, au moment de corriger ces épreuves, nous songeons aux tragiques événements de la nuit du 6 février, cette affirmation paraît prendre un caractère paradoxal. Nous pouvons, en effet, vérifier l'émouvante vérité de maints comptes rendus de journalistes. Il s'agit là d'une certaine vérité tout à fait « naturelle » sans nul doute. Une vérité de faits sur laquelle pourtant on pourrait, sur certains points, recueillir des témoignages contradictoires. Mais à quelles subtiles mises au point, à quelle « savante préparation » ne devrait-on pas se livrer, si l'on voulait doser les motifs psychologiques qui ont entraîné les diverses parties de la foule parisienne? Ceux aussi qui ont agi sur les ministres, la police, etc... Il y a là une série de courants, de réactions d'une complexité extraordinaire (indignation contre des incapables, passions politiques, sentiment que la « liberté est en danger», patriotisme, protestations contre la logique violée : « Si vous jugez M. Chiappe coupable pourquoi le nommez-vous au Maroc? »; volonté essentiellement parisienne de ne se laisser intimider ni par les menaces, ni par la force; mépris joyeux, gouailleur et douloureux du danger qu'il *faut* braver, etc...; esprit *municipal*, etc...). Et au cours d'une nuit comme celle-là, l'état d'âme des manifestants se transforme à maintes reprises. La brutalité d'un garde mue soudain un curieux en combattant exaspéré. Une solidarité de « mal-

neuf fois sur dix, avec plus ou moins de succès du reste, lui font subir les romanciers. Chacun sait qu'à l'ordinaire ils ne tirent pas leurs inventions du néant. Ils interprètent des faits dont ils ont été témoins ou qu'on leur a racontés. Quant à l'idée d'inventer de toutes pièces un caractère, elle est extravagante.

Il serait donc déraisonnable d'accorder au fait divers une préférence, sous prétexte qu'il représente la vérité nue. Elle n'existe pas. Dans un écrit, il y a toujours choix entre les éléments multiples qui composent la réalité. Et chacun opère ce tri selon ses moyens. Un gendarme qui fait un rapport interprète le réel. Il est déjà sans le savoir un romancier. Il n'y a pas entre son travail et celui de M. Duhamel ou de M. Mauriac une différence de nature, il n'y a qu'une différence de qualité. Soit, pourraient dire les amateurs de « vérité intégrale », nous préférons le roman de M. Duhamel au rapport du gendarme, mais nous préférerions à un roman écrit par M. Duhamel la relation directe d'un drame humain qu'il aurait observé. En somme, nous regrettons qu'il n'écrive pas ses mémoires. Si un psychologue veut vraiment nous intéresser à l'homme, il n'a pas de meilleur moyen.

C'est ici qu'on pourrait insérer en réponse, une série d'excellentes remarques de M. Duhamel sur la perception du réel. Des propos qu'il entend, un homme ne retient qu'une infime partie. Très probablement ne parviennent à son intelligence que les idées qu'il avait déjà. L'homme qui croit écouter est parfois dans une sorte de stupeur intellectuelle, il dort à moitié ou il suit ses propres idées. S'il en comprend une que vient de lui offrir son interlocuteur, il refuse d'admettre en lui, pendant qu'il la considère, vingt phrases qui viennent frapper le pavillon de ses oreilles. Vous souvenez-vous même de ce que vous dites? C'est bien douteux. Référez-vous à vos proches. « Tu as dit ça. Tu n'as pas dit ça. » C'est à se demander si l'on vit dans un rêve. Et M. Duhamel, au dîner, commentant devant sa femme les propos que X... a tenus devant eux, le même jour au cours du déjeuner s'entend répondre : « Mais X... n'a jamais rien dit de pareil... » Peut-être tout l'inconscient de X... avait-il hurlé ce propos que M. Duhamel avait intuitivement perçu.

Entre deux récits de guerre qu'il a écrits, l'un plus direct, l'autre plus travaillé, M. Duhamel préfère, du point de vue de la vérité,

menés » rapproche un homme d'extrême gauche pour qui Daladier défend les institutions républicaines et un modéré aux yeux de qui il les compromet. Quel film intérieur à fixer que celui qui s'est déroulé dans la pensée d'un Frot (avec quelles sanglantes conséquences) : souvenirs historiques, ambition, sentiment de la responsabilité plus ou moins bien interprété, peur, fureur partisane, passage confus de scènes de soviets, de masques dictatoriaux. Que d'êtres à étudier, à questionner, de journaux à dépouiller avant de tracer un tableau psychologique d'ensemble, avant de livrer « une vérité naturelle » et vraiment intelligible.

le second. Un carnet de notes quotidien nous devient après plusieurs années incompréhensible. Nous ne pouvons ressaisir l'état d'esprit qui était le nôtre au moment où nous avons écrit : c'était justement la clé. Recréer son ancien moi est une opération aussi hasardeuse que d'imaginer le moi d'autrui. Si nous écrivons un « livre de raison » quotidien, les faits que nous relatons peuvent très bien n'être pas ceux que notre souvenir, par la suite, va monter en épingle. Quel était le fait le plus important de notre point de vue, du point de vue du réel, celui qui nous a paru essentiel le jour même ou celui qui a passé au premier plan huit ans après?

Qu'il est difficile d'interpréter un témoignage! Il me revient parfois entre les doigts, en fouillant dans de vieux papiers, une feuille manuscrite sur laquelle, au lendemain d'une nuit au front particulièrement tragique, j'ai noté mes impressions. C'est tellement simple que cela me paraît faux. Cette façon de décrire des incidents horribles comme s'ils étaient naturels, de se placer hors du domaine de la sensibilité, était-ce le résultat d'une sorte de snobisme du courage ou d'une étrange indifférence momentanée? Une indifférence probablement nécessaire. Si je voulais faire sentir ce qu'a été réellement cette nuit désagréable, je remanierais aujourd'hui mon récit.

Il faut qu'il y ait de la passion dans les mémoires, dit en substance M. Duhamel. Sinon ils n'ont aucune vie, aucun intérêt humain. Et s'il y a de la passion, on voit l'importance qu'on peut attacher à leur témoignage! Aussi est-il bien vain de voir en l'histoire une science; c'est un art, à la pratique duquel on doit apporter le maximum de probité, mais sans avoir nullement la prétention de dégager des vérités absolues. Il est évident qu'il y a eu une bataille à Austerlitz, c'est un fait. Mais c'est sur les innombrables éléments psychologiques qui ont provoqué ce fait sur les actions partielles en quoi il s'est en réalité divisé que l'histoire hésite.

Aussi, pour connaître l'histoire humaine d'une époque, M. Duhamel conseille d'interroger les œuvres d'un romancier. C'est là qu'on peut saisir les mouvements de l'opinion, les variations de la sensibilité. C'était une des conclusions du magnifique livre de Unamuno, *Essence de l'Espagne*, à la publication duquel on n'a pas attaché dans notre pays assez d'importance. Malheureusement l'ère des romanciers n'a pas commencé il y a bien longtemps et une bonne partie des romans du XVIIe siècle sont si froidement conventionnels qu'on n'en peut pas tirer des indices humains bien frappants.

La valeur de témoignage du roman tient en grande partie à la sincérité de l'auteur. Qu'est-ce, au fait, que cette sincérité dont parlent mystérieusement beaucoup de critiques? Un auteur est sincère, par définition, quand il croit à ce qu'il dit. Et il n'y croit

tout à fait, que lorsqu'il est en communication directe et profonde avec ses personnages. S'il ne sent pas leur réalité, il ne peut en convaincre autrui. « Madame Bovary, c'est moi. »

M. Duhamel note bien justement qu'après quelques mois les lecteurs ont totalement oublié l'intrigue des romans qu'ils ont lus. Racontez, je vous prie, *la Chartreuse de Parme*. « *Ce qui nous demeure de nos meilleures lectures romantiques* [*c'est*] *un deuil, une tristesse indélébile, un besoin de revanche et de résurrection... Un visage torturé d'espérance... un petit carré de lumière sur le parquet d'une chambre. Une odeur, un goût, moins peut-être.* »

Est-ce quand ils s'éloignent ainsi que les romans livrent leur profonde vérité. Il y a un mois que j'ai lu *les Hommes de bonne volonté* de M. Romains. Déjà ce nom n'évoque plus en moi que les promenades dans Paris de Jallez. Est-ce là que M. Romains est le plus profondément lui-même? Est-ce là son seul témoignage valable : « On peut aimer Paris de cette façon »? tout le reste étant recréation intellectuelle, avec tout le cortège d'hypothèses aventureuses que comporte une pareille opération. Il est de fait qu'un critique n'écrit pas sur un livre le même article le lendemain du jour où il l'a lu et un mois après. Des visages ont été poussés en avant. Des rayons se sont déplacés. Mystérieuse collaboration qui s'établit entre un écrivain et son lecteur et dont la lecture même n'est que le premier, le plus bref des épisodes.

De cette collaboration M. Duhamel se montre préoccupé. Les hypothèses qu'on peut faire sur lui, il sent à la fois qu'elles l'inquiètent et qu'elles ne le touchent pas. Je ne suis pas Pasquier. Et pourtant comment ne serais-je pas Pasquier? « *Pour écrire l'histoire d'un autre, je collabore avec ma propre vie... Dans dix ans je ne saurai plus si l'histoire de Laurent Pasquier n'est pas entièrement vraie.* » M. Duhamel écrit en somme des *mémoires imaginaires*. Tous les romanciers en sont-ils là? C'est une question. Le travail créateur chez un demi-halluciné comme ce Faulkner dont nous parlerons tout à l'heure semble d'essence différente.

Une obscurité si royale règne sur tout ce domaine de la création que, dès qu'on a approuvé un principe, on se sent tenté de le contester. Un écrivain sincère, disions-nous, est en communication profonde avec un personnage. Toute l'esthétique de M. Duhamel donne à penser que cette opération est en grande partie intellectuelle : l'auteur *comprend* son personnage. Or c'est une grande question de savoir si un auteur doit toujours comprendre son personnage, s'il doit toujours faire appel à l'intelligence et, quand il admet l'incohérence, s'il ne doit l'admettre que canalisée, ordonnée. Au maximum « l'incohérence dirigée », c'est la position de M. Duha-

mel. Mais il est certains romanciers d'aujourd'hui qui ne semblent pas avoir compris leurs meilleurs personnages. Ils les ont observés et transportés avec leur obscurité dans leurs livres. En nous repassant un mystère pour eux impénétrable, ces écrivains ont laissé à leurs personnages, la vie. Les héros de romans qu'ils comprennent bien, qui leur paraissent clairs, ils nous les livrent au contraire totalement désséchés par l'analyse, morts.

M. Duhamel est du reste beaucoup plus fin pour poser des axiomes. Il sait trop bien comment nos inclinations personnelles tendent à prendre le masque de vérités générales. Aussi quand il défend la vérité humaine particulièrement dense des « mémoires imaginaires » (ses romans à lui sont des mémoires imaginaires), lorsqu'il loue les romans où le mouvement l'emporte sur l'intrigue (comme font les siens), ou encore les longs récits dont « chaque partie peut vivre seule » (ainsi chaque volume de la série Salavin, de la série Pasquier) se garde-t-il d'établir des principes absolus. On n'attendait pas de sa sagesse qu'il fournît un corps de doctrine. Il pose des questions, débroussaille des points de vue. On peut apprécier l'intérêt de ses remarques au foisonnement de réflexions qu'elles provoquent aussitôt dans l'esprit du lecteur. Il a établi ses postes d'observation à tous les bons carrefours. Le choix qu'il a fait entre les matériaux qui s'offraient à son esprit, la simplicité de son langage et de ses raisonnements, la souplesse de sa logique, ce poli et cette aisance qui semblent refléter le libre, le premier mouvement de l'esprit, la forme du livre enfin, tout nous révèle assez de quelles longues réflexions, de quels savants ajustements il est le fruit. On sait quels efforts il faut faire pour paraître n'en avoir pas fait. Cette petite « somme » de la pensée d'un de nos meilleurs écrivains mérite d'être lue avec attention. Elle éclaire certaines intentions de son œuvre et fournit un répertoire de questions bien utiles, quel que soit l'ouvrage sur lequel on veuille se pencher.

***

Galsworthy. — Galsworthy, parmi d'autres, fournirait un excellent exemple du précieux apport qu'un romancier peut apporter aux amateurs d'histoire. Quels mémoires pourraient mieux que la *Forsyte Saga* faire connaître la bourgeoisie et l'aristocratie anglaises de la fin du dernier siècle et du premier tiers de celui-ci. N'entre-t-on pas plus avant dans la connaissance d'un pays en pénétrant dans l'intimité de ses habitants qu'en étudiant les faits et gestes de ses hommes en vue? Les actes de certains de nos parlementaires, Dieu merci, n'apportent de ... lumière que sur la psychologie d'un petit groupe. Avec les Frontenac, les Peloueyre, les Pasquier, les

Thibault, nous jetons des coups de sonde dans la masse vivante du peuple français.

Mieux que les mémoires futurs des ministres anglais, les Forsyte nous auront révélé les opinions, les habitudes, les préjugés de la classe moyenne anglaise. Et peut-être aujourd'hui, quand nous lisons *la Cuillère d'argent*, dont la traduction française vient de paraître[1], ce qui nous frappe le plus, c'est l'inquiétude de tous les Anglais sur l'avenir de leur pays. Des vieux Forsyte, des bourgeois qui ont depuis longtemps franchi « le milieu du chemin de la vie » jusqu'aux jeunes qui ne se privent ni de professions de foi paradoxales, ni de lectures « immorales », tous sont secrètement angoissés en songeant au destin incertain de l'Angleterre, cette mère trop gâtée qui, comme les nouveau-nés des classes riches a eu une cuillère d'argent dans la bouche et ne sait pas se ressaisir dans les temps difficiles. Comme une impression sincère est communicable! Autant les flons-flons des tirades patriotiques nous rejettent, si d'autres nations les font entendre, dans une hostilité nationale, autant nous nous laissons gagner par cet amour du pays qui se cache, mélancolique, pudique, sous les récits des aventures des Forsyte d'après-guerre.

Le centre de composition autour duquel est organisé *la Cuillère d'argent*, c'est un procès en diffamation et ses préparatifs. Une histoire bien anglaise — aussi essentiellement anglaise que celle de ce député (dans *le Domaine*, je crois) qui devait renoncer à la vie parlementaire, parce qu'il était l'amant d'une femme qu'il ne pouvait épouser. (Il faut des motifs plus sérieux, de ce côté-ci de la Manche, pour se déterminer à de si douloureuses retraites!) Soames Forsyte, le *man of property*, avait épousé — on s'en souvient — après sa malheureuse union avec Irène, une Française, Annette. De ce mariage est née Fleur, une petite personne ravissante, mais légère et frivole (influence de ce sang français que Galsworthy n'aimait pas à voir confondre avec le noble sang anglais). Fleur a épousé Michaël Mont, qui appartient à l'aristocratie. Elle ne l'aime pas, mais en est passionnément aimée. Comme elle s'ennuie, Fleur se fait un salon : hommes politiques et écrivains se réunissent chez elle. Ce qui ne va pas sans susciter quelques commentaires ironiques. « Elle est snob », murmure un jour une jeune fille de la meilleure société de Londres, Marjorie Ferrar — et cela dans le salon même de Fleur. Cette remarque est entendue par Soames, qui, furieux, chasse l'impudente en l'appelant « traîtresse ». De son côté Fleur, écrivant à des amis pour leur raconter l'incident, qualifie Marjorie de vipère. La lettre circule. Traîtresse, vipère : cela suffit en Angleterre pour

1. Traduction P. Michel-Côte, 2 vol. Calmann-Lévy.

justifier un procès en diffamation que Soames et sa fille sont en grand danger de perdre.

Mais Soames est adroit et il rassemble sur les goûts, les lectures, la vie de Marjorie, mille indices curieux, dont aucun ne serait seulement pris en considération par un jury français, mais qui suffisent à donner la victoire aux Forsyte. (Le récit de ce procès, le long interrogatoire de Marjorie par le défenseur de Fleur sont de belles réussites. Galsworthy possédait l'art de dépeindre, dans la vivacité de leur action, les scènes publiques : assemblées d'actionnaires, procès, séances du Parlement. Il avait le sens du pathétique collectif et excellait à ces grands tableaux.) Pourtant, ayant triomphé, les Forsyte se trouvent en réalité avoir perdu. Car les opinions audacieuses, la liberté de vie qui ont causé devant le juge la perte de Marjorie sont les opinions, la liberté de l'actuelle société anglaise et en somme des Forsyte eux-mêmes. Et comme on sait fort bien dans le monde à quoi s'en tenir là-dessus, on fait grise mine à Fleur dont le triomphe paraît être celui de l'hypocrisie. La jeune femme le sent, en souffre profondément, en fait souffrir les siens. Finalement, pour se laver l'esprit, elle résoud de faire le tour du monde. Mais son mari, qui s'est attelé au Parlement (il est député) à la tâche ingrate de défendre une doctrine nouvelle, ne peut partir avec elle. D'où discussions et conflit auquel Soames met fin, malgré lui, dans les conditions les plus piquantes. La scène où, venu pour apaiser sa fille, ce paisible sexagénaire qui n'a jamais voulu quitter l'Angleterre se voit entraîné à accepter malgré lui de partir pour la Chine et l'Amérique, est étourdissante.

Ce Soames, le dernier survivant des Forsyte figurant dans les premiers volumes de la série, et personnage de premier plan de toute la Saga est une création humaine inoubliable. Nous avons eu l'occasion de critiquer ici l'impuissance (toute relative du reste) d'un Baring qui, décrivant un personnage dans un roman long, transforme si profondément son caractère qu'on ne le reconnaît plus. Davantage on acquiert la conviction que sous un même nom, sous une même enveloppe, l'auteur a décrit successivement plusieurs personnes différentes. C'est un des écueils des romans-fleuves : il faut dépeindre la transformation des personnages, tout en donnant le sentiment de leur continuité interne. Différents et pourtant les mêmes. C'est un problème que Galsworthy résoud avec une aisance incomparable. Et, de ce point de vue, l'évolution de Soames est particulièrement significative. Sa qualité maîtresse reste toujours l'esprit possessif, mais avec quelle souplesse nous la voyons se transformer, selon que Soames est amoureux d'Irène, engagé dans des affaires, des procès, ou, comme dans *la Cuillère d'argent*, entraîné par l'amour

paternel! Une de ses manifestations comiques reste, durant toute la Saga, la passion du collectionneur de tableaux. Et il faut voir là sans doute une des manifestations de l'humour secret de Galsworthy, Soames, propriétaire de Chardins, de Goyas, et toujours en quête d'acquisitions nouvelles étant un des hommes les plus essentiellement anti-artistes que l'on puisse concevoir.

Comme dans plusieurs autres ouvrages de Galsworthy (en tête desquels il faut placer *Fraternité* uniquement consacré à ce problème) nous voyons dans *la Cuillère d'argent* un homme riche — en l'espèce Michaël Mont, le mari de Fleur — tenter de secourir des malheureux et aboutir à un fiasco lamentable. Ce fut pour Galsworthy, semble-t-il, une préoccupation quasi constante que l'idée de l'impuissance des riches en face de la misère d'autrui. « On ne peut rien pour personne; la fatalité nous mène », est-ce à cette conclusion découragée qu'aurait finalement abouti sa philosophie? C'est très probable. Mais le charme des jeunes gens qu'il a dépeints, sa faculté d'évoquer la jeunesse dans toute son impétuosité, la poésie de ses descriptions de campagne ou d'intérieurs nous cachent à l'ordinaire le fond essentiellement pessimiste de sa nature. Ou plutôt les deux éléments se combinent, nous laissant une impression de douceur et d'attendrissement mélancolique.

Ce n'est pas dans un unanimisme humain que Galsworthy aurait été, en tout cas, chercher un remède aux douleurs de l'homme. Elles dérivent généralement, selon lui, de l'organisation de la société (à l'égard de laquelle Galsworthy se montrait du reste, par tradition essentiellement conformiste), et de l'impossibilité de communiquer avec ses semblables. La suprême forteresse des personnages de Galsworthy, c'est la solitude, et au milieu des pires crises, on les voit rassembler leurs forces, retremper leur courage, le soir, seuls, en face d'un feu de bois ou d'une fenêtre ouverte sur la campagne. En ces instants-là, ils sentent confusément que tout ce qui les tourmente n'a aucune espèce d'importance et dans un grand élan de self-conscience, à mille lieues de leurs proches, ils communient une seconde avec la nature.

***

Somerset Maugham. — En publiant *le Paravent chinois* [1], récit d'un voyage en Chine (accompli vers 1925, je crois), Somerset Maugham paraît rester sur le plan exotique où ses romans nous ont montré, jusqu'à ce jour, qu'il se plaçait, le plus volontiers. Mais en réalité M. Maugham s'y révèle plus soucieux de découvertes intérieures que de notations locales. Et tels portraits révèlent un moraliste

1. Traduction de madame Blanchet. Éditions de Franee.

perspicace, très préoccupé, il est vrai, de ne jamais passer pour tel : car il y a chez M. Maugham une espèce de coquetterie de la désinvolture. Je crois que l'idée d'être tenu réellement pour un philosophe lui serait tout à fait désagréable : c'est un gentleman-écrivain qui se promène les mains dans les poches, curieux de tout, disposé aux excursions, aux parties de bridge, lecteur passionné — ainsi que le montre suffisamment la nouvelle publiée dans cette livraison — sportsman et ennemi des spécialistes.

Il est tels passages du *Paravent chinois* qui pourraient figurer en annexes dans l'ouvrage de M. Duhamel : « *Au cours de ma vie, il m'est arrivé souvent de me trouver dans des situations qui, dans un livre, m'auraient semblé assez romanesques. Pourtant sur le moment, je ne les ai pas jugées extraordinaires. Il a fallu me dédoubler plus tard, par l'imagination, pour apprécier en spectateur le romanesque, qui chez un autre, m'aurait vivement frappé.* » Toujours la difficulté d'apprécier le présent..., la perpétuelle trituration du réel par notre moi. Dans notre présent même des sensations surgissent qu'aucun élément concret ne permet de justifier. Sur un fleuve chinois parfaitement silencieux, Maugham sent tout à coup une indicible exaltation. « Le romanesque est là. » C'est si inattendu qu'il en demeure saisi. Un frisson tout-puissant et parfaitement inexplicable.

S'il fallait caractériser l'attitude de la plupart des Anglais rencontrés en Chine par M. Maugham, on devrait dire qu'ils vivent dans ce pays comme s'ils n'y étaient pas. Ignorance de la langue indigène. Mépris des habitants. Et toutes les meilleures pensées réservées à la lointaine Angleterre. Il y a même des Anglais installés là-bas qui détestent franchement le pays. Au vrai, le plus souvent ils ne le voient pas. L'un d'eux se plaît à lire inlassablement des romans d'aventures sans s'intéresser à aucune de celles qui se déroulent à deux pas de lui dans la ville chinoise. On pense, à ce propos, à cette servante de Proust qui reste insensible devant une femme en proie aux douleurs de l'enfantement, mais pousse des cris pitoyables en lisant le récit d'un pénible accouchement. Des antithèses de ce genre forment la trame de plusieurs récits du *Paravent chinois*. Un homme a toujours à la bouche et très sincèrement des professions de foi humanitaires, mais maltraite les Chinois; un Français (hum!) qui se pique d'être un homme d'honneur ne se rend pas compte que sa situation vis-à-vis de sa femme est scandaleuse; une vieille fille, prête à épouser le premier venu, fulmine contre la coutume chinoise qui marie les femmes sans se soucier de leurs préférences, etc...

Un des plaisirs du voyage est-il de penser avec intensité aux êtres et aux lieux qu'on a quittés? L'esprit de M. Maugham, en Chine,

vole souvent vers la terre natale. Une aube chinoise fait surgir en son esprit le spectacle d'un matin sur la Manche. Et au cours d'une pénible étape il revit les instants délicieux d'une chaude soirée d'intimité londonienne. L'homme se promène au milieu de mirages, et, à tout le moins, il se tient toujours, en voyage, à la frontière de deux mirages : l'image perçue (avec toutes ses incertitudes) venant incessamment se substituer à l'image attendue. On se souvient que c'était là le leitmotiv de cet étonnant récit d'un voyage en Asie Centrale de Victor Segalen, *Équipée*... Si M. Maugham entre dans une fumerie d'opium chinoise, l'image d'une chambre propre, sans mystère, rutilante de lumière, chasse aussitôt le cliché préexistant : la fumerie dramatique de style Grand Guignol.

Il n'y a pas beaucoup de conversations avec les Chinois dans cet ouvrage, hormis avec un vieux philosophe qui flétrit le sentiment de supériorité que les Européens promènent avec eux. Et si M. Maugham parle souvent des coolies, c'est seulement pour déplorer leur évidente misère. Par contre les rencontres avec les Européens depuis longtemps installés en Chine, et surtout avec les missionnaires protestants sont fréquentes. Pour ceux-ci en particulier M. Maugham n'est pas tendre. Ils ne comprennent pas le Chinois ou le dédaignent. Leur foi tombe vite. Ils s'offrent un confort excessif. N'ont pas de sentiments de charité réels, se complaisent à débiter des truismes. Demeurent dans l'ignorance totale de l'âme du pays. A plusieurs reprises M. Maugham leur oppose les missionnaires catholiques, plus dévoués, plus charitables, d'après son témoignage. Il a consacré de belles pages à certaines religieuses espagnoles, qui recueillent ceux des nouveau-nés que, s'autorisant de la coutume de la ville, les parents s'apprêtaient à noyer.

Mais en somme ce ne sont pas ces observations locales qui tiennent la première place dans la série de courts tableaux, de petits contes qui composent ce livre. C'est de l'homme en général que M. Maugham se montre surtout curieux. Frappé par l'impossibilité de raisonner de certains êtres, par leur puéril illogisme, il a noté plusieurs conversations d'une incohérence... et d'une vérité saisissantes. Ailleurs il entreprend de montrer qu'il n'y a pas d'homme normal. Mais là si la cause est défendable, la preuve administrée est peu satisfaisante. Ou encore, rejoignant Andersen, nous le voyons occupé à peindre les êtres qui, au milieu des pires échecs, ne perdent jamais le sentiment de la merveilleuse supériorité qu'ils s'attribuent. Tel récit — que l'on peut rapprocher de *la Mouche* de Katherine Mansfield — est consacré à la mobilité humaine, un homme qui vient d'assister à un spectacle terrifiant se réinstallant presque instantanément dans une heureuse frivolité.

Le livre est, on le voit, assez varié. On n'en retirera pas des impressions d'une vivacité saisissante sur la Chine, ni la sensation d'un véritable dépaysement. Nous ayant conduits en Extrême-Orient, le paradoxal M. Maugham qui reproche à ses compatriotes de ne pas chercher à comprendre l'indigène, s'est surtout préoccupé de ses compatriotes — et des propres mouvements de son esprit. Mais nous n'avons pas lieu de le regretter. La traduction de madame Blanchet est parfaite.

***

Paul Morand vient de rassembler dans un volume intitulé *Rococo*[1] divers contes et dialogues qu'il a composés de 1916 à 1933. Il est assez curieux de trouver ainsi groupés des échantillons de ses diverses manières. Ce sont les reflets d'autant de modes dont on ne saurait dire si M. Morand les a précédées, provoquées ou suivies. *La Semaine de Bath* (1916) est sous le signe de l'élégance anglaise. Héritage du Barnabooth de Larbaud : dandysme du cosmopolitisme européen. Les opérations militaires terrestres sont censées se dérouler en Angleterre. Combats à la grenade dans Brighton. Les ministres et la société se sont réfugiés à Bath. Le ministre des munitions pêche des écrevisses. La foule élégante se presse au *Noir et Blanc*, au *Lotus*, au *Ciro's* Les amusantes trouvailles verbales de M. Morand font leur apparition : « Lady Connie a pour un million de bave de mollusques au cou. » Il y avait un certain héroïsme de liberté d'esprit à écrire cette fantaisie en 1916. Aujourd'hui elle étonne un peu... 1923 : Londres. Diane est une belle jeune fille « Si vous ne m'aimez pas, Diane, je me tuerai », dit M. Morand qui n'en pense pas un mot. « Jamais, dit-elle en riant. Votre nœud de cravate est beaucoup trop bien fait. » C'est une jeune fille perspicace. Elle demande à M. Morand de lui montrer trois êtres, bibelots ou spectacles qui l'émeuvent. En cas de succès M. Morand aura droit à une récompense. M. Morand la mène au Caledonian Market, lui montre une boule-panorama et le crâne de cristal du British « sonnet de Mallarmé, iceberg trouvé sous l'Équateur ». La jeune fille reste insensible. Élégante anesthésie de mondaine neurasthénique. Son suicide paraît tout proche... 1925 : M. Morand rassemble des impressions d'Extrême-Orient. Poisons rares employés par les indigènes. Chine modernisée avec des dîners élégants dans les ambassades. Coup d'œil rétrospectif jeté sur 1914. Il s'agit d'une aventure d'espionnage pékinoise à l'issue de laquelle on montre à une élégante Anglaise la tête coupée de son amant. Le récit est vif et incisif et le choix de traits démontre, s'il en était encore besoin, l'étincelante intelligence

1. Grasset.

de l'auteur. Mais de l'horreur ou seulement de l'inquiétude nous n'en ressentons aucune... 1929 : Retour à Paris dans un milieu d'esthètes internationaux où l'on fait profession de snobisme intellectuel intégral. Royaume du faisandé où une jeune fille du peuple paraît tout à coup pour lancer une tirade vertueuse. Comme ce monde nous paraît archaïque déjà! Et avec quelle intuition M. Morand sait fixer l'éphémère, cette atmosphère unique qui est le signe exclusif d'une année, d'un mois, d'un jour : sa maladie. 1933 : *La Mort du cygne.* La plus longue de ces nouvelles, incomparablement la meilleure, celle qui nous fait sentir dans toute sa plénitude le talent de l'écrivain. Il y a là des descriptions de classes de danses dans les coulisses de l'Opéra qui sont parfaites. Gestes, propos surtout d'une vérité saisissante. Comme le style s'est dépouillé depuis *Ouvert la Nuit!* M. Morand avait créé un style. Il était, comme tous les styles artistes, imitable. On pouvait faire des « A la manière » qui prouvaient assez que la forme de M. Morand était originale. Mais M. Morand a laissé à ses inventions tout leur caractère de fraîche et passagère spontanéité en refusant de se plagier lui-même. Sous le manteau plus classique de son style d'aujourd'hui la précision du trait, l'éclat des images, la netteté des tableaux restent aussi séduisants. Ce ne sont pas les personnages de « premier plan », la danseuse étoile et le petit rat qu'elle protège qui ont ici de l'importance. Leurs préoccupations fournissent le lien nécessaire entre des scènes d'ensemble, « morceaux » traités avec un art sûr et brillant.

Dans une petite plaquette, *Mes Débuts*[1], qui vient de paraître, M. Morand évoque quelques souvenirs : ses années d'études en Angleterre, en Allemagne, sa rencontre à Munich avec Giraudoux (déjà ex-champion de course à pied, qui « courait très vite, le cou tendu en avant, comme un canard »), la bouffée de socialisme qui lui traversa l'esprit pendant quelques jours, les cours des Sciences politiques, Oxford, les débuts dans la carrière, la rencontre avec Léger, « ce grand poète qui est devenu le modèle des grands fonctionnaires », les débuts dans le monde, dans le théâtre, dans le cinéma — surtout les débuts dans la littérature. De la brillante flambée littéraire d'après-guerre M. Morand écrit : « *Nous n'avions pas le choix; une heure, une des plus étonnantes de l'histoire du monde passait devant nous; il fallait la saisir, la photographier,... il fallait faire vite, au risque de voir disparaître le spectacle.* » Puis ce fut en 1925 le début des voyages extra-européens. « *Nous renversâmes volontairement le pôle dramatique du voyage et au thème de l'héroïsme du globe-trotter romantique, nous nous efforçâmes d'opposer le thème de la petitesse de la terre.* » Petite sans doute quand

1. Cahiers Libres.

on traverse les continents en « séton », pour user d'une heureuse expression de M. Morand lui-même, mais si mystérieuse et diverse encore, hors des autos, des avions, des sleepings. M. Morand est le poète et le romancier de la vitesse, du mouvement. C'est *un* aspect — un thème — nouveau de la vie humaine, qui a fait naître des émotions jusqu'alors inconnues. Il méritait sans nul doute de trouver, grâce à des écrivains de la qualité de M. Morand, sa place dans le domaine littéraire.

***

William Faulkner. — La traduction d'un des meilleurs romans de l'écrivain américain Faulkner, *le Sanctuaire*[1] vient de paraître. C'est un livre d'une puissance magnifique. Il bouscule un peu, à vrai dire, les sages principes énoncés par G. Duhamel. Rien ici qui fasse penser en effet à l'incohérence dirigée. Des tableaux qui semblent avoir surgi avec une force hallucinante dans l'esprit de l'auteur avant même (comme le suggère M. Malraux dans une bien remarquable préface) qu'il ait imaginé les personnages grâce auxquels il pourrait les relier. Entre eux, de profondes solutions de continuité dont on s'accommode avec aisance. Une lourde fatalité pèse sur le monde de Faulkner, si angoissante pour le lecteur même que les actes bizarres ou inexpliqués ne le troublent point. On ne l'a pas mené sous un ciel où il attende de limpides manifestations de logique.

Le sujet n'est point de ceux pourtant qui suscitent à l'ordinaire l'apparition des grandes valeurs tragiques. Ce pourrait être le thème d'un vulgaire roman policier. Une jeune étudiante américaine, Temple Drake, est emmenée par un camarade ivre, Gowan, chez des gangsters, dans une maison forestière isolée. Gowan étant réduit par l'alcool à l'état de loque humaine, la jeune fille passe la nuit, seule, au milieu de cinq ou six bandits qui sont décidés à la violer. Dans la maison obscure, ce sont autour de Temple terrifiée, d'incompréhensibles allées et venues. Pendant des pages et des pages, Faulkner nous tient haletants dans l'attente d'un drame. A la vérité on sent très bien qu'il est pris à son jeu. Rien qui fasse songer chez lui à du métier, de la virtuosité. Il est fasciné lui-même par l'approche de l'inéluctable. Au matin un des gangsters est tué par Popeye, un petit apache en veston noir, d'une froide cruauté, qui, le crime commis, utilise la présence de Temple pour des besognes dont on ne saurait parler ici.

La jeune fille entre alors dans une sorte d'état d'hébétude, d'horreur, de volupté à demi-sadique dont elle ne se dégagera plus pen-

1. Traduction R.-N. Raimbault et Henri Delgove (Gallimard).

dant tout le roman. Elle se laisse conduire par Popeye dans la plus sale maison de la ville voisine et y passe une dizaine de jours, buvant du whisky et se prêtant aux plus étranges fantaisies de son compagnon. Dans l'intervalle, un des gangsters, Goodwin, injustement accusé de l'assassinat commis par Popeye, passe en jugement. Arrachée à la maison de rendez-vous, Temple, sur qui Popeye a pris un ascendant quasi-hypnotique, vient témoigner que Goodwin est réellement l'assassin. La foule furieuse arrache Goodwin à la police et le brûle vivant. Quelque temps après, Popeye est arrêté, « pour avoir assassiné un homme dans une ville et à une heure où dans une autre ville il assassinait un autre homme. » Est-ce parce que Temple l'a quitté, est retournée auprès des siens? Popeye ne prononce pas un mot pour se disculper et est pendu. Une pareille analyse peut donner une impression d'invraisemblance que ne suggère nullement la lecture du livre. Ce qui s'impose au contraire, c'est le sentiment d'une réalité terrible, indiscutable. Mais la vérité des personnages n'est pas positivement psychologique; ils se tiennent tous hors de la raison dans un domaine qui relèverait plutôt de la physiologie et de la psychiatrie. Outre la nuit de « viol virtuel » traversée par Temple, trois scènes ont une force qui s'impose : c'est une nuit d'attente dans la prison où est enfermé Goodwin; les funérailles du gangster assassiné (qui commencent dans la dignité et finissent, après une orgie, par la fuite du corbillard automobile à quatre-vingts à l'heure), les conversations enfin de miss Reba, la patronne de la « maison » où Temple a été hébergée. Un singulier mélange de résignation fataliste et de burlesque satanique prêtent à cet ouvrage un étrange attrait. Dans quelle réalité *le Sanctuaire*, où il n'y a que bassesse et ordure, va-t-il puiser son incontestable beauté? Peut-être dans une vérité de cauchemar. Dans sa préface M. Malraux prononce les noms d'Hoffmann et de Poë. Ils viennent en effet à l'esprit. Comme ceux-là en effet, M. Faulkner s'éloigne des écrivains qui fixent un monde observé et repensé. C'est un halluciné.

Ajoutons qu'on présente en ce moment à Paris un film tiré de *Sanctuaire* : *la Déchéance de miss Drake*; cette faible production ne peut donner aucune idée de la force tragique du livre qui l'a inspirée. D'ailleurs le sujet a été grossièrement transformé, pour des raisons que la pudeur ne suffit pas à expliquer.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Si la Bourse est demeurée, durant tout le mois de janvier, parfaitement placide devant le déroulement des multiples épisodes nés de la scandaleuse aventure des Bons de Bayonne, elle a, par contre, depuis le début de février, porté une très vigilante attention à l'évolution du marché des changes à la suite de la fixation temporaire de la convertibilité du Dollar. Il semble bien ainsi que les considérations de technicité tendent à prendre le pas, désormais, sur les impressions accidentelles. Alors que, il y a trois ou quatre ans — car nous sommes dans la cinquième année de crise boursière — le moindre incident défavorable était violemment exploité par le découvert qui précipitait, dans son sillage, des capitaux de placement, aucune tentative ne s'est manifestée le mois dernier pour tirer parti d'événements qui eussent paru éminemment propices, en d'autres temps, à justifier de pressantes attaques contre les cours des valeurs. Il faut donc en conclure que la Cote paraît inattaquable, car la spéculation n'a point l'habitude de laisser passer les occasions sans s'en servir. (Je pense que les graves événements de politique intérieure qui éclatent juste au moment où j'écris cette chronique ne modifieront pas sensiblement et surtout durablement l'opinion que j'exprime.)

Quant à la physionomie nouvelle que prend la question monétaire depuis que les États-Unis ont temporairement stabilisé le Dollar à la parité légale de 15 fr. 07, elle n'apparaît pas encore bien nettement. Tout d'abord la spéculation professionnelle s'est portée sur des opérations d'arbitrage pour mettre à profit l'écart existant entre le cours du dollar-papier et le cours officiel aux États-Unis par rapport à l'or. Le marché des changes a été assez agité, ce qui pourra se prolonger sans doute durant quelques jours encore, tandis que des mouvements d'or, d'ailleurs peu importants jusqu'ici, s'établissaient entre l'Europe et l'Amérique.

En même temps un peu plus d'activité se manifestait à notre Bourse. La spéculation locale se portait de préférence vers les valeurs étrangères. Au parquet, le Rio Tinto, *la* Canadian Pacific, *la* Central Mining *étaient recherchés; le* Suez *bondissait largement au-delà de 20 000. En Coulisse, les Mines d'or progressaient, de leur côté, très vivement, le prix du métal étant lui-même signalé en hausse importante. Cette effervescence subite ne laissait pas complètement indifférentes nos valeurs industrielles dont certaines, notamment celles du groupe électrique, enregistraient une légère amélioration. Reste à savoir si les capitaux de placement, qui ont abandonné la Bourse depuis si longtemps, viendront maintenant, à leur tour, seconder et consolider ce mouvement. Quand cette chronique paraîtra — et réserve faite de tout événement particulièrement fâcheux dans l'intervalle — on devra pouvoir commencer à s'en rendre compte.*

Il semble donc que nous soyons au seuil d'une phase très intéressante du marché. Celui-ci dont la position technique est depuis longtemps apurée serait enclin à aller de l'avant si les capitaux voulaient se décider à ne plus le bouder systématiquement. L'initiative ne pouvant s'appuyer sur nos propres valeurs en raison de la situation malsaine de nos finances et de notre politique intérieure, ce seraient les valeurs étrangères qui, une fois encore, provoqueraient le mouvement. Il est encore beaucoup trop tôt pour en supputer les conséquences éventuelles. Quoi qu'il en soit, ce réveil d'activité, même s'il devait n'être qu'éphémère, me paraît mériter d'être surveillé et suivi très attentivement.

A Londres, le marché tout d'abord déçu par le fléchissement de la Livre a accentué sa réserve sauf sur les Mines d'or qui sont rapidement revenues en faveur en raison du sensible relèvement du prix de l'or.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1934

		Pages
PRINCESSE RADZIWILL	Lettres sur la Guerre russo-japonaise	5
JACQUES CHARDONNE	Les Destinées sentimentales. — II	33
ADOLPHE JAVAL	Le Crédit agricole	61
GEORGES DUHAMEL	Le Jardin des Bêtes sauvages. — V	87
JULIEN BENDA	A Jean de La Bruyère	108
ABEL HERMANT	Madame de Krüdener. — III	125
J. MARIOTTI et E. GYN.	Images de Russie	147
EDMOND DELAGE	La Guerre sous les Mers (*fin*)	172
PAUL ALFASSA	Les Livres : Histoire de l'Art	201
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	218
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	228

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1934

COMTE DE FELS	Lettre à un futur Président du Conseil	241
PAUL DUCHON	Le Rôle historique de Laffitte	255
JACQUES LAFFITTE	Souvenirs sur l'Amitié du Roi	259
JACQUES CHARDONNE	Les Destinées sentimentales. — III	285
ROBERT POULAINE	Russie et Japon	319
GEORGES DUHAMEL	Le Jardin des Bêtes sauvages (*fin*)	331
P. DRIEU LA ROCHELLE	La Fin d'une Guerre	349
ABEL HERMANT	Madame de Krüdener. — IV	366
MARCEL DUTHEIL	La Civilisation allemande et le Nombre	386
ANDRÉ CŒUROY	Le Phonographe et l'Actualité	409
JEAN FAYARD	Le Cinéma	425
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	435
ALBERT FLAMENT	Le Salon de l'Europe	447
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	463

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1934

		Pages.
GÉNÉRAL BRÉCARD	Mes Missions en Belgique. — I	481
JACQUES BARDOUX	Le Redressement du Pouvoir exécutif	506
JACQUES CHARDONNE	Les Destinées sentimentales. — IV	521
STÉPHANE LAUZANNE	Le Pillage du Budget	550
D.-H. LAWRENCE	Le Gagnant du Cheval de Bois	565
ANDRÉ SPIRE	Du Plaisir poétique	584
ABEL HERMANT	Madame de Krüdener (*fin*)	607
ALBERT MOUSSET	Vérité historique et Manuels scolaires	636
ALEXANDRA DAVID-NEEL	Le Thibet et le Dalaï Lama	652
ED. GISCARD D'ESTAING	Réflexions autour d'un Scandale	670
LUCIEN CORPECHOT	Le Général Marchand	681
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Danse et la Musique	693
HENRI BIDOU	Le Mouvement littéraire	705
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	714

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1934

ANDRÉ MAUROIS	L'Angleterre et Fachoda	721
COMTE DE FELS	Réponse à Fargeot	733
MARC CHADOURNE	Voyage au Yucatan	740
SOMERSET MAUGHAM	Le Sac de Livres	762
★ ★ ★	Pilsudski et l'État polonais	798
JACQUES CHARDONNE	Les Destinées sentimentales (*fin*)	817
ERNEST D'HAUTERIVE	Les Femmes à Sainte-Hélène	840
GÉNÉRAL BRÉCARD	Mes Missions en Belgique. — II	863
P.-E. FLANDIN	La Situation politique	886
PAUL ALFASSA	L'Exposition de Londres	899
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	919
ALBERT FLAMENT	Gabriele d'Annunzio	926
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	945

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de Paraître :

COMTE DE FELS

LE MAL FINANCIER ET SON REMÈDE

Préface de Ed. GISCARD D'ESTAING

Un volume : 8 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Etranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Co, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Co, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milán* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Co, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157 Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Co; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Co; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Co; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.